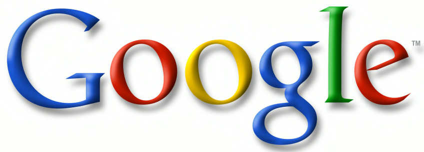
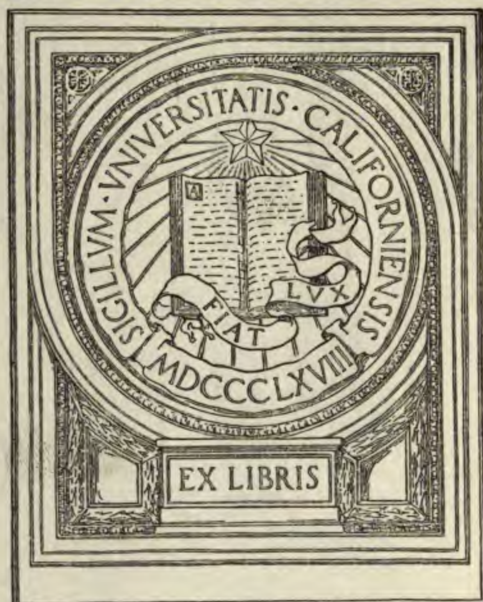





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Bevers
Bound
9

Golovin, Ivan
Gavrilovich

Histoire d'Alexandre



HISTOIRE

D'ALEXANDRE IER

EMPEREUR DE RUSSIE

PAR

IVAN GOLOVINE.

AVEC LE PORTRAIT DE L'EMPEREUR.

LEIPZIG:
WOLFGANG GERHARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR.

PARIS:
E. DENTU, PALAIS ROYAL.
A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.

1859.

Gift of Jerome B. Landfield

TABLE DES MATIÈRES.

---

pag.
Préface 1

CHAPITRE PREMIER.

Paul Ier 5

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le grand-duc Alexandre et M. de Laharpe 10

CHAPITRE TROISIÈME.

La mort de Paul Ier 16

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'avénement au trône jusqu'au couronnement 20

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le couronnement 28

CHAPITRE SIXIÈME.

Relations extérieures et Réformes intérieures 34

CHAPITRE SEPTIÈME.

Austerlitz 45

CHAPITRE HUITIÈME.

Eylau, Friedland, Tilsit 64

CHAPITRE NEUVIÈME.

Campagne de Finlande 74

CHAPITRE DIXIÈME.

Erfurt et Friedrichsham 84

pag.

CHAPITRE ONZIÈME.

1810 et 1811 94

CHAPITRE DOUZIÈME.

La guerre de 1812 104

CHAPITRE TREIZIÈME.

Moscou et Bérézina 119

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Campagne de 1813 135

CHAPITRE QUINZIÈME.

Campagne de 1814 154

CHAPITRE SEIZIÈME.

Vienne et Paris 167

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Restauration de la Pologne 177

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Revirement de politique 187

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Araktchéieff et les colonies militaires 195

CHAPITRE VINGTIÈME.

Servage et finances 206

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

L'inondation et la mort 212

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Caractère d'Alexandre 220

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Les hommes du règne d'Alexandre I[er] 226

APPENDICE.

I. Lettre de Speransky 237
II. Mémoire de M. Pozzo di Borgo 249



PRÉFACE.

Cet ouvrage a d'abord paru en anglais*). Messieurs les critiques de Londres l'ont abîmé à qui mieux mieux et déchiré à belles dents. C'est que ces Messieurs ne sont pas doués d'une bienveillance très développée et sont Russophobes, depuis la dernière guerre. Pour nous consoler, on nous dit qu'il n'y a pas eu d'auteur qui n'ait eu à se plaindre des critiques — (Voire le poète anglais et les critiques écossais); mais que gagne donc le public à ces représentations fausses et exagérées?

L'Athenæum est venu dire que le VIIe livre de Thucydide était amusant et que *l'Histoire d'Alexandre Ier* ne l'était pas, ce qui lui attira la réponse que voici:

„Mr. Thucydide ayant élu son domicile au *British Museum* a l'honneur de présenter ses respects à Mr. le Rédacteur de l'*Athenæum* et de le remercier de ne pas avoir laissé échapper une si belle et bonne

*) Chez Newby, à Londres.

occasion pour lui rendre justice. Il reconnaît dans ce procédé la main d'un compatriote et est persuadé qu'aucun Scythe ne peut concourir avec un *Athénien.* Il profite de cette circonstance pour dire que le VIII[e] livre n'est pas de lui.“

Si déjà il fallait citer Thucydide pour modèle, au lieu de Gibbon et Macaulay, les historiens anglais, autant fallait-il dire que l'historien de la *Guerre du Péloponèse* se distinguait par la profondeur de ses idées plus que par l'attrait de ses récits, cédant sur ce point au „Père de l'histoire“, et, par un retour de justice, on aurait pu, pour compléter la comparaison, ajouter que ce sont, par hasard là aussi les défauts et les qualités de l'écrivain russe.

Le critique a dit qu' Alexandre se comportait avec sa femme comme Louis XV, moins la politesse, et à l'appui il cite de la Garde disant, qu'au Congrès de Vienne, l'Impératrice rencontra le Czar face à face avec sa maîtresse et leurs enfants, or l'on sait qu'Alexandre n'a jamais eu qu'une seule fille.

Mais pourquoi chercher ses comparaisons si loin? N'y avait-il pas en Angleterre un contemporain d'Alexandre, George IV, si faussement appelé „le premier gentilhomme de l'Angleterre“ et qui s'est comporté avec sa femme comme un goujat?

Le critique a dit que l'auteur a voulu élever un piédestal à Alexandre qui ne sera pas placé, pour cela, plus haut dans l'histoire, car l'on pouvait trouver

dans son livre des phrases accusatrices. N'est-ce pas là une preuve d'impartialité dans l'auteur du livre, et d'impertinence dans celui de l'article?

Il est reconnu que les mourants disent la vérité. Le fait de l'Empereur Alexandre maudissant, sur son lit de mort, les assassins de son père, est donc considéré par l'auteur comme une preuve de son innocence. Le critique met un point d'interrogation entre parenthèses!

Le motif de cette dépréciation systématique n'est pas difficile à deviner. La Russie a joué un grand rôle sous l'Empereur Alexandre, et l'Anglais qui se doute bien que sa campagne en Crimée n'a pas été glorieuse, voudrait sâlir le règne qui a placé la Russie hors de l'atteinte du léopard.

Le *Spectator* a voulu être plus convenable. Seulement il dit qu'il avait toujours cru que c'était Barclay de Tolly qui avait dirigé la bataille de Borodino et que M. Golovine lui apprend que c'était Koutousoff, cela prouve seulement que le rédacteur de l'article a encore beaucoup à apprendre.

Le *Leader* condescend à accepter le livre comme une contribution valable à l'histoire moderne, vu que les sources étrangères y sont compilées. Mais est-ce que l'histoire n'est pas toujours de la compilation? Il n'a été donné qu'à Xénophon et à Ségur d'avoir été les témoins oculaires des événements qu'ils ont décrits. Nous n'avons pas le moyen de contrôler le

récit de la *retraite des Dix Mille;* mais le livre de Mr. de Ségur est un poème plutôt qu'une histoire. Les Commentaires de César sont magnifiques, mais si un Gaulois avait décrit la même guerre, les lauriers de César en auraient souffert. Les bulletins de Napoléon ne sont pas très véridiques, pas plus que ses *Mémoires de Ste Hélène. L'histoire de la Grande Rébellion* par Clarendon a guidé tous les historiens, depuis Godwin jusqu'à Carlyle et Macaulay.

Que les critiques anglais apprennent donc de leurs voisins d'Outre-Manche l'art d'avoir de l'esprit!

En France, Alexandre Ier conserve une popularité méritée par des manières françaises. On n'y oubliera ni son urbanité, ni sa générosité. La France et la Russie se sont souvent donné la main noircie de poudre et tachée du sang de leurs braves, sans compter, comme des marchands, ce que leur avaient coûté leurs guerres.

Un auteur ne se traduit pas. J'ai donc refait ce livre pour les lecteurs français, trop heureux de reparaître devant un public poli et éclairé.

HISTOIRE D'ALEXANDRE Ier.

CHAPITRE PREMIER.

Paul Ier.

Un général russe, qui a approché l'empereur Paul dans l'intimité, m'a dit que c'était purement un aliéné et que sa bénignité n'était que l'interruption de sa folie. George III perdit l'esprit, mais il le savait, et, dans les moments de lucidité, il recommandait d'élire un régent, quoiqu'il n'aimât pas son fils qui ne l'aimait guère non plus. Mais Paul n'était pas homme à céder le trône, de là est venue la catastrophe.

Nous renvoyons le lecteur à notre ouvrage anglais pour les documents, qui prouvent que Paul Ier apportait dans la diplomatie la folie qui caractérisait ses actes à l'intérieur. Quand un État quelconque lui paraissait attaqué de démagogie, il frappait ses vaisseaux d'interdit, privant ainsi ses sujets, non pas des idées, des livres du pays contagieux, mais des produits de son industrie. Il n'y eut pas jusqu'à l'Espagne à laquelle il n'eût déclaré la guerre, nonobstant l'éloignement

des deux empires et l'imbécilité du Bourbon, qui régnait alors à Madrid. Godoy, qui gouvernait à la place de Charles IV, répondit au manifeste russe par une déclaration, qui ne ménageait pas l'état de l'esprit du Czar.

Le règne de Paul Ier ne fut pas pourtant sans gloire, grâce à Souvoroff, qui illustra les armes russes en Italie, battit Moreau, Macdonald, Joubert, mais fut rappelé par la tricherie de l'Autriche, et après avoir passé le pont du Diable, arriva à Zurich, au moment où Korsakoff, contrairement à ses ordres, avait accepté la bataille et l'avait perdue. Hermann avait eu le même sort en Hollande, où le Général anglais, sous les ordres duquel il commandait, fit une si mauvaise campagne. Dix mille prisonniers russes étant tombés aux mains des Français, Bonaparte les fit équiper et rendre à la Russie. Ce coup de théâtre produisit son effet sur Paul, qui but à la santé de „son ami le Premier Consul", et se déclara contre l'Angleterre. Ce dernier fait donna lieu à la supposition que les Anglais trempèrent dans son assassinat. Personne ne contribua plus à accréditer ce bruit que Napoléon, qui y croyait même à Ste Hélène, et personne ne fut plus peiné de la mort de Paul que le Premier Consul, qui avait déjà formé un plan avec le tzar pour envahir les Indes.

La démence de Paul se révélait encore plus dans sa politique intérieure que dans sa politique extérieure, Catherine II ne le destinait pas au trône,

et il la haïssait d'une manière peu filiale. Il habitait le palais de Gatchina, où il avait une centaine de soldats de toutes armes pour jouer avec, et dont il avait confié le commandement au général Araktchéeff, homme si cruel qu'il avait une fois arraché une moustache à un grenadier. On ne peut pas reprocher à Catherine de ne pas avoir aimé un fils fou, mais bien de ne pas avoir disposé du trône en faveur d'Alexandre Ier qu'elle aimait, qu'elle avait élevé pour le trône, et qui en était digne sous tous les rapports.

A peine avait-elle fermé les yeux, que Paul fit enterrer Pierre III de nouveau, en ayant soin de faire porter les cordons du poêle par ses meurtriers Alexis Orloff, le Prince Bariatinski, qui se trouva mal, et autres. Puis il fit tout le contraire de ce que sa mère avait fait. Il insulta les cendres de Potemkin, il mit en liberté Koszciusko, non pas qu'il sympathisât avec la Pologne, mais parce qu'il détestait la Czarine qui l'avait enfermé dans la forteresse. Il permit l'ordre maçonnique, parce qu'il avait été, en dernier lieu, proscrit par l'Impératrice, et se déclara le Grand-Maître de l'ordre de Malte. Méconnaissant les vertus de sa femme, née Princesse de Wurtemberg, et une femme supérieure, il eut pour maîtresse Mlle de Lapukhine qu'il fit Altesse, parce qu'elle avait demandé à être Princesse, ce qui inspira au poëte russe Derjavine un quatrain que les Russes ne savent que trop.

La *Gazette du Sénat,* qui a publié tous ces décrets, contient, entre autres, un ordre disant que S. M. avait remarqué que le Prince Galitzine portait un parapluie, et qu'un militaire ne devait pas craindre la pluie. Un autre *ukase* défendait aux officiers du régiment de la Garde à cheval de se promener sur les quais de la Néva, et cela, parce qu'un de ces Messieurs, revenant de congé, avait cru frapper à la porte d'un camarade et cogna à celle de Mlle Lapoukhine, qui fut ouverte par S. M. en personne.

Comme devant le pacha de l'Égypte, les voitures devaient s'arrêter devant le Czar, et les propriétaires en sortir. Aussi lui est-il arrivé de faire des maîtres des domestiques et *vice versa.* Un paysan avait été battu une fois pour ne pas avoir ôté son chapeau devant le palais d'hiver, et une autre fois pour l'avoir fait, les gelées survenues dans l'intervalle ayant disposé le Czar humain à modifier les réglement à ce sujet.

La Russie allait vers sa perte. Elle présente pourtant dans son histoire plus d'un trait d'énergie. Pierre avait ordonné de mettre son fils Alexis à mort, pour trahison envers son pays et son souverain. Quand il demanda la bénédiction du métropolitain, Théodose lui répondit: „Songez bien à ce que vous faites, afin que vous n'ayez pas de regrets plus tard“. Ayant prié Dieu, il se tourna vers ses nobles et leur tint un mâle discours qui prouve bien que cet homme

était taillé de l'étoffe dont on fait les grands hommes. Tolstoy, accompagné de deux autres, alla chez le prince convalescent, et l'étouffa sous ses oreillers. Alexandre devait signer la déchéance de son père. Quand Pahlen lui présenta l'ordre de Paul d'enfermer l'Impératrice au couvent et ses deux fils dans une prison, Alexandre consentit à ce qu'il fut déposé. Il a été dit que quand Paul parla à Pahlen de la conspiration, celui-ci lui répondit qu'il en faisait partie lui même pour la mieux surveiller. Il parait cependant qu'il fut déconcerté, salua pour mieux cacher son trouble et dit: „Comment est-ce possible, Votre Majesté, n'avons-nous pas *l'expédition secrète*"?

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le grand-duc Alexandre et M. de Laharpe.

Alexandre est né le 23 décembre 1777 et il fut marié le 19 octobre 1793 à 15 ans, à la Princesse de Bade, troisième fille du duc régnant; qui prit le nom d'Élisabeth Alexiewna en passant à la religion gréco-russe, car on sait que toute princesse en entrant dans la famille Impériale russe doit embrasser la réligion dominante.

Alexandre avait un bon cœur, une âme noble, un esprit supérieur, mais peu de caractère. Il avait beaucoup d'attachement pour ses instituteurs. Il en appelait au comte Michel Soltykoff, qui dirigea son éducation, dans toutes les grandes circonstances de sa vie, et Laharpe exerça une immense influence sur tout son règne. L'Impératrice Catherine avait voulu que ses petits fils restassent sobres, et les maria jeunes; c'est là, sans doute, un mauvais moyen, et Alexandre hérita de la volupté de sa grand'mère sans présenter les scandales dont elle avait entaché son règne. Catherine ne voulut pas qu'on enseignât

aux grands-ducs la poésie et la musique, comme pertes de temps. L'âme d'Alexandre n'avait pas besoin de chercher de l'élévation dans la poésie, et il a été reconnu que les poètes sont de mauvais hommes d'État. Platon avait dit de couronner de fleurs les poètes et de les bannir de la République. M. de Lamartine tout en ayant été le paratonnerre du socialisme n'a pas été l'apôtre du peuple. M. de Châteaubriand valait sans doute mieux en politique qu'en vers, et on en est venu à dire de nos jours: „Bête comme un poète, et bête comme un homme de génie". En effet, il ne faut pas qu'un Souverain soit un homme de génie. Il suffit qu'il ait, ce que nous appelons en phrénologie une „tête modèle", celle dans laquelle les capacités sont heureusement balancées. Alexandre avait la tête forte, mais elle était aussi élevée que large ce qui prouve que ses facultés morales étaient en harmonie avec ses propensions sensuelles. Le front fuyant, qu'on voit sur tous ses portraits, est sans doute l'effet du manque de cheveux et non pas du défaut de sympathie ou de bienveillance. Il n'a pas été un petit bonheur pour Alexandre d'avoir eu pour précepteur M. Laharpe; mais il ne faut pas le confondre avec le poète qui a écrit Pétriade et Lord Warwick, l'auteur du Cours de littérature et le rédacteur du *Mercure*. Ils étaient tous les deux d'origine suisse; mais Jean François Laharpe est né à Paris, en 1739, et y est mort en

1803, sa femme se jeta de désespoir dans un puits. Frédéric César Laharpe, l'instituteur du Czar est né à Rolle, en 1754, et fut promu docteur en droit à l'université de Tubingue, à l'âge de vingt-et-un ans. Il fut fait colonel en Russie, la robe judiciaire y étant inconnue. Sa vie n'en fut pas moins très aventureuse. Il fut tellement impressionné par les débuts de la révolution en France qu'il adressa à la diète Suisse une lettre sur la nécessité d'adopter des réformes. Elle fut mal vue à la cour de St. Pétersbourg, et l'on prit prétexte du mariage du grand-duc pour lui donner congé. Il revint en Suisse, mais les démocrates de ce pays n'étaient pas de moindres despotes que la Czarine, et il fut banni. Il s'en alla en France, où en 1799, il présenta au Directoire une pétition signée de vingt-deux réfugiés du canton de Vaud, réclamant la protection promise par le traité de 1565. Le général St.-Cyr reçut l'ordre d'entrer en Suisse, et le canton de Vaud devint la république du Léman. La fondation de la République Helvétique en fut la conséquence, et Laharpe fut placé en 1798, à la tête du Directoire Suisse, et y resta jusqu'à sa dissolution. Il retourna alors en France et acheta une maison à Plessis-Picquet, aux environs de Paris. En 1802, il visita la Russie, au couronnement de son élève, et revint en France, où nous le retrouverons en 1814. Sa correspondance avec Alexandre dura tout ce temps.

Si Alexandre était le Télémaque, Laharpe était son vrai Mentor, et le dévouement du grand-duc était si grand envers son maître, qu'un jour se pressant contre lui, ses habits furent couverts de la poudre de la perruque de Laharpe: — Voyez, mon Prince, comme vous vous salissez, lui dit Laharpe. — Puis-je trop prendre de mon cher maître, répondit Alexandre.

Le Prince Galitzine, dans une lettre adressée en russe à M. de Titoff, gouverneur du grand-duc héritier actuel, dit que M. Laharpe lui rappelle l'aigle de la fable de Kryloff, qui enseigne au lion à faire des nids. Les précepteurs étrangers sont sans doute sujets à caution, mais la Russie entière a été à l'école de l'étranger. M. de Ségur dit que le Prince Jacques Dolgorouky*) observa un jour à Pierre I[er] que nos jeunes gens contractaient à l'étranger des idées qui ne nous convenaient guère. Le czar répondit qu'il saurait bien les extirper, et le prince en traçant une ligne avec son ongle sur du papier, répliqua: — Avec tout votre pouvoir vous ne sauriez effacer ce signe, si faible qu'il soit.

La civilisation est une et même indivisible; la civilisation romaine n'était que la reproduction de la civilisation grecque, qui elle-même avait emprunté à l'Égypte plus qu'on ne croit. Frédéric-le-Grand a

*) Mon frère Nicolas qui s'est spécialement occupé de l'histoire de notre famille attribue cette anecdote au comte Théodore Golovine. (*Note de l'auteur.*)

été élevé à la française, et l'esprit français se retrouve même dans les lois de l'Angleterre. Laharpe a fait d'Alexandre un libéral, mais lorsqu'il cessa de l'être, sa gloire pâlit.

Pour l'éducation de l'empereur qui porte aujourd'hui avec un si grand éclat le nom de son oncle, on s'est écarté du principe de l'impératrice Catherine qui excluait la poésie, et on lui donna pour précepteur un poète. Joukovsky n'était ni un homme d'État, ni un esprit supérieur. Il fit apprendre beaucoup d'histoire et beaucoup de polonais à son élève, mais, comme poète, il sut conserver la chaleur de l'âme et la bonté du cœur d'Alexandre II, qui sont devenues les plus solides garanties du bonheur de la Russie.

Laharpe apprit à son éléve à ne pas croire à l'amitié, disant que les sujets, en aimant les princes n'aimaient que leur propre intérêt. L'histoire pourtant présente plus d'une exception. Bentinck fut l'ami fidèle de Guillaume d'Orange, en Hollande aussi bien qu'en Angleterre, et Alexandre lui-même eut le comte Kotchubey pour ami digne et dévoué.

Comme prince, Alexandre n'était pas heureux. Il ne pouvait ni respecter ni aimer son père; il eut toujours pour sa mère une vénération filiale, mais les hasards du mariage ne l'avaient pas favorisé. Sa femme, si angélique qu'elle fut, n'avait pas d'empire sur lui et présentait une incompatibilité de tempérament qui ne devait s'effacer qu'avec l'âge. Le

grand-duc avec ses idées généreuses et larges ne respectait pas les personnes qui composaient la cour de son père. Il y voyait trop de bassesse, trop de petites passions, et loin de songer à réformer tout cela, il s'effrayait du fardeau qui devait lui tomber en partage et songeait sérieusement à renoncer au trône et à vivre en simple particulier sur les bords du lac Léman, que Laharpe lui avait dépeint en couleurs séduisantes.

Blond, aux yeux bleus, il ressemblait cependant à un Anglais plus qu'à un Allemand, si ce n'est une coquetterie toute française dans ses manières qui fut paralysée bientôt par une allure militaire.

CHAPITRE TROISIÈME.

La mort de Paul Ier.

La vérité est longue à se faire jour dans l'histoire. Ce n'est qu'aprésent qu'on voit que les récits d'Hérodote sont plus vrais que ceux de Tite-Live. Brutus, plus loué, il est vrai, par Voltaire que par Shakspeare, est passé de mode; depuis que les empereurs-démocrates sont en vogue, il passe pour un assassin et un aristocrate. Guillaume Tell est relégué dans la fable, le récit de la pomme et de la flèche, d'origine Norvégienne, a été apporté par quelque peuplade dans les vallons de l'Helvétie; car les archives de Vienne ne font pas mention de Gessler. A côté de ces noms vénérés, ceux des assassins de Paul I paraissent bien vulgaires. Mais lorsque la tyrannie va trop loin, les pierres, comme on dit, se soulèvent, les fusils partent d'eux-mêmes et la police elle même conspire. Le comte von der Pahlen était le chef de la police secrète et devint celui de la conspiration, sauf à la désavouer, si elle tournait mal. Il avait intercepté une lettre de Paul à Araktcheieff

nommant ce dernier gouverneur général de St. Pétersbourg à sa place, et plutôt que de céder cet emploi, il voulut faire perdre la vie au Tzar. Pour obtenir le consentement du grand-duc héritier à ce que son père fût déposé, il lui montra un ordre de ce dernier qui le renfermait à Schlüsselbourg et son frère Constantin à la citadelle de St. Pierre et St. Paul, et reléguait leur mère au couvent de Kholmogore. Il espérait être tout puissant avec le jeune prince; mais pour cela il fallait exécuter d'abord ses ordres à la lettre et ne pas appeler des soupçons sur le fils du Tzar en les outrepassant. Il a été dit que Paul n'était pas homme à signer une abdication sans perdre la vie; mais un caporal et quatre hommes auraient eu raison de lui, ou si l'on voulait lui montrer le respect que son rang demandait, des officiers supérieurs auraient pu l'arrêter, en laissant tout le semblant de légalité à leur démarche; puis une maison d'aliénés ou un régime *ad hoc* dans un palais éloigné, comme celui de Gatchina, aurait fait justice du tzar fou, sans entacher la réputation d'Alexandre. Une telle mesure était sans précédent, mais le peuple russe n'était pas assez bête pour ne pas la comprendre et la justifier, et, l'arrestation une fois opérée, le Sénat lui-même l'aurait légitimée. Pour éloigner tout soupçon d'ambition, Alexandre aurait pu régner comme régent jusqu'à la mort naturelle de son père. Mais, „que voulez-vous, disait un noble russe au comte de Münster, à St. Pétersbourg

notre *magna-charta* c'est la tyrannie tempérée par l'assassinat“!

Venait ensuite le comte Zouboff, le dernier mignon de Catherine II que Paul avait banni, et qui, pour rentrer à St. Pétersbourg, avait demandé la main de la fille de Koutaïssoff. Ce favori avait, par son élévation, provoqué bien des rancunes contre son maître. Enfant turc, fait prisonnier par les Russes, il devint valet de chambre de Paul, puis grand écuyer, et chevalier de tous les ordres de l'Empire. Lorsqu'il reçut le grand cordon de St. André, un poète russe fit une satyre qui circulait dans les salons de St. Pétersbourg, même en 1807. Il avait eu vent de la conspiration, et en avait averti l'Empereur. De là est venu la conversation avec Pahlen que nous avons rapportée. Le général Benningsen, d'origine hanovrienne, et non pas anglaise comme on l'a prétendu, prit une part active dans le drame qui se joua le 24 mars 1801, et loin d'en souffrir, lorsqu'il eut quitté le service, il recevait 39,000 roubles par an de pension. Il était aussi d'une stature colossale.

Le colonel Arakhmatoff, aide-de-camp de l'empereur, fut doublement traître en introduisant les conjurés dans l'appartement Impérial, mais si c'est son écharpe ou celle de Benningsen qui a servi à étrangler le Tzar, c'est là un fait en litige. Paul s'était construit un palais qui sert aujourd'hui d'emplacement à l'école du génie; c'était un labyrinthe

et dont il avait seul la clé; mais son aide-de-camp fidèle, Rostoptchine, qui couchait près de lui, et qui ne l'aurait pas trahi comme Arakhmatoff, avait été envoyé par Pahlen pour un commandement dans une province éloignée. Des officiers réformés, le prince Tatchwil, Tatarinoff colonel d'artillerie, Gardounoff, Sériatine envahirent le palais dans la nuit du 24 Mars. Les deux heidouks qui voulurent donner l'alarme furent tués. Paul se jeta en bas de son lit et se réfugia derrière un paravent, n'ayant pas pu trouver la porte qui menait chez sa femme. Il était fort, mais Platon Zouboff était un athlète et d'un coup de tabatière d'or à la tempe il l'abattit contre la cheminée. On l'étrangla avec une écharpe, ses derniers mots furent: „Et toi Constantin aussi!" Les assassins s'acharnèrent sur son corps inanimé. — Quelle page d'histoire, dit Alexandre à Pahlen, lui apportant le lendemain la nouvelle de l'événement. — Les autres la feront oublier, répondit le ministre. L'empereur pleura longtemps jusqu'à ce que Pahlen lui dit: — Assez pleurer comme un enfant, il est temps de régner comme un souverain. Les habitants se félicitaient dans les rues de ce qu'ils étaient enfin débarrassés du tzar *maniac;* comment Alexandre pouvait-il sévir contre les meurtriers? Zouboff fut accueilli à Moscou par une députation de la noblesse qui le complimenta, et en 1812, il jouait encore au whist dans les salons de St. Pétersbourg.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'avénement au trône jusqu'au couronnement.

Le 12/24 Mars, c'est-à-dire le jour de la mort de Paul, l'empereur publia un manifeste disant qu'il avait plu au Très-Haut d'abréger les jours de son père bien-aimé qui était mort subitement d'un coup d'apoplexie. Le nouveau tzar promettait de marcher sur les traces, non de son père, mais de sa grand'-mère l'Impératrice Catherine. En effet, il ne tarda pas à défaire ce qu'avait fait son père; les prisonniers politiques furent mis en liberté, les exilés reçurent l'autorisation de rentrer dans leur patrie, les marins anglais furent relâchés, et l'embargo sur les vaisseaux anglais fut levé; les lois sur la contrebande postérieures à 1782 furent abolies; les ordres de St. Vladimir et de St. Georges institués par la tzarine et proscrits par Paul Ier furent rétablis et celui de Malte aboli. En 1799, l'empereur Paul en acceptant le titre de grand-maître de cet ordre et de celui de Jérusalem avait prescrit de ne pas recevoir les do-

cuments qui ne feraient pas mention de ce titre, mais lorsque la France et le Piémont eurent confisqué les revenus de cet ordre et que l'Angleterre eut pris possession de l'île de Malte, l'ordre tomba de lui-même.

Les ordonnances de Paul réglant les costumes furent nécessairement abolies, et tout le monde put s'habiller comme il lui plaisait, sauf à ne pas blesser la décence publique.

Les régiments reprirent les noms qu'ils avaient portés avant Paul, et les officiers rentrant dans les cadres, le mécontentement cessa tout-à-coup. Le seul acte qui survécut à Paul fut la régularisation de la succession au trône, et quoique celui-ci eût détesté sa mère, il n'avait pas exclu la ligne féminine du droit de régner.

On eût dit que, frappé de la monstruosité d'un chef de police secrète, qui venait de diriger le complot contre Paul et de lui ravir la vie, le jeune empereur voulût abolir une institution indigne d'un règne éclairé et libéral. Ce fut donc le douzième jour de son règne qu'il se rendit au Sénat et lut, en personne, le décret suivant:

Par la Grâce de Dieu,
Nous, Alexandre Premier
Empereur Autocrate de toutes les Russies,
etc. etc. etc.

„L'esprit des temps et des raisons spéciales, dans les siècles passés, ont porté les souverains, nos prédécesseurs, entre autres mesures, à établir *la chancel-*

lerie secrète des Investigations qui, sous différents noms et sous différents principes, a existé jusqu'aux jours de notre bien aimée grand'-mère l'Impératrice Catherine. Comme elle trouva que cette cour ne répondait pas à la forme du gouvernement établie et était opposée à ses propres principes, elle l'abolit solennellement par un manifeste publié en l'année 1762. Ainsi le nom de cette chancellerie disparut des ordonnances légales; mais, en considération de certaines circonstances, on crût néanmoins devoir la maintenir sous le nom d'*Expédition secrète*, avec tous les ménagements provenant de ses principes et de sa sagesse personnels et découlant du fait qu'elle se réserva, à elle-même, l'investigation de tous les cas. Comme cependant, le temps rendit manifeste que des *principes personnels* étant par leur nature même sujets aux changements, ne peuvent brider les abus, et comme la force des lois doit donner de la stabilité à de telles mesures; d'autre part, considérant que dans un État bien organisé, l'investigation de tous les crimes revient aux lois générales, nous avons trouvé bon d'annuler non seulement le nom, mais aussi le pouvoir de l'expédition secrète, et nous ordonnons de vouer dans les archives de l'État, à l'oubli éternel tous les cas pendants; à l'avenir, ces sortes d'affaires devant ressortir des troisième et cinquième départements du Sénat. C'est pour nous un objet de douce assurance, qu'en unissant nos intérêts

avec ceux de nos sujets, et en confiant aux lois seules l'honneur de notre nom et la sécurité de l'État, contre tous les attentats de la malice et de l'ignorance, nous donnerons à nos sujets une nouvelle preuve de la force de notre foi en leur fidélité envers nous et notre trône, et de la conviction que nous ne séparerons jamais nos intérêts de leur bien-être, qui constituera toujours l'unique objet de nos pensées et de nos vœux. Nous laissons néanmoins au Sénat le soin de déterminer l'ordre dans lequel ces sortes de cas doivent être examinés par les tribunaux auxquels ils appartiennent respectivement.

„Donné à St. Pétersbourg, le 2 Avril (a. st.) 1801, et de notre règne le premier

Signé Alexandre.

La chancellerie de l'Inquisition politique a été instituée par le tzar Alexis Mikhaïlowitch qui, vu la douceur de son caractère, n'en fit pas mauvais usage. Les nobles russes encouraient souvent la peine du knout pour brigandage (le prince Labanoff Rostovsky la subit, sous Alexis, pour avoir arrêté et pillé la poste (Voy. Kochikhine) et le baron Schafiroff, ministre des affaires étrangères sous Pierre Ier pour malversation). Mais on faisait aussi usage de cette peine comme d'un moyen de torture; sous l'Impératrice Élisabeth, les dénonciations ne cessèrent jamais; et les mots de iabednik, naoushnik (espion, dénoncia-

teur) reçurent une terrible signification. Les employés du plus haut rang s'accusaient mutuellement de prévarications. Sous Anne, les procès pour „paroles et actions“ (*slovo et delo*) répandirent la consternation dans le sein des familles. La postérité est saisie d'horreur en parcourant les détails du procès de Volhynsky, et le professeur d'histoire auprès du grand-duc héritier aujourd'hui l'Empereur, Mr. Arsenieff, ayant eu accès aux archives, ne voulut pas croire à ses yeux en découvrant les atrocités auxquelles on s'est porté contre ce ministre. L'Impératrice Catherine II y avait cependant ajouté de sa main la recommandation à ses héritiers d'éviter de pareilles injustices. On le vit marcher au supplice la bouche bandée, non pour étouffer ses soupirs, mais pour cacher au peuple qu'on lui avait arraché la langue, malgré que l'Impératrice Élisabeth lui eût fait remise de cette partie de sa peine. Moussine Pouchkine, son complice, subit la même mutilation. Le ministre Eichler, son ami, eut le knout et fut transporté aux travaux forcés à perpétuité.

Pierre III, qui fut humain, abolit l'Inquisition, mais il ne régna pas assez longtemps pour assurer la durée de cette mesure, et Nicolas Ier la rétablit sous le nom de „IIIe Section de la chancellerie Impériale“.

Parmi d'autres victimes de l'Expédition secrète se trouve aussi un certain Drosd Boniazerski, qui, pendant son séjour à Pise, fut denoncé pour entretenir des rapports avec la France, constituant la haute

trahison; il fut amené en Russie, privé de tous ses droits et exilé à Irkoutsk sous le nom de Vassilieff. Le nouvel Empereur ayant acquis la persuasion qu'on l'avait calomnié, lui permit de résider où bon lui semblerait et lui assura une pension de 400 roubles par an, qui avait été destinée à son entretien à Irkoutsk.

Dans un rescrit adressé au comte Zavadovsky placé à la tête de la commission pour la composition des lois, Alexandre parla en vrai législateur: „Je place dans la loi seule, dit-il, la source et le principe de la prospérité nationale. Le code du tzar Alexis Mikhaïlowitch a été plutôt fait pour Moscou que pour la Russie". En prenant *l'Instruction* de Catherine II pour base, la nouvelle commission devait revoir les lois des prédécesseurs et présenter à l'Empereur le plan d'une nouvelle législation.

Le 26 mars, l'Empereur dissout le Conseil privé de la cour, qui avait été établi lors de la dernière guerre, et nomma un conseil permanent qui fut composé du feld-maréchal comte Soltikoff, du prince Zouboff, du comte Zouboff, du prince Kourakine, Lamb, Beklecheff, Vassilieff, von der Pahlen, Lopoukhine, prince Gagarine, comte Koucheleff et le conseiller privé Trotchinsky.

Le 8 avril, l'Empereur abolit les poteaux d'infamie dans les villes, sur lesquels on inscrivait les noms des condamnés. Le 23, dans un ordre au gouverneur civil de Kalouga, Lopoukhine, Alexandre dé-

fendit de juger et de punir les aliénés et prescrivit de les renfermer dans les maisons de fous. Le 5 Mai, il remit en vigueur la charte de la noblesse, et surtout l'article disant que la peine corporelle ne doit pas atteindre le noble. Le 22 mai, il délivra le clergé, c'est-à-dire les prêtres et les diacres, de la peine corporelle.

Le 5 juin, le Tzar invita le Sénat à déterminer ses propres devoirs.

Le 5/11 juin fut signé un traité de paix avec l'Angleterre réglant la question des neutres et le droit de les visiter.

Le 11/24 septembre 1801, la Georgie fut annexée à la Russie.

Depuis 1492 jusqu'à 1680, quarante-quatre ambassades avaient été envoyées de la Georgie en Russie ou de la Russie en Georgie, offrant de la part de la dernière de devenir une province russe, et toutes refusant de la part de la première d'étendre la protection au delà des questions religieuses. Depuis la chûte du Bas-Empire, la religion grecque y fut constamment persécutée par les Musulmans. Alexandre Ier Roi de Kachetie (une des trois subdivisions de l'Ibérie) écrivit au tzar Théodore: „Nous qui avons une foi commune avec les Russes, nous souffrons des infidèles. Toi seul, le porte-couronne de l'orthodoxie, tu peux sauver nos vies et nos âmes. Je demande avec tout mon peuple à devenir le tien

jusqu'à la fin des siècles". Son fils Georges dit à l'envoyé russe Tatistcheff: „Jamais l'Ibérie n'a souffert autant qu'aujourd'hui. Nous sommes placés entre les couteaux du Sultan et du Schah. Nous nous sommes livrés à la Russie; qu'elle nous prenne non en paroles mais de fait".

Les atrocités commises par Schah-Abas vivent encore dans la mémoire des habitants dont les aïeux ont été brûlés par milliers dans les églises, où les enfermaient les fanatiques Persans, ou bien conduits en esclavage. Le tzar Michel prit la Georgie sous sa protection, et les rois de ce pays commencèrent dès lors à appeler les tzars de la Moscovie czars de Georgie. Tiflis fut pris en 1724 par les Turcs et en 1735 par les Persans. L'Impératrice Catherine envoya des troupes sur les bords de la mer Caspienne, mais qui ne parvinrent pas à y rétablir la paix. L'Empereur Alexandre, à son avénement au trône, y envoya le général Knorring pour lui faire un rapport sur l'état de ce malheureux pays. Ses instructions disaient que ce n'était pas pour la Russie, mais pour le repos et la sécurité de la Georgie, que l'annexion pouvait avoir lieu; l'Empereur savait qu'une pareille mesure perpétuerait la guerre au Caucase; mais le rapport de Knorring sur les souffrances de la Georgie fut tel, qu'Alexandre ordonna immédiatement de porter les limites de l'Empire au-delà du Caucase.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le couronnement.

L'Empereur arriva au palais de Petrowsk, près de Moscou, le 5/17 septembre 1801. L'entrée publique eut lieu le 8/20. La route au palais de Sloboda, une étendue de douze verstes, était littéralement couverte de gardes à pied. Neuf coups de canon et le son des cloches annoncèrent le commencement de la procession, qui fut ouverte par les gardes du corps, suivis par les voitures de galas des employés des cinq premières classes. Le sénat venait ensuite; soixante laquais de cour suivaient; puis venaient les voitures de la cour, les maîtres de cérémonies, les chambellans et le Conseil. L'Impératrice-mère, puis l'Impératrice régnante, puis les sœurs de l'Empereur escortées de hussards. L'Empereur à cheval, avec le grand-duc Constantin à sa droite. Des chevaliers gardes fermaient la procession.

Le carrosse de l'Impératrice-mère avait coûté 40,000 roubles, et celui de l'Impératrice Élisabeth

60,000, mais ils n'ont pas été faits pour cette occasion. La voiture du Prince Kourakine coûtait 7,000 roubles. Soixante-et-onze coups de canon saluèrent l'entrée de l'empereur dans la ville, et quatre-vingt-cinq son entrée dans la cathédrale.

Le 9/21 septembre l'Empereur reçut les félicitations au palais de Sloboda, et après le dîner il y eut une promenade dans les vastes jardins de ce château. Le 11 septembre, les hérauts firent leurs proclamations, et la cour passa au Kremlin.

Le couronnement eut lieu le 15/27 septembre. Plus de 100,000 paysans y accoururent des villages, et les prix s'élevèrent si haut qu'on payait 100 à 150 roubles pour une seule chambre et 300 à 400 roubles pour une voiture à quatre chevaux, par mois. Vingt-et-un coups de canon annoncèrent le commencement de la procession du Kremlin à la cathédrale. Le défilé eut lieu dans l'ordre suivant: Chevaliers gardes, pages, deux maîtres de cérémonies, avec leurs bâtons; les députés des marchands, les attamans de Cosaques, les membres de vingt décastries du clergé, la députation de la noblesse, le Sénat, le Conseil, deux maîtres de cérémonies, deux maîtres-hérauts, les joyaux de la couronne, les gardes à cheval, deux maréchaux de cour; l'Empereur avec ses deux assistants, deux généraux aides-de-camp et le commandant des chevaliers gardes, l'espadon nu à la main; l'Impératrice avec ses deux assistants. Seize géné-

raux-majors portaient le baldaquin et seize généraux aides-de-camp les cordons. Les dames de la cour suivaient et les chevaliers gardes fermaient la procession.

Quand les insignes de la royauté arrivèrent à la porte de l'église, tout le clergé sortit sur le péristyle pour les recevoir. A l'entrée du couple Impérial, le métropolitain parut avec la croix et le premier évêque avec l'eau bénite. L'Empereur et l'Impératrice saluèrent les images et se placèrent sur le trône. Le clergé se rangea, en deux lignes, entre le trône et l'autel. Les porteurs des insignes impériaux, après les avoir déposés, se rangèrent sur les marches du trône. Les chœurs entonnèrent leurs psaumes. Après la lecture de l'Evangile, le métropolitain présenta le manteau sur un coussin. Puis après la prière, la couronne fut présentée au czar qui la plaça lui-même sur sa tête; une autre prière fut dite, et l'Empereur prit le sceptre et le globe et s'assit sur le trône. Ensuite, il fit signe à l'Impératrice de s'approcher et toucha son front avec sa couronne. Une couronne plus petite, d'un travail exquis, fut apportée et quatre dames d'honneur l'attachèrent avec des épingles sur la tête de l'Impératrice. L'Empereur la décora du manteau et de l'ordre de St. André. Le protodiacre proclama alors les noms et les titres du nouveau tzar. Tous les assistants firent trois saluts, et cent-et-un coups de canon retentirent, se mêlant au bruit de la mousqueterie. L'Em-

pereur s'agenouilla; une prière fut récitée, et le clergé s'agenouilla à son tour, le Tzar restant debout. Le métropolitain Platon prononça alors un sermon, dont nous extrayons les passages suivants:

„Ainsi Dieu nous a accordé le privilége de voir notre Empereur élevé et couronné. Mais, nous, enfants de la Russie, que faisons-nous? Nos actions de grâce ne s'élèvent-elles pas vers le Roi des Rois, pour la faveur qu'il a accordée à notre Souverain et à nous? Oui, nous les rendons avec des cœurs remplis de ferveur .... Cette couronne, Sire, sur votre tête, un gage pour nous de gloire et d'honneur, vous impose des devoirs et des peines; ce sceptre dans votre main droite, un garant pour nous de repos, réclame de vous la vigilance; cet emblème de l'empire dans votre main gauche, une promesse pour nous de sécurité, provoque vos préoccupations; cette pourpre, notre bouclier, vous appelle au combat; tout cet appareil impérial, pour nous une source de consolation et de confiance, est pour vous un fardeau. Oui, un fardeau et une peine! Car à vos yeux apparaîtra un empire, le plus grand que le soleil aît jamais éclairé; il attend de votre sagesse la régularisation de son ensemble ....

..... Auprès des anges de la lumière, votre œil découvrira les esprits des ténèbres. La flatterie, la calomnie, la ruse, avec toute leur suite infâme, entoureront votre trône, et s'imagineront follement

que leur hypocrisie vous trompera. La prévarication et la partialité élèveront leur tête et chercheront à faire pencher la balance de la justice. La luxure, entourée de ses charmes entraînants, cherchera de son venin mortel à flétrir la sainteté du mariage. La dissipation, dans sa danse riante, présentera la boisson enivrante de ses joies dangereuses, pour détourner l'esprit pur de la voie de la vertu, et pour le précipiter dans l'abîme de la paresse et de la sensualité. Assiégé par cette bande rebelle, vous vous tournerez sans doute vers la justice, la sagesse et la religion, et unies avec vous, elles élèveront leur voix vers Dieu, afin qu'il daigne ressusciter en vous et disperser vos ennemis!

„Monarque de Russie! Cette lutte vous attend. Ceignez votre glaive pour ce combat! Tirez-le avec valeur, jeune héros! Combattez, vainquez et gouvernez! Le bras omnipotent du Tout-Puissant vous protégera miraculeusement. Nous disons avec raison miraculeusement; car ne pas y succomber, y vaincre, y maintenir l'ordre et la paix, il faut pour cela plus qu'une force humaine. Et quoique le décret de l'Éternel vous ait élevé, au milieu de nous, à un rang supérieur, vous êtes homme comme nous".

La liturgie commença après ce sermon, et fut suivie par l'onction. Le métropolitain, avec une branche trempée dans la myrrhe, toucha le front, les yeux, les lèvres et les narines du tzar, et le premier évêque les essuya avec du coton. Des salves

d'artillerie scellèrent cette cérémonie. Alors le Tzar entra dans le sanctuaire et communia avec l'Impératrice. A la clôture, l'Impératrice-mère présenta ses félicitations à l'Empereur, et il s'ensuivit une scène touchante de famille.

La procession retourna dans le même ordre dans lequel elle était venue. L'Empereur paraissait fatigué, leurs Majestés firent le tour du Kremlin. On jeta des coins d'or et d'argent dans la foule, et il y eut un dîner dans la salle de l'Hôtel de ville.

Le 18 octobre eut lieu la fête du peuple. Trente mille personnes furent régalées en plein air, et le vin coula en fontaines.

L'Empereur se rendit en personne à l'Hôtel de ville pour donner lecture de la liste des grâces. Tous les officiers jusqu'au grade de colonel reçurent en récompense un quart de leur solde. Le peuple fut dispensé du recrutement pour le reste de l'année, on réduisit les taxes de vingt-cinq copeks, et les dettes à la couronne furent remises.

Le 23 septembre, l'Empereur confirma l'abolition de la torture. Ayant appris qu'un cas de ce genre s'était passé dans le gouvernement de Kasan, il y envoya son aide-de-camp, le lieutenant-colonel Albedel, pour faire une enquête, et, sur son rapport, son noble cœur stigmatisa le fait avec indignation, dans un décret au Sénat.

CHAPITRE SIXIÈME.

Relations extérieures et Réformes intérieures.

La paix de l'Europe ayant été rétablie par le traité d'Amiens, conclu le 24 mars 1801 (n. st.), par lequel l'Angleterre, dans la personne de Lord Cornvallis, reconnut toutes les acquisitions territoriales de la France, le jeune Tzar adressa, à l'instar de Henri IV, une note circulaire sur la paix éternelle — un vœu superbe, mais qui ne sera jamais qu'une utopie.

Lord Saint-Hélens fut nommé ambassadeur d'Angleterre à St. Pétersbourg, et fut bien reçu. M. Kalitcheff, ministre russe à Paris, ne donna pas à sa cour lieu d'être satisfait de lui. Le 28 avril 1801 (n. st.) il adressa une note au prince de Talleyrand, pour la défense des rois de Naples et de Sardaigne, dans des termes si arrogants, que le ministre des affaires étrangères de France lui déclara qu'elle n'était pas de nature à être placée sous les yeux du premier Consul. Il en modifia le ton et reçut pour réplique que réponse y serait faite lorsque les intentions du

nouvel empereur de Russie seraient mieux connues. Il fut remplacé par le comte de Markoff, dont les manières ne plurent pas davantage à Bonaparte, contre lequel il intrigua, tout en se permettant de dire de son propre maître que „l'Empereur avait une opinion, et ses sujets en avaient une autre.“ Napoléon le renvoya à sa cour, et Alexandre le récompensa. Ainsi, les diplomates russes n'ont pas justifié à Paris la réputation d'habileté qu'ils ont acquise depuis, sous la direction du jeune Tzar qui, en fait de dissimulation et de ruse, ne cédait à personne: mais il est juste de dire que ce ne fut pas lui qui l'introduisit dans la diplomatie qui, malheureusement encore, n'est qu'un jeu au plus fin.

Napoléon envoya son général aide-de-camp Duroc à St. Pétersbourg, à l'avénement au trône d'Alexandre qui lui dit, en particulier, qu'il avait toujours aimé la France, qu'il admirait beaucoup son chef pour le rétablissement de l'ordre; mais qu'on soupçonnait Napoléon de vouloir envahir tous les États, et qu'il était obsédé par les plaintes des petits souverains. Il ajouta qu'il avait levé l'embargo sur les vaisseaux anglais, uniquement par égard pour la justice, attendu que l'année qui leur avait été donnée pour s'en aller, n'était pas expirée lorsqu'on les arrêta; mais qu'il désirait être l'ami de la France, et priait Bonaparte de lui envoyer toujours des hommes de confiance et auxquels il pût se fier.

En 1802, Alexandre visita les provinces polonaises réecemment acquises par Catherine II, et quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans, il étonna les Lithuaniens par la profondeur de ses idées et les charma par la bonté de son cœur. A Mohilev, Michel Oginski le remercia de l'avoir rendu à son pays, après huit ans d'absence. — Comment vous avez été privé de votre patrie pendant huit ans? répondit l'Empereur, et une larme brilla dans ses yeux.

A Memel, en juin, il rencontra le roi de Prusse, et delà data une amitié qui dura toute leur vie*).

La Suède mit à l'épreuve l'énergie du jeune Empereur, et ne la trouva pas en défaut. Elle s'empara d'un territoire au-delà de la nouvelle frontière; mais Alexandre arma et Gustave céda.

Le 26 juillet (a. st.) la première expédition russe

*) M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, s'est montré très sévère envers le roi Frédéric Guillaume III, sans considérer les circonstances difficiles qui ont pu faire paraître son caractère sous un faux jour. M. Thiers modifiera peut-être son jugement en apprenant l'anecdote suivante qui fait voir combien Louis-Philippe jugeait différemment le roi de Prusse. Lors de la visite des princes français à Berlin, il y eut une fête d'adieu au nouveau palais, et le duc d'Orléans cherchait toujours à embrasser la main du roi que ce dernier lui dérobait soigneusement. Il s'en empara cependant en disant: „Mon père m'a ordonné de ne pas revenir sans embrasser la main bienfaisante qui a maintenu la paix de l'Europe pendant vingt ans". Le Roi l'étreignit dans ses bras. Voy. *Eylert, Character-Züge und historische Fragmente aus dem Leben des Königs von Preussen Friedrich Wilhelm III. Erster Theil.*

autour du monde quitta St. Pétersbourg sous les ordres de Krusenstern, Livonien, qui avait servi pendant quelque temps dans la marine anglaise. L'expédition se composait de deux navires: *Nadechda* et *Neva*, qu'on avait achetés en Angleterre pour la somme de 17,000 livres. Le premier vaisseau s'appelait, dans l'origine *Léander*, de 470 tonnes, et le second *Thème* de 430 tonnes. Leur réparation avait coûté 5,000 livres sterling. Le lieutenant Lisianski eut le commandement de la Néva. Les dépenses étaient défrayées par la compagnie russo-américaine; mais le gouvernement qui lui avança, à cet effet, une somme de 250,000 roubles, en profita pour envoyer une ambassade au Japon, et fréta la *Nadechda* à ses frais.

M. Resanoff fut chargé de cette mission, et de riches présents furent envoyés à l'Empereur du Japon. Trois Japonais, reste des seize qui, en 1793, avaient fait naufrage sur les côtes de la Russie, et avaient depuis résidé à Irkoutsk, devaient être ramenés dans leur pays. Les naturalistes allemands Tilesius et Horner avaient été choisis pour accompagner l'expédition, pour faire les observations scientifiques.

Le 8 septembre 1802 (a. st.), l'Empereur organisa des ministères à la place des colléges, et en créa de nouveaux, en tout huit. Le secrétariat général de la guerre fut confié au général Wjäsmitinoff, celui de la marine à l'amiral Mardvinoff et comme il se retira bientôt, l'amiral Tchitchagoff prit sa place; les affaires

étrangères furent données au général Woronzoff avec le prince Adam Czartoryski pour adjoint. Le poète Derjavine fut placé à la tête du ministère de la justice; le comte Kotchoubey devint ministre de l'intérieur avec Paul Strogonoff pour adjoint; Vassilieff fut nommé ministre des finances avec Gourieff pour adjoint; le département du commerce fut confié au comte Roumianzoff, celui de l'instruction publique au comte Zavadovsky, avec Mouravieff pour adjoint; Goloubtzoff fut nommé chef de la trésorerie.

M. Thiers se trompe en disant*) que le prince Czartoryski avait été élevé avec l'empereur Alexandre. Le prince a eu pour maîtres en Pologne, Dupont de Nemours, Schuller, Grodek et Kniaznine. Il fit la campagne de 1792 contre les Russes. En 1796 ses biens furent confisqués; mais, sur l'intervention de l'Autriche, ils lui furent rendus, à condition qu'il habiterait St. Pétersbourg. Arrivé dans la capitale, le prince Adam fut nommé officier aux chevaliers gardes et aide-de-camp du grand-duc Alexandre et son frère fut attaché, dans la même qualité, à la personne du grand-duc Constantin.

Le patriote polonais et l'élève du républicain suisse devinrent si intimes, que Paul I[er] crut devoir envoyer le prince Czartoryski en mission à Turin, où il resta jusqu'à l'avénement de l'empereur Alexandre.

*) *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Tome III.

A l'emploi d'adjoint du ministre des affaires étrangères, le prince joignit celui de curateur des écoles des provinces polonaises, et il employa tout son pouvoir pour persuader le Tzar de rétablir la Pologne. Varsovie appartenait alors à la Prusse, et Alexandre goûta assez le plan de soulever la Pologne; mais il céda aux représentations du parti russe, et les hostilités qui éclatèrent bientôt empêchèrent la réalisation de ce plan. Les Russes pensaient que ce n'était pas le devoir du Tzar, mais des Polonais eux-mêmes, de rétablir la Pologne, et les Polonais l'accusèrent de faiblesse. Il reconnaissait l'injustice de sa grand'-mère envers la Pologne, il voulait la réparer et ne voyait pas qu'il y aurait eu de sa part haute trahison à rendre ce qu'il n'avait pas conquis.

Le 8 septembre 1802 (a. st.) deux ukases réorganisèrent le Sénat. Nous avouons franchement ne pas reconnaître dans ces décrets, l'élève du docteur en droit. Il perdit de vue la base et l'essence de toute législation — la séparation des pouvoirs. Le Sénat participe au pouvoir législatif, judiciaire et exécutif — et ce n'est cependant qu'un hôtel d'invalides! Y a-t-il quelque chose d'étonnant à ce que les empereurs de Russie fléchissent sous leur fardeau, lorsque, par le fait de la constitution russe, ils ont à se mêler de tout, sans posséder la toute-puissance divine? L'Empereur doit présider le Sénat, chose qu'il laisse à un délégué, il doit confirmer les décrets et aucun

changement n'est valable sans sa sanction, et s'il se range de l'avis de la minorité, ne fût-elle que d'une seule voix, c'est la minorité qui l'emporte. Or quoi de plus aisé que d'avoir une créature dévouée dans un corps dont il nomme tous les membres, et l'étonnant est qu'il se soit trouvé un homme comme Mardvinoff osant parfois contredire son souverain.

Tant que la police secrète ou officielle intervient dans les jugements, il ne peut être question de justice, et les mots des peuplades allant quérir les princes Variagues: „Notre pays est vaste et riche, mais il n'y a pas d'ordre", restent dans toute leur force.

Au couronnement d'Alexandre, on avait frappé une médaille avec son portrait d'un côté, et de l'autre une colonne (celle du Sénat?) avec le mot: „loi" et l'inscription: „Gage de bonheur pour tous et chacun". Oui, la loi est un gage de bonheur quand elle est l'expression de la sagesse des siècles et non pas du caprice d'un seul. L'empereur Alexandre dit un jour à la princesse G.: „Si je pouvais changer les lois, je ne voudrais pas le faire". C'est juste, quant au principe de l'égalité devant la loi, mais non pas quant à la loi elle-même. En 1846, l'empereur Nicolas, dit au Pape à Rome qu'il devait observer les lois de son empire, et Grégoire XVI lui répondit: — „Il y a cette différence que les lois de l'Église pour laquelle je plaide, sont immuables et celles de votre empire peuvent être changées par vous-même."

Néanmoins, Alexandre était l'homme le plus libéral de son empire, et il n'est pas facile d'élever à la liberté un peuple dégradé par une tyrannie de plusieurs siècles. Mr. Storch, le professeur d'économie politique des grands-ducs Nicolas et Michel, dit lui-même *) que les Russes croient que le pouvoir s'affaiblit lorsqu'il abandonne quelque habitude d'oppression. Adorant le Tzar, ils avaient peu d'égard pour les lois et avaient recours à la faveur pour les éviter.

Sir Robert Porter, ayant visité la Russie vers cette époque, fait le portrait suivant de l'empereur Alexandre **):

„Il est doux dans ses manières et très gracieux dans sa conversation. La bonté de son cœur brille dans ses yeux, et la douceur de son tempérament embellit même ses lèvres d'un sourire. Sa bienveillance est si grande qu'il ne se passe pas de jour sans quelque preuve de son attention pour le bien-être de son peuple, et son indulgence en punissant les coupables est si grande, que la clémence la plus tendre s'allie toujours à sa justice. Ses traits sont beaux et élégants, son air affable et engageant; et sa contenance exprime toujours la bénignité de son humeur. Sa taille est de près de cinq pieds onze pouces. Il est blond et a des yeux bleus; et son teint sans être fleuri a l'éclat de la santé".

*) *Russland unter Alexander I.*
**) *Sketches in Russia and Sweden.*

Nous trouvons une preuve de la vérité de ce jugement dans une sentence rendue par l'Empereur le 9/21 janvier 1804, contre Nepludoff et Lapteff, ci-devant gouverneurs de Tambov qui furent tous les deux chassés du service et déclarés incapables d'y rentrer pour les abus qu'ils avaient tolérés dans le cercle de leur administration. Les personnes auxquelles ils avaient fait tort, et particulièrement le major Alénine, furent amplement dédommagées de la perte d'argent et de temps qu'elles avaient éprouvée.

Le 19 janvier 1804 (a. st.) le Corps des mines fut réorganisé, sur la représentation de M. Gourieff, ministre des finances, et d'après les plans de Moussine Pouchkine et du général Dirsakoff.

Le 13/25 janvier fut signée une convention à Berlin, entre la Russie et la Prusse pour l'extradition mutuelle des déserteurs et criminels. Si les soldats russes avaient eu l'instruction des soldats prussiens, ils auraient su que la Prusse ne les protége pas en cas de désertion, et le gouvernement n'aurait pas attristé l'humanité par le spectacle des traitements cruels qu'il leur fait subir, lorsqu'ils sont rendus.

Le 25 juillet 1803, l'Empereur avait réorganisé l'académie des sciences projetée par Pierre Ier et établi par Catherine Ier. Elle devait désormais être composée de dix-huit membres ordinaires, deux pour chaque science: l'économie politique et la statistique, l'anatomie et la physiologie furent du nombre; de

vingt adjoints et d'un nombre illimité de membres extraordinaires et correspondants.

Les rapports des paysans et des maîtres, en Livonie, furent réglés selon l'état des choses qui y avait existé sous la domination de la Suède et de la Pologne. On fixa la valeur de la terre à donner aux serfs et on détermina suivant elle, l'étendue du travail qu'ils devaient aux propriétaires. Les paysans eurent le droit, en cas de mauvais traitement, de porter leurs plaintes devant les tribunaux.

En mars 1804, une mesure fut prise qui promit un bel avenir aux paysans russes. Le comte Sergéi Roumianzoff ayant reçu l'autorisation d'établir quelques colons libres sur ses domaines dans la Russie méridionale, il s'établit la classe des „cultivateurs libres". Tous les propriétaires reçurent la permission de donner la liberté à leurs serfs, d'abord sans terre, ensuite avec la terre, et plus tard avec l'obligation de leur donner huit dessiatines par tête. Mais bientôt vinrent les procès attaquant les testaments et provenant des héritiers dépossédés ou des héritiers collatéraux qui intentaient des procès aux serfs eux-mêmes, et à moins que quelque philanthrope ne prît la défense de ces derniers, la balance de la justice penchait du côté des plus riches ou des nobles. L'Empereur défendit les faibles et leur fit même avancer de l'argent qui fut toujours payé avec plus d'exactitude que ne mettaient les nobles dans l'acquit-

tement de leurs dettes. Le chiffre des cultivateurs n'atteint pas 70,000 et n'a jamais dépassé depuis 75,000. Lorsque les serfs avaient plus de huit dessiatines, le surplus leur était enlevé par la couronne. On eut dit que le sort réservait l'émancipation définitive des serfs au neveu d'Alexandre Ier*).

*) M. A. Radistcheff qui, pour son *Voyage de St. Pétersbourg à Moscou* avait été exilé en Sibérie par Catherine II, fut rappelé par Paul Ier et Alexandre le plaça au comité pour la formation des lois. L'élève de l'université de Leipzig se voua chaleureusement à l'émancipation des serfs, mais il fut bientôt tellement dégoûté des obstacles, qu'il fit comme son camarade Ouchakoff à Leipzig et s'empoisonna, malgré son âge avancé. Dans son ouvrage il parle d'un propriétaire du gouvernement de Novgorod qui avait été laquais de Paul Ier et qui maltraita ses serfs tellement, que ces derniers finirent par le tuer lui et ses trois fils. Le président de la cour criminelle M. Krestiankine essaya en vain de sauver les condamnés et donna sa démission. Le viol commis par les fils de cet ex-échanson impérial est rare, mais il amène toujours des suites terribles.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Austerlitz.

Le traité d'Amiens ne fut qu'un armistice armé qui ne plaisait ni à l'Angleterre ni à Napoléon. Il fut attaqué avec chaleur à la chambre des communes par M. Wyndam. Quoiqu'il eût donné Trinidad et Ceylon à l'Angleterre, le cap de Bonne Espérance était devenu un port franc, et Malte, placée sous la protection des quatre puissances, devait être restituée à l'ordre. Tout ceci ne faisait pas le compte de la Grande Bretagne. Napoléon, de son côté, se sentait mal à son aise dans cette paix. L'élève de l'école de Brienne ne comprenait rien à la constitution anglaise, et la considérait comme un pamphlet perpétuel contre son despotisme. Il était toujours à se plaindre des critiques que les auteurs anglais faisaient de son caractère et de sa conduite. Lord Hawkesbury, pour l'apaiser, donna l'ordre à l'avocat-général de mettre en accusation, sur la demande de M. Otto agent français, M. Peltier, réfugié français et rédac-

teur de *l'Ambigu*, journal qui paraissait à Londres, en français. Le jury, encouragé par le président Lord Ellenborough, condamna le journaliste „pour avoir grandement discrédité et appelé le mépris sur Napoléon Bonaparte parmi les loyaux sujets de notre maître et Roi“; mais le verdict ne fut jamais mis à exécution, grâce à l'ouverture des hostilités qui éclatèrent bientôt.

Par le traité de Lunéville (9 février 1801), Napoléon avait disposé du sort de l'Allemagne. Il avait promu les princes de Bavière, de Wurtemberg et de Bade au grade d'électeurs, et l'Angleterre s'était emparée de l'île de Malte, l'ordre ne pouvant exister. Napoléon fit une scène violente, aux Tuileries, en présence de tout le corps diplomatique, à Lord Whitworth, qui avait passé de St. Pétersbourg en qualité d'ambassadeur à Paris, et qui conserva tout son flegme britannique devant les reproches de Bonaparte de ne pas exécuter les traités. Sans déclarer la suspension de l'armistice, des vaisseaux anglais s'emparèrent de quelques barques françaises, et Napoléon fit arrêter tous les Anglais résidant ou voyageant dans ses domaines. Il résolut de décider la rivalité des deux nations définitivement à Londres et se prépara à envahir l'Angleterre, en faisant travailler dans tous les ports de l'intérieur à la construction d'une flotte formidable de bateaux canonniers qui commença à se réunir à Calais et à Boulogne. Le

jeune empereur de Russie exprima son mécontentement aux deux partis, et fut accepté par Napoléon pour arbitre. Le Tzar blâma l'Angleterre de s'être emparée de Malte, mais désapprouva aussi l'occupation de Naples et du Hanovre par les troupes françaises, et exigea une compensation, pour le roi de Sardaigne, du Piémont que Napoléon venait de saisir. Les Russes venaient d'occuper les îles Ioniennes, mais c'était conformément à un traité avec la Porte Ottomane.

Le 3 nivose, la machine infernale éclata à Paris, et Napoléon, résolu de terrifier les légitimistes, choisit le duc d'Enghien pour sa victime. Il s'était proclamé Consul à vie en 1802, et pour mettre fin aux conspirations contre ses jours, il résolut de se proclamer Empereur, et, comme si le petit-fils du grand Condé lui était un obstacle, il voulut placer son trône sur le cadavre de ce jeune prince. Le duc fut saisi à Ettenheim, dans la principauté de Bade, et fusillé à Vincennes, le 21 mars 1804. Un cri d'horreur parcourut toute l'Europe à cette affreuse nouvelle, et le chevaleresque Alexandre fut le premier qui protesta contre cet acte infâme.

Le chargé d'affaires de Russie à Paris, M. d'Oubril, présenta, à ce sujet, plusieurs notes à M. de Talleyrand, dont la dernière disait que nous ne vivions plus dans ces temps de barbarie où chaque peuple n'avait que ses propres intérêts à considérer; la politique moderne fondée sur le droit des gens,

avait introduit des principes applicables aux intérêts de la communauté des peuples ....

Dans une réplique précédente, Napoléon avait déjà déclaré qu'il ne reconnaissait pas à un pays demi-civilisé comme la Russie, le droit d'intervenir dans cette affaire privée, pas plus qu'il n'aurait lui-même assumé sur lui le droit d'arrêter lés assassins de Paul à quelque distance de la frontière russe. — Pourquoi alors devenir assassin lui-même, pourquoi violer un territoire voisin? Dans une conversation avec Lord E..... il dit que le duc avait envahi à trois reprises différentes le territoire français, en conspirateur déguisé. A la question s'il était vrai que le duc avait été fusillé à la lueur des torches, il répondit que les lois s'y seraient opposées. Il soupçonnait peu en ce temps que son neveu envahirait la France à trois reprises, et que la Suisse préférerait de courir les chances de la guerre que de le rendre à Louis-Philippe. Au fond, c'était au prince de Bade de protester, mais la peur lui fermait la bouche. Elle n'empêcha pas cependant M. de Châteaubriand de donner sa démission d'un poste qu'il aurait peut-être aussi bien fait de n'avoir jamais accepté, M. de Fontanes de blâmer hautement cet acte; et l'histoire implacable dira avec M. de Lamartine:

Oui, la gloire efface tout, tout excepté le crime.

L'assassinat du duc d'Enghien n'empêcha pas le

Pape de sacrer Napoléon Empereur, le 2 décembre 1804, mais Alexandre refusa de le reconnaître comme tel, et signa, en mars 1805, un traité avec l'Angleterre, s'engageant à mettre 180,000 hommes au service de la cause commune. L'occupation de Gênes par les Français décida l'Autriche à signer avec la Russie, le 4 juillet 1805, la *convention de guerre*. L'archiduc Ferdinand devait avoir le commandement des troupes alliées, et l'armée russe fut confiée au général Koutousoff. Nous devons consacrer quelques pages à la biographie de cet homme qui a joué un si grand rôle pendant le règne de l'empereur Alexandre.

La famille des Koutousoff est d'origine prussienne. Dans le XIIIe siècle, il vint chez le grand-duc Alexandre Iaroslawitch de Novgorod, comme le disent les annales, „un homme honnête et brave". Il reçut le nom de Gabriel en embrassant la religion gréco-russe et devint un chef militaire distingué. Son arrière-petit-fils Théodore fut le premier qui prit le nom de Koutousoff et le neveu de ce dernier y ajouta celui de Golenistcheff. Ses descendants vinrent s'établir dans la province de Pskov, qui était alors la république-sœur de Novgorod. Larion Koutousoff fut l'auteur du projet du canal de Catherine, à St. Pétersbourg, qu'il présenta à l'impératrice Élisabeth, mais qui n'ayant été achevé que du temps de Catherine, prit le nom de cette dernière. Michel fut

son fils unique et fut élevé à l'école du génie fondée par Pierre-le-Grand. Il naquit le 5 septembre 1745. En 1762, il fut nommé aide-de-camp du gouverneur-général de Rével, le prince Holstein-Beck. Il fit la campagne de Pologne de 1765. En 1771, il était déjà quartier-maître général, pendant la guerre de Turquie, sous les ordres du général Boer, qui avait passé du service de Frédéric-le-Grand à celui de Catherine II.

Du rang de capitaine, il fut promu à celui de lieutenant-colonel; mais ayant l'habitude de singer ses chefs, il n'épargna même pas le prince Roumianzoff, et par punition, il passa à l'armée du prince Dolgorouky, en Crimée.

La vexation qu'il en éprouva modifia son caractère, et il adopta désormais pour maxime qu'il valait mieux être trop prudent que trop insouciant. En 1774, lorsque le traité de Koutchouk-Kaïnardji était déjà signé, mais avant qu'il n'en eût reçu la nouvelle, il combattit à Schouma et fut cru blessé mortellement. Une balle lui était entrée dans la tempe gauche et sortie près de l'œil droit. Cette blessure lui valut une certaine renommée, car, à la surprise générale, il y survécut en perdant un œil. Il alla l'année suivante en pays étrangers, aux frais de l'Impératrice, pour compléter sa guérison.*) En 1776, il fit la con-

*) A Goettingen, il entra au cours d'un professeur de chirurgie qui dit qu'un officier russe aurait reçu telle et telle blessure, mais

naissance de Souvoroff pendant la guerre au midi de la Russie. En 1777, il fut fait colonel, en 1784 major-général, et en 1787 il fut placé à la tête du corps d'armée du Boug. En 1788, à l'assaut d'Otchakoff, Koutousoff reçut une blessure pareille à la première: la balle lui entra dans la joue et sortit par le derrière de la tête. Tous ses amis le crurent encore une fois perdu, mais la Providence le sauva de rechef, comme si, en effet, elle avait de grandes vues sur lui*). En 1789, il fit toute la campagne, sous le prince Potemkine, et le 2 décembre (v. st.), il commanda une des colonnes à l'assaut d'Ismaïl, sous Souvoroff. Repoussé deux fois, il entra à la troisième attaque dans la ville défendue par deux cent cinquante canons turcs contre quarante canons russes. Souvoroff dit dans son rapport: „Koutousoff était à mon aile gauche, mais il fut mon bras droit".

Koutousoff fit la campagne de 1791 avec le prince Repnine en qualité de lieutenant-général, et l'aida à gagner la victoire de Matchin, pour laquelle il reçut l'ordre de St. George de seconde classe. Après la paix de Iassy, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Constantinople, où il charma tout le

que c'était si invraisemblable qu'il ne le croyait pas. La leçon terminée, Koutousoff s'approcha du professeur et le pria d'examiner sa blessure.

*) Derjavine dit en vers que la mort, à deux fois, se promena dans sa tête, mais que le sort le garda pour de grandes actions.

monde par son esprit. Il fut le favori de l'impératrice Catherine, dans le bon sens du mot, et à une revue où il montait un cheval fougueux, elle lui dit: „Je vous ordonne de prendre soin de vous“. Souvoroff se connaissait en militaires et lorsque Ribbas présenta son plan d'attaque d'Ismaïl et que Souvoroff voulait l'accepter, Koutousoff lui dit: „Si le plan ne réussit pas, la responsabilité retombera sur vous; s'il réussit, Ribbas s'en attribuera toute la gloire“. Souvoroff rejeta le projet en disant: „Ribbas même ne trompera pas Koutousoff“. Depuis, les écrivains militaires allemands ont mis à la mode de décrier la valeur de Koutousoff, mais si les mémoires du général Toll ne sont pas apocryphes, la jalousie du métier et l'esprit de nationalité y ont été pour quelque chose.

L'impératrice Catherine donna à Koutousoff 2,000 paysans en Volhynie, le fit général d'infanterie et l'envoya comme ambassadeur à Berlin. Il resta en faveur auprès de Paul qui, en 1800, lui donna 1,000 serfs et l'ordre de St. André. Il fut nommé pour remplacer le général Hermann en Hollande et était en route, lorsque le duc d'York signa l'armistice. Depuis le règne d'Alexandre il était général-gouverneur de St. Pétersbourg, Pahlen n'étant que gouverneur.

Le 13/25 août 1805, Koutousoff quitta Radzivilov, à la tête de 46,000 hommes. Le général

Storch fut envoyé par l'Empereur d'Autriche pour le complimenter à son entrée à Brody. Le 24 septembre, Koutousoff arriva de sa personne à Vienne et il fut convenu que le général autrichien Schmidt serait le quartier-maître général de l'armée russe, et que 60,000 florins seraient alloués à l'entretien des officiers russes.

La Prusse ne pouvait se décider à se prononcer contre la France, même lorsque son territoire fut violé par les troupes de Napoléon qui passèrent par Anspach.

Le 24 septembre (6 octobre) Napoléon passa le Danube. Le général autrichien Kinmeyer qui marcha à la rencontre des Français, avec un petit détachement, fut défait par le général Soult; Auffenberg qui se porta au secours de Kinmeyer, avec 6,000 hommes, fut fait prisonnier et Aspre eut le même sort. La ville de Meiningen se rendit sans résistance. Dupont seul essuya un petit échec. Werner mit bas les armes le 14 octobre, et le 20, Ulm tomba aux mains de Napoléon. L'Archiduc avait pris le large et Mack, avec 23,000 hommes, évacua la forteresse et joignit Koutousoff, qui était resté tout ce temps à Braunau, à attendre des renforts.

Ainsi l'armée autrichienne fut annulée en moins de trois semaines. Mack, à son retour à Vienne, fut traduit devant un tribunal militaire, et l'empereur François, n'ayant plus à compter que sur Koutousoff

se rendit auprès de lui pour se concerter sur les moyens de sauver son empire.

L'empereur Alexandre avait quitté St. Pétersbourg le 9 septembre (v. st.), accompagné du comte Tolstoy, grand maréchal du palais, de Paul Strogonoff et du prince Adam Czartoryski, en sa qualité de ministre *ad interim* des affaires étrangères. A Potsdam, sur la tombe de Frédéric-le-Grand, les souverains de Russie et de Prusse se jurèrent une amitié éternelle; mais leur traité du 3 novembre ne devait pas avoir d'exécution.

Les deux Empereurs se rencontrèrent devant Olmutz et s'embrassèrent avec chaleur.

Cependant, Napoléon, après la prise d'Ulm, marcha contre Koutousoff. La première rencontre eut lieu à Lambach, entre Murat et Bagration. Les chasseurs et les hussards russes se comportèrent bravement. Le général autrichien Meerfeld, dans sa marche sur Vienne, fut attaqué par Davoust et complètement défait. A Amstetten, Murat attaqua de nouveau l'arrière-garde russe, mais la baïonnette russe y justifia la réputation qu'elle avait acquise sous Souvoroff. Miloradowitch résista avec vigueur. Le plan de Bonaparte était d'acculer Koutousoff contre la rivière. Le vieux général russe, devinant ce projet, passa le Danube le 10 novembre, et plaça par cette manœuvre le corps de Mortier dans une position critique. Napoléon envoya le général Dupont à l'aide

de Mortier; mais le rusé Koutousoff fit parvenir à ce dernier, par des espions, la fausse nouvelle de sa retraite, et Mortier attaqua le 12 le général Miloradovitch jusqu'à ce qu'il eût découvert qu'il n'avait pas affaire à un petit détachement couvrant la retraite des Russes, mais avec toute leur arrière-garde. En attendant, Koutousoff avait donné l'ordre à Doktoroff de franchir les défilés et d'attaquer Mortier par derrière; mais Doktoroff ayant rencontré des difficultés de terrain imprévues ne put tomber sur les Français que le soir. Le général autrichien Schmidt fut tué en descendant des montagnes. La situation du corps de Mortier devint alors si désespérée, que deux généraux français, saisis d'une peur panique, se jetèrent dans des bateaux sur la rivière et y furent faits prisonniers par les Russes. Dupont attaqua en ce moment Doktoroff dans le flanc, et son corps se trouva ainsi entre deux feux, juste comme celui de Mortier. La nuit sépara les combattants; les Russes avaient pris 1500 prisonniers, cinq canons et deux drapeaux. L'empereur François envoya l'ordre de Marie-Thérèse à Koutousoff pour cette victoire de Krems qui excita un grand enthousiasme chez les alliés.

Napoléon résolut de prendre sa revanche par un un coup de main sur Vienne. Le 12 novembre, Murat s'avança sur le pont en agitant un mouchoir blanc et dit au prince Auersberg qui avait eu ordre de faire sauter le pont, à l'apparition de l'ennemi, qu'un

armistice avait été signée entre les Français et les Autrichiens et qu'il était à la poursuite de Koutousoff. Le général autrichien donna dans le piége. Le succès de ce mensonge qui ne mérite pas le nom de ruse de guerre, plaça Koutousoff dans une situation dangereuse et l'obligea à abandonner sa position. Il se mit en marche pour joindre le corps russe de Buxhœvden qu'on attendait à Olmutz. Murat répéta la même farce avec Nostiz et Bagration; le général autrichien y crut, mais Bagration en avertit Koutousoff qui prit Murat dans son propre piége et retint sa réponse pendant qu'il fit presser la marche de ses troupes. Napoléon furieux donna ordre à Murat d'attaquer, et le détachement de Bagration fut abandonné pour le salut de l'armée. L'élève de Souvoroff combattit toute la journée et réussit à rejoindre Koutousoff à Brunn. A sa vue le vieux chef se jeta dans ses bras en disant: „Je ne te demande pas ce que tu as perdu, il suffit que je te voie". Bagration avait perdu 2,000 hommes et mérité le titre de héros que les Autrichiens donnèrent à lui et à ses braves, sans ordre supérieur. Le 8/20 novembre, Buxhœvden arriva avec 20,000 hommes à Olmutz, ainsi que le grand-duc Constantin avec les gardes forts de 8,500 hommes. Il y eut une revue le lendemain, en présence des deux Empereurs. Le détachement de Bagration fut salué par de cris involontaires.

Napoléon, en apprenant que les archiducs Charles

et Jean étaient en marche de l'Italie pour joindre l'armée autrichienne, et que la Prusse allait se prononcer contre lui, et voyant que Koutousoff n'était pas un adversaire à dédaigner, écrivit à l'empereur Alexandre pour demander la paix, mais il reçut une réponse fière et froide adressée au chef du gouvernement français. Quoique Koutousoff fût de l'opinion, que ce n'était pas le moment d'attaquer l'ennemi, les alliés s'avancèrent, et l'empereur Alexandre vit pour la première fois un combat à Winhaw; la vue des blessés le rendit malade. Napoléon envoya le général Savary pour tenter encore une fois de conclure la paix, et le prince Dolgorouky apporta de telles conditions que Napoléon s'écria: „Je ne les accepterais pas quand même l'ennemi serait sur les buttes de Montmartre". Les Autrichiens désiraient la paix et croyaient que des succès mutuels ne feraient que prolonger la guerre. Le général russe Michaïlowsky Danielewsky va jusqu'à affirmer qu'ils ont communiqué à Napoléon le plan de la bataille d'Austerlitz, mais le général Toll le contredit positivement sur ce point. Cependant Mack, dans son voyage avec Koutousoff à Vienne, lui dit confidentiellement que l'empereur François était en correspondance secrète avec Napoléon, et une fois une lettre de Napoléon à l'Empereur d'Autriche tomba entre les mains de Koutousoff, mais les généraux autrichiens qui étaient présents ne lui permirent pas de l'ouvrir.

Le Conseil aulique que Souvoroff avait appelé ironiquement le conseil de guerre de la cour (Hof-Kriegs-Rath), avait dirigé les opérations de l'armée russe en Italie, en 1793. Souvoroff se querellait avec lui, Koutousoff fut plus diplomate, mais il n'exécuta pas les ordres qu'il recevait de l'empereur François. En réponse à une lettre de ce dernier désirant de livrer bataille, il lui écrivit que c'était trop tôt de le faire. En effet, l'armée manquait de provisions, et les officiers de l'état-major autrichien ne connaissaient même pas la localité, quoiqu'ils prétendissent la connaître. (Le général Schmidt avait payé cette erreur de sa vie.) L'empereur Alexandre croyait que comme les Autrichiens avaient déjà combattu contre Napoléon, ils devaient être au courant de sa tactique, et ne réfléchissait pas qu'ils avaient toujours été battus. Il prit même la persistance de Napoléon à demander la paix pour la peur de livrer bataille, et lorsque les Français accueillirent leur chef par des cris d'allégresse, il les prit pour des signes de retraite. Quelque temps même après la fatale bataille d'Austerlitz, l'empereur François dit: „je ne sais pas encore quel a été le plan de la bataille". Ce plan fait par le général autrichien Weyrouth consistait à tourner l'aile droite de Napoléon qui avait résolu d'attaquer toute l'armée ennemie à la fois. Les Autrichiens n'avaient que 12,000 hommes et étaient sans doute jaloux de l'armée russe, mais

ils n'étaient pas assez lâches pour conjurer sa perte. Quand on remit la veille à Bagration l'ordre du jour, il s'écria: „Voilà une bataille que nous perdrons". Le plan de Koutousoff était d'attendre l'arrivée des Prussiens que eussent pris les Français par derrière, et ils venaient de déclarer la guerre à la France. Alexandre dit après la bataille: „Koutousoff m'a bien fait des objections, mais il aurait dû insister davantage sur ses idées". Pourtant les empereurs russes n'ont pas habitué leurs sujets à faire de l'opposition. Tout ce que Koutousoff fit, fut d'aller au centre de l'armée et d'y rester aceablé de désespoir sans bouger. „Pourquoi n'avancez-vous pas"? lui demanda le Tzar. — J'attends que les autres soient partis. — Mais ce n'est pas une manœuvre. — Précisément parce que cela n'en est pas une; mais Votre Majesté n'a qu'à commander. — Quand plus tard il fut légèrement blessé à la joue, le Tzar lui envoya son chirurgien, auquel Koutousoff dit: „ma blessure n'est pas dangereuse; la blessure mortelle la voici", et il montra l'ennemi s'avançant dans le brouillard. Il prit alors une brigade et se retira du champ de bataille, comme pour protester contre elle par son absence. Les Russes sont de grands enfants, et leur Tzar était trop jeune quoiqu'il restât pendant toute la bataille à côté de l'Empereur d'Autriche, au milieu du feu. En 1812, après la bataille de Krasnoï, Koutousoff, se tenant à l'ombre des drapeaux français qu'on venait de pré-

senter, dit aux officiers: „Quant à la bataille d'Austerlitz, je m'en lave les mains, je n'y fus pour rien." Les Russes perdirent à Austerlitz 21,000 hommes et 133 canons, les Autrichiens 5,922 hommes; mais beaucoup de ceux qui furent compris dans ces nombres rejoignirent bientôt leurs rangs. La perte des Français fut portée de 8 à 10,000 hommes; mais le général Bernadotte l'estima, à Berlin, à 12,000. Le régiment russe de la garde à cheval prit le drapeau d'un bataillon français qu'il sabra; ce fut l'unique trophée et que j'ai vu depuis dans la chapelle de ce régiment. Le prince Repnine, colonel-commandant le premier escadron des chevaliers gardes, fut fait prisonnier; l'empereur Napoléon lui dit:

— Votre régiment a noblement fait son devoir.

— La meilleure récompense d'un soldat est l'approbation d'un grand capitaine.

— Et vous avez la mienne. Quel est ce jeune homme?

— Le lieutenant Souchteln de mon escadron.

— Il est venu bien jeune se frotter à nous; — à quoi Souchteln répondit par le vers de Corneille, le poète favori de Napoléon:

La valeur n'attend pas le nombre des années. —

— Bien répondu, jeune homme, vous ferez votre chemin. *)

*) Souchteln devint plus tard gouverneur-général d'Orenbourg.

En envoyant le prince Repnine à Alexandre, avec des propositions de paix *), Napoléon lui dit:

— Quelle étrange idée a eue votre Empereur de disperser son armée sur une si grande étendue de terrain. Il faut tenir son armée sous la main pour être prêt à la jeter à la face de l'ennemi **). Mais c'est la première bataille d'Alexandre et ma quarantième: il arrivera à me battre ***).

Le 20 novembre (v. st.) 1820, à l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz, Alexandre dit à Miloradowitch:

— Vous rappelez-vous que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la fatale journée?

— Je ne vois pas, répondit le général, pourquoi Votre Majesté Impériale appellerait infortunée une journée où les officiers et les soldats se sont battus comme des lions.

Oui, les soldats firent leur devoir, mais le devoir du soldat est de se faire tuer quand les chefs font des sottises. Les divisions Langeron et Pribychewski seules ne firent pas preuve de valeur,

*) Voyez les Mémoires du prince Repnine.

**) A Inkermann, les Russes perdirent la bataille pour avoir trop serré leur armée.

***) Napoléon ne croyait pas sans doute être prophète en disant ces mots. Fère-Champenoise prouva qu'Alexandre savait profiter des leçons de son grand adversaire.

et les deux généraux furent privés de leur commandement.

Pendant la retraite, l'empereur Alexandre fut pendant trois jours sans pouvoir changer de linge, et en arrivant à Galitz, la fièvre le saisit. On envoya chez l'empereur François pour demander une bouteille de vin, et l'on reçut pour réponse que Sa Majesté dormait et ne pouvait être réveillée. Voilà la reconnaissance autrichienne!

Davoust fut chargé de la poursuite de l'armée russe, et Alexandre lui envoya le prince Gagarine pour lui faire dire que toute effusion de sang était devenue inutile, un armistice étant sur le point d'être signé. Le général autrichien Stuterheim et le général français Savary vinrent au camp russe, et le 8 décembre, il fut convenu que l'armée russe aurait quinze jours pour évacuer la Moravie et deux mois pour quitter la Hongrie.

D'après la manière dont les Autrichiens s'étaient comportés envers Souvoroff, en Italie, la guerre de 1805 était sans doute une faute, car les avantages qu'elle pouvait apporter ne pouvaient se comparer aux malheurs d'une défaite*).

*) On assure qu'après la campagne de Hongrie, l'empereur Nicolas s'arrêta avec le comte Orloff à Varsovie devant le monument de Sobïeski, et dit: „Vous voyez devant vous, deux imbéciles, Sobïeski et moi; nous avons tous les deux servi l'Autriche, et n'en avons recueilli que de l'ingratitude".

Les électeurs de Bavière ayant passé du côté de Napoléon', dès le commencement de la guerre, furent promus au rang de rois, et Napoléon dit de l'envoyé de Prusse qui vint le féliciter: — Voilà un compliment qui s'est trompé d'adresse.

CHAPITRE HUITIÈME.

Eylau, Friedland, Tilsit.

Après la bataille d'Austerlitz, les Autrichiens conclurent avec Napoléon la paix de Presbourg (29 décembre 1805), et le 20 juillet 1806 (v. st.) M. Pierre d'Oubril signa une convention à Paris que l'empereur Alexandre ne ratifia point*).

*) Voici en quels termes le comte Strogonoff parlait de cet acte dans un rapport adressé à l'Empereur, en date de Londres, 15/27 juillet:

„Sire,

„V. M. Impériale saura déjà par l'expédition qui s'est faite le 13/25 de ce mois très à la hâte, les motifs d'appréhension que le ministère de ce pays est dans le cas d'entretenir à notre égard par la conduite plus que singulière de M. d'Oubril à Paris, et qui ne manquerait pas de nous faire rompre avec ce pays, si elle était entièrement approuvée; mais je n'ai aucun doute qu'elle ne le sera pas et je n'ai pas hésité à le déclarer à Mylord Grenville dans une conférence que je lui ai demandée à cet effet, et où je lui ai communiqué *in extenso* tout ce que j'avais reçu de Paris, me refusant pourtant de lui en donner copie officiellement, parce que je regardais ces pièces comme non avenues, ayant été conclues en entier par M. d'Oubril de lui-même, non seulement sans instruction, mais en contradiction positive avec la lettre et l'esprit

M. de Talleyrand avait eu l'adresse de faire tenir 30 conférences en 34 heures à M. d'Oubril. Il ne s'agissait pas de céder du territoire russe, mais Alexandre ne voulut pas abandonner les Monténégrins qui s'appelaient ses fidèles sujets, et il voulait rester fidèle à l'Angleterre.

L'amiral Siniavine qui avait d'abord reçu de Paris l'ordre de céder les bouches de Cattaro au général Marmont, reçut bientôt un contre-ordre de St. Pétersbourg.

La Turquie protégée par la France, déclara la guerre à la Russie, le 30 décembre 1806*). La flotte

de celles dont j'avais eu connaissance et qui m'étaient annoncées comme les siennes.

*) L'*Amiral Tchitchagoff* dans ses *Mémoires* (Berlin 1858) dit: „La guerre avec la Turquie avait commencé en 1806, par suite d'un coup de tête ministériel. La Porte avait déposé les hospodars princes Ypsilanti et Moronzi, sans avoir égard à son traité avec la Russie, d'après lequel cette dignité leur était garantie pour sept ans. On supposait, en outre, le gouvernement turc disposé à entrer dans les projets de Napoléon contre la Russie. Or, le ministre russe, M. Italinski, venait d'obtenir du Divan une entière satisfaction, lorsqu'il apprit l'invasion des Principautés par une armée russe. Il déclara que le fait était impossible et il ne fut désabusé qu'après avoir reçu officiellement la nouvelle. Cette attaque, faite si mal à propos, était le résultat d'une bévue du baron Budberg, qui venait de remplacer aux affaires étrangères le prince Czartoryski. C'était un militaire insignifiant, que sa qualité d'allemand avait fait choisir par Paul I[er] pour être un des menins du grand-duc Alexandre. N'ayant pas la tête assez forte pour distinguer les différents cabinets de l'Europe, quand il dictait une dépêche pour le ministre russe en Danemark, il ne parlait que des affaires de la Suède, et s'il écrivait à

5

anglaise força les Dardanelles, et parut devant le sérail; mais l'ambassadeur de France, général Sébastiani, au lieu d'obéir à l'ordre du Sultan de quitter le pays, se rendit chez Sélim III et releva son courage; voyant que le vent resterait pendant quelque temps contraire aux Anglais, on plaça en six jours 500 canons, pendant qu'on amusait l'amiral anglais avec des négociations. La défense achevée, on leva le masque et les Anglais furent obligés de lever l'ancre, mais les batteries à la barbette nouvellement érigées leur causèrent un grand dommage. Le *Windsor-Castle*, et d'autres vaisseaux souffrirent beaucoup.

Le général Sébastiani avait été envoyé en Turquie surtout pour instruire les troupes ottomanes, et sur sa demande et l'ordre de Napoléon, le général Marmont, commandant en Dalmatie, envoya au grand Turc 500 canons et vingt officiers, mais ils ne dépassèrent pas les pachalics.

Le général russe Michelsen, le vainqueur du célèbre rebelle Pougatcheff, envahit la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie; mais n'ayant que 30,000 hommes sous ses ordres, il resta sur la défensive. Le prince Prozorovski qui lui succéda était trop vieux

notre ministre en Hollande, il n'était question que du Danemark. Je tiens ces faits de son secrétaire d'ambassade, M. Alopeus, homme d'esprit et de talent, qui avait bien du mal à rectifier toutes ces incohérences. Pour son début au ministère, Budberg extorqua à l'Empereur l'autorisation d'attaquer les Turcs au moment même où le motif de la guerre avait disparu.

et fut défait à plusieurs reprises; Koutousoff fut envoyé à son aide et fut témoin de l'échec de l'armée devant Brailov. Le prince se plaignit de ce que Koutousoff répandait le mécontentement parmi les les troupes, et ce dernier fut rappelé et nommé gouverneur général de la Lithuanie. Prozorovski passa le Danube et mourut sur l'autre rive.

Le 1er octobre 1806, 7,000 Russes renforcés par des paysans furent défaits par Marmont, à Castelnuovo, en Dalmatie.

Des événements plus grands se passaient au Nord. La Prusse qui ne sut pas se décider à agir en 1805 de concert avec la Russie et l'Autriche, tira l'épée toute seule. Elle avait, sur les ordres de Napoléon, occupé le Hanovre; l'Angleterre lui déclara la guerre, et réflexion faite, elle aima mieux prendre l'or anglais et se déclarer contre Napoléon. Ce dernier, qui devait avoir ses cent jours en 1815, fit une campagne en quinze jours, mais c'est que l'armée prussienne avait dormi tout ce temps sur les lauriers de Frédéric-le-Grand et avait laissé pousser la queue sans former des chefs. Composée de mauvais sujets de tous les pays, elle croyait que l'exercice était la tactique et que la sévérité pouvait tenir lieu de patriotisme*).

*) Les mêmes causes produisent les mêmes effets, et 1855 a prouvé que le bâton ne faisait un bon soldat, pas plus d'un Russe que d'un Prussien. Seulement, il est étonnant qu'il ait fallu cinquante ans pour profiter de la leçon.

Le 14 octobre 1806 elle fut taillée en pièces à Jena, et les forteresses se rendirent à l'ennemi avec une précipitation qui provoqua plus d'un sourire sardonique parmi les Français qui en recevaient les clés.

Le 22 octobre 1806, il fut signé à Grodno une convention entre la Russie et la Prusse, et le général Benningsen marcha au secours de la Prusse, lorsque Bonaparte envahit la Pologne.

Le 26 décembre 1806 eut lieu la bataille de Poultousk. M. Thiers en la décrivant dit qu'un ouragan de neige est toujours considéré par les modernes Scythes comme un bon augure, et que cette superstition amena une heureuse charge de la cavalerie russe. M. Thiers ignore sans doute que les Russes descendent des Slaves et ne considérent une tempête favorable que lorsque la neige frappe l'ennemi en face.

Le général Wilson dans ses: „Sketches of Campaigns in Poland, in the years 1806 and 1807" dit que les Français perdirent dans cette bataille 8,000 hommes et les Russes 5,000. Il représente les combats de Golymine et de Mohrunge comme très honorables pour les Russes.*)

*) Il raconte qu'à Mohrunge le régiment de la jeune garde russe de Moscou était assis sur une colline, lorsqu'une division française fut envoyée pour l'attaquer à la baïonnette. A la vue des petits fantassins avec leurs képis sur la tête et la baïonnette au bout de leurs fusils, les grenadiers russes partirent d'un éclat

Pendant que Napoléon restait en Pologne, le général Benningsen conçut le projet hardi de tomber sur son armée par derrière, en entrant en Prusse par un détour; c'est en vain que M. Thiers lui conteste l'honneur de ce plan. Kamenski père n'y fut pour rien, et le général Buxhœvden était déjà rappelé.

Infatué par la victoire d'Jéna, Napoléon dit à Cambacérès, à l'ouverture de la campagne de 1807, que tout ceci était un jeu d'enfant; mais le massacre d'Eylau (8 février) lui donna sans doute d'autres idées. C'est là qu'une tempête de neige déroba au général Augereau la vue d'une batterie russe qui détruisit son corps presque en entier. Napoléon dit alors à Murat: „Vas-tu me laisser manger par ces gens?" Le général Hautpoul encouragea ses soldats par ces mots: „Cuirassiers, sabrez-moi ces bougres!" et les mena à l'attaque, mais il y trouva la mort, après avoir renversé la première ligne. Napoléon et son état-major se voient attaqués dans le cimetière, les gardes les défendent, l'empereur est blessé au pied, mais se fait panser sur le champ de bataille et remonte à cheval. La division St. Hilaire souffrit beaucoup, et le général Lestocq, avec 7,000 Prussiens, arriva à temps pour arrêter les progrès du général Friand. Mais l'arrivée du général Ney balance ce

de rire qui déconcerta tellement les Français qu'ils s'en retournèrent d'où ils étaient venus.

secours et les deux armées couchent sur le champ de bataille, également accablées de fatigue et de carnage; le lendemain, on chante le *Te Deum* dans les deux camps pour célébrer une victoire que personne n'a remportée*).

Le 21 avril 1807, le baron de Hardenberg, pour la Prusse et André de Budberg, pour la Russie, signèrent une alliance à Bartenstein à laquelle l'Autriche avait promis de se joindre, par la voix du général Vincent qui fut envoyé à Varsovie à cet effet. Ces deux puissances s'engageaient à ne pas faire de conquêtes pour leur compte, mais à assurer l'indépendance de l'Allemagne.

Le 2 juin 1807 eut lieu la bataille de Friedland qui fut, de la part de Russes, une défaite volontaire comme celle des Français en 1795. Le 2 octobre (17 brumaire) l'armée de Sambre et de Moselle laissa Clairfait et Wurmser lui prendre 180 canons et 700 caissons d'artillerie, sans défense**), ne voulant pas s'exposer aux privations d'une nouvelle campagne en hiver. Les Russes, avant Friedland disaient: „Où

*) Le général Sir Robert Wilson porte la perte des Français à 40,000 et celle des Russes à 20,000, disant qu'ils ont pris vingt drapeaux à l'ennemi.

Quand la nouvelle de la bataille d'Eylau arriva à St. Pétersbourg, on dit que sur 65,000 hommes les Russes en avaient perdu 30,000 en tués et en blessés, ce qui fit dire à l'auteur des *Mémoires d'un employé* (V. Annales patriotiques pour 1855): „la victoire est à nous, mais le museau nous saigne".

**) Voy. les *Mémoires du duc de Raguse.*

nous mène cet Allemand (Benningsen)? Si les Prussiens ne savent pas se battre, ce n'est pas à nous à le faire pour eux *)". Kamenski ayant été détaché avec 6,000 hommes pour joindre Lestocq, affaiblit d'autant l'armée russe. Le général Benningsen dit dans ses mémoires qui n'ont jamais vu le jour, qu'il demanda, à Tilsit, au général Savary „pourquoi les bulletins de Napoléon mentaient tant?" — „Les Parisiens y croient tout de même", répondit le général français.

Il est de fait que Benningsen a pu profiter de la bataille de Friedland en apprenant qu'il ne fallait pas faire marcher une armée en échelons avec une rivière derrière soi, et depuis Tilsit, l'Empereur le laissa en inactivité jusqu'en 1812. Mais, d'autre part, il est certain que, si cette bataille avait été décisive, Napoléon n'aurait pas demandé la paix. Il le fit parce que les Russes attendaient une nouvelle armée; et Karamzine a depuis reproché à l'empereur Alexandre la paix de Tilsit comme une faute. Il lui reprocha aussi la conquête de Finlande, comme ayant trop coûté, et comme l'historien russe avait tort sur ce dernier point, il se trompait sur le premier. La paix de Tilsit partagea l'Europe entre les deux potentats. La liberté n'avait rien à gagner à cette alliance, mais l'alliance elle-même ne devait pas durer.

**) Je tiens ces détails de M. Lavroff, aumônier d'un régiment d'infanterie à Friedland, qui fut plus tard aumônier de l'ambassade russe à Paris. (Voy. les *Mémoires d'un prêtre russe.*)

L'entrevue des deux Empereurs eut lieu le 17 juin sur la rivière russe, en présence des deux armées*).

Le district de Beliastok fut immédiatement joint à la Russie, et sur la demande d'Alexandre, la Prusse garda le duché de Varsovie.

Pendant le séjour des deux monarques à Tilsit**), il arriva un secrétaire du général Sébastiani avec la nouvelle que Sélim III venait d'être déposé. Napoléon se pressa d'en porter la nouvelle à Alexandre, lui disant que son allié n'existant plus, il n'avait pas d'objection à céder les Principautés danubiennes à la Russie. Mais c'était Constantinople, Constantinople surtout, que voulait le Tzar; Napoléon, en rentrant chez lui, ouvrit la carte de l'Europe, et en posant le doigt sur le Bosphore, s'écria: — „Non, jamais, Constantinople c'est l'empire du monde".

Alexandre devint désormais un grand admirateur de Napoléon. Un jour le grand-duc Nicolas, qui était bien jeune alors, prit un fusil et se mit de garde à la porte de l'Empereur.

— Que fais-tu donc là, lui demanda Alexandre?

*) M. Thiers dit que c'est en visitant le champ de bataille d'Eylau que Napoléon fut frappé de l'effet du sang sur les uniformes blancs, et résolut de les abolir. Nos renseignements nous disent qu'à Tilsit, Alexandre fit sortir des rangs de l'armée française un soldat breton et fit voir à Napoléon comme l'uniforme blanc était sujet à être sali.

**) La maison que Napoléon a occupé à Tilsit a brûlé depuis.

— Je garde le plus grand homme de notre époque, répondit le courtisan impérial.

Mais le plus grand homme n'est pas en Russie.

— Où est-il donc?

— En France.

— Comment s'appelle-t-il?

— Napoléon.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Campagne de Finlande.

En exécution du traité de Tilsit, Alexandre somma la Suède d'abandonner l'Angleterre et de se joindre au blocus continental. Le roi Gustave, qui avait juré sur l'évangile haine à Napoléon, n'eut aucun égard aux injonctions du cabinet de St. Pétersbourg*). Le Danemark se joignit à l'Angleterre et la flotte anglaise parut de nouveau sous les murs de Copenhague, mais cette fois avec d'autres intentions. Un corps russe, sous les ordres du général Buxhœvden envahit la Finlande, sans aucune déclaration préalable de guerre, et les Suédois n'étant pas préparés à résister, les Russes firent quelques progrès. Le général Buxhœvden qui avait l'habitude de

*) Le comte Alopeus, ministre russe en Suède écrit ainsi, dans son mauvais français le 30 octobre 1807 (v. st.): „Les Suédois nommoient ce serment parjure envers la nation .... Dans toute la Suède on n'entend qu'imprécations contre l'Angleterre, tant parmi la noblesse que dans le militaire et le tiers-état.“

boire*), fit savoir aux habitants que leur propriété ne serait respectée, après la conquête, que s'ils se soumettaient sans résistance, et comme l'armée suédoise en Finlande était composée en grande partie de Finnois, beaucoup d'officiers la quittèrent pour retourner chez eux. Cette déclaration peu délicate du général en chef faite en russe fut sévèrement commentée dans les journaux de Stockholm. Le général Toutchkoff et le prince Bagration étaient chacun à la tête d'un détachement, mais le premier n'agit pas avec la célérité désirable. La guerre fut faite au cœur de l'hiver, au milieu des neiges et des glaces. Les Russes occupèrent Helsingfors, les Suédois ayant reçu l'ordre de leur roi de ne pas livrer de bataille, afin de faire ressortir davantage l'injustice de l'invasion.

La nouvelle de l'invasion des Russes à Abbarfors était arrivée à Stockholm le 12/24 février, et le Roi ordonna d'arrêter le comte Alopeus, „pour la perfidie de sa cour". Un officier et deux sergents furent chargés de garder le personnel de l'ambassade russe, sans lui permettre d'avoir des rapports avec les habitants de la ville, excepté le médecin. L'empereur Alexandre, informé de ce procédé, déclara ne pas vouloir imiter une telle barbarie, et le baron Stading,

**) A la bataille d'Austerlitz il dit au général Langeron: — Vous voyez l'ennemi partout; et l'émigré français lui répondit: — Et vous êtes dans un état à ne le voir nulle part.

l'envoyé suédois à St. Pétersbourg, fut laissé en pleine liberté. Le manifeste russe du 16 mars (v. st.) déclara que la Finlande était désormais annexée à la Russie.

Le comte Buxhœvden assiégeait Sweaborg avec plus de succès par la clé d'or que par les armes. Dans son rapport du 24 mars (v. st.) au comte Araktchéieff, alors ministre de la guerre, il écrit qu'il avait dépensé toute la somme *extraordinaire* et demandait 25 à 30,000 roubles de plus pour des dépenses *secrètes* qui avaient déjà paralysé la défense. Le ministre, dans sa réponse N° 387, dit: „L'Empereur espère que si, grâce à vos efforts et à votre habileté, la force de la *poudre d'or* a déjà affaibli le ressort de la guerre chez l'ennemi, son entière destruction ne se fera pas attendre".

Le commandant suédois de Sweaborg, comte Cronstedt, n'était pas satisfait de la politique de son gouvernement qui s'était séparé d'Alexandre pour se joindre à Napoléon et y trouvait une excuse pour prêter l'oreille aux propositions de l'ennemi accompagnées d'excellents arguments en roubles. Douze jours d'un bombardement — qui n'était pas *infernal* comme celui de Sébastopol — le convainquirent de l'action destructive des batteries russes, et le 21 mars (v. st.) il conclut une capitulation disant que, si le 22 avril, à midi, dix vaisseaux de ligne, au moins, n'étaient pas arrivés à son secours, il rendrait la place

forte de la Finlande. Les Russes s'engageaient à prendre sur eux la dette de la ville se montant à 100,000 thalers du pays ou à 200,000 roubles.

Le 27 mars, les Russes occupèrent les îles autour de la citadelle qui leur furent livrées suivant les termes de la convention, et ils y établirent 203 canons. En attendant, Swartholm fut occupé par le général Moukhanoff et Åbo par Chepeleff, sans coup férir. Gangud tomba aussi entre les mains des Russes. Le 10 avril (v. st.) le contre-amiral Bodisco s'empara, sans effusion de sang, de l'île de Gothland et de sa ville principale Wisbi, la mer s'étant ouverte peu auparavant.

L'avant-garde russe, sous Toutchkoff, ne comptait que 6,000 hommes, tandis que le général suédois Adlerkreitz avait 12,922 hommes. Le 2 avril, il défit le général Koulneff à Sakioki, avec une perte de 350 hommes et à 18 verstes de là, à Revolaks, le détachement Boulatoff de 1500 hommes fut détruit, et son chef blessé fut fait prisonnier. Le colonel Oboukhoff, venant à son aide avec trois compagnies, eut le même sort à Pulkillo. Kuopio fut repris par les Suédois qui reconquirent la moitié de la Finlande. Le colonel Wouitch qui avait occupé les îles Aland le 31 mars avec 716 hommes, fut fait prisonnier le 28 avril par une force de 3,000 Suédois. Le contre-amiral Bodisco ne fut pas plus heureux. L'amiral suédois Pedestrem arriva avec cinq vaisseaux à

Gothland et y débarqua 5,000 hommes. Les habitants, au nombre de 33,000 lui prêtèrent main-forte, et Bodisco signa une capitulation qui lui permit de s'embarquer avec ses drapeaux pour Libau. Il fut mis en jugement, privé de l'ordre de Ste Anne, première classe, et exilé à Vologda, mais fut bientôt après réintégré dans ses droits.

Le port de Sweaborg continuant à être gelé, et les courriers de Cronstedt étant retenus par les Russes, sous différents prétextes, aucun secours ne put venir et il se vit obligé de rendre le fort. Les Russes y prirent 58 canons en bronze, 1,975 canons en fer et 110 vaisseaux de guerre dont six portaient 24 canons chacun. Le général Buxhœvden reçut pour cette victoire l'ordre de St. George de seconde classe et le général Suchteln l'ordre de St. Vladimir, première classe. Les autres officiers ne furent pas récompensés, parce que, comme l'écrivit le ministre Araktchéieff, en date du 29 juillet: „les troupes n'ont pas eu part à la prise de la forteresse, le succès ne pouvant être attribué qu'à la sage prévoyance du chef". Quand on reçut à Stockholm la nouvelle de la chûte de Sweaborg, personne ne voulut y croire.

L'armée russe fut portée à 34,000 soldats par l'arrivée de quatre régiments du corps de Barclay de Tolly et du régiment de lanciers du grand-duc Constantin. Toutchkoff fut traduit devant une cour mar-

tiale et le général Raievsky fut nommé à sa place. Le 14 mai, le général Moore arriva à Gothenbourg avec 14,000 Anglais, au secours de la Suède. Le roi Gustave voulait qu'il attaquât de suite l'ennemi par derrière, mais Moore répondit que c'était un sûr moyen de faire prendre ses troupes par les Russes. Le roi lui ordonna de ne pas quitter son appartement à Stockholm, mais ses troupes n'étant pas débarquées, il alla à bord d'un vaisseau anglais et repartit avec son armée en Angleterre, pour aller ensuite se faire tuer à la bataille de Coruña.

Comme une guerre avec la Suède doit se faire par terre et par mer, nous devons énumérer la force navale des deux puissances belligérantes. La Russie, au commencement de 1808, avait dans la Baltique 780 canons distribués sur neuf vaisseaux de ligne, 7 frégates, 11 batteries flottantes, 60 bateaux canonniers et 322 petites embarcations. Les Suédois avaient 11 vaisseaux de ligne, 5 frégates et 300 bateaux à rames, dont ils venaient de perdre la moitié, car ils en avaient brûlé 40 à Åbo, et l'escadre prise par les Russes à Sweaborg avait fortifié les uns d'autant qu'elle avait affaibli les autres. En ce temps, les Russes faisaient bâtir quatre batteries flottantes et douze transports. L'amiral Tchitchagoff fut nommé commandant des troupes de terre et de mer, mais étant ministre de la marine, il était obligé de rester à St. Pétersbourg et de conduire de là les opérations,

ce qui ne pouvait manquer d'amener des conflits avec le général Araktchéieff, ministre de la guerre.

Lord Saumarez vint avec vingt vaisseaux anglais au secours des Suédois. Les instructions que lui avait données Lord Mulgrave disaient entr'autres: „Nous confions à votre direction la tâche importante de la destruction de la flotte russe“. Le cutter russe *Essai* *), lieutenant-capitaine Nevelsky, de quatorze canons et avec un équipage de 45 hommes, étant à la recherche de la corvette russe *Charlotte,* rencontra la frégate anglaise de 50 canons *Le Soleil couchant,* capitaine Bathurst. On lui cria en russe de se rendre, mais Nevelsky accepta un combat d'autant plus inégal que son bâtiment s'étant jeté sur le sable, ne pouvait virer de bord et ne présentait qu'un flanc à l'ennemi. Il fut criblé de boulets et lorsqu'il ne restait plus d'hommes valides, à la sommation de baisser le pavillon, les Russes répondirent: „Venez le prendre vous-mêmes, il est cloué“. Les Anglais rendirent aux Russes les honneurs qu'on doit à des braves mutilés.

Les Suédois firent deux descentes en Finlande, mais sans succès. Quinze cents d'entr' eux entrèrent à Vasa, le 6 juin, mais après un combat de cinq heures, le commandant Bergenström fut fait prisonnier. Le 22, le général suédois Fegesack, avec

*) Il fut nommé ainsi, parce que c'était le premier navire à clous métalliques.

4,000 hommes débarqua à Lémo, à 22 verstes d'Åbo, et fut mis en fuite par le colonel Vadkovsky, le général-lieutenant Bagehewood venant à son secours. Excités par les proclamations que les Suédois laissèrent derrière eux, les Finnois se soulevèrent et leurs partisans firent beaucoup de mal aux Russes; car si les paysans avait peur du canon, beaucoup d'entr'eux tiraient bien, et il ne fut pas aisé pour l'armée russe, qui en juillet ne se montait qu'à 26,000 hommes, de combattre contre un million d'habitants, dispersés sur un espace de 200,000 verstes carrées. On ne pouvait obtenir des provisions des indigènes ni par des menaces ni avec de l'argent; il fallait faire venir toutes choses de St. Pétersbourg, et les fournisseurs russes, fidèles à leurs habitudes d'honnêteté, envoyèrent une fois de la brique en poudre, au lieu de farine.

Le roi Gustave VI passa l'été aux îles d'Aland, et le 9/21 juillet il écrivit une lettre à l'empereur Alexandre disant: „Sa Majesté le Roi de Suède invite l'Empereur de Russie de reflèchir sur ses projets à l'égard du Roi, ci-devant son allié, — à l'égard d'un roi qui règne sur un peuple libre et indépendant — à l'égard de ce même peuple que l'Empereur a cherché de détourner de sa fidélité de la manière la plus inouïe et la plus répugnante . . . .“

L'Empereur ordonna de renvoyer cette lettre au Roi.

Le commandant suédois ne profita pas de la supériorité numérique de son armée, attendant des renforts et supposant les Russes plus forts qu'ils n'étaient. Il ne put armer les paysans, la Suède manquant de fusils, et ceux qu'on avait expédiés d'Angleterre étaient si mauvais qu'il fallut les renvoyer.

Les affaires changèrent de face à l'arrivée du général comte Kamensky. Il rétablit la réputation des armes russes à la bataille de Kourtan que les Suédois appellent Rouna. Le général Cronstedt, quoique s'étant maintenu sur le champ de bataille, fut obligé, pendant la nuit, de se retirer à Salmi, où le jour suivant 20 août (v. st.), il fut défait par l'avant-garde russe sous les ordres de Koulm. Les deux armées étaient égales en nombre, se montant à 7,000 hommes chacune. Les Russes y perdirent 17 officiers et 776 hommes tués et blessés.

Les différents combats sur mer, pendant l'année 1808, furent couronnés d'un complet succès pour les Russes. Le 18 juin (v. st.) l'amiral suédois Gielmstern attaqua quartorze bateaux canonniers russes et trois yoles à Gango, et le 22, à Guirvasago, avec huit galères et cinquante bateaux, quarante bateaux russes, sous les ordres du capitaine Sélivanoff, mais il fut défait. Le 9 juillet, le comte russe Heiden fut blessé au canal Tavastensker, après avoir remporté la victoire. Le 22 juillet, un engagement sérieux eut lieu à Sando, sous le capitaine russe Dodt. Le colonel

suédois Pahlen, pour prendre sa revanche de la défaite que ses compatriotes venaient d'essuyer ce jour sur mer, descendit à terre avec 1,000 soldats à Kimouto où il faillit surprendre le comte Buxhœvden; mais attaqué par derrière par un parti de soldats russes revenant des petites îles, il fut obligé de prendre la fuite. Le 2 septembre un combat plus sérieux encore se passa à Oravais et la perte de part et d'autre se monta à 1,000 hommes tués et blessés. Une descente sortie de Gefle, sous les ordres de Lantenhausen fut repoussée par les Russes et en revenant fit naufrage sur Aland. Le 14 septembre à Gelsinga, 80 verstes d'Åbo, le général suédois Boïe fut défait par le prince Bagration et perdit 1,000 hommes. Comme ses troupes appartenaient à la garde, le roi Gustave en les punissant, ne fit qu'augmenter le nombre de ses ennemis parmi la noblesse dont les officiers faisaient partie.

L'armée russe s'élevait à 44,000 hommes et les Suédois désespérant de sauver la Finlande, proposèrent un armistice que Buxhœvden accepta le 17 septembre, à Lokhto. Gamble-Karleby était le point extrême qui devait rester aux mains des Russes.

CHAPITRE DIXIÈME.

Erfurt et Friedrichsham.

Pendant qu'Alexandre voyait la Finlande à ses pieds, il continuait à songer à Constantinople. Étant très intime avec le comte Caulaincourt, l'ambassadeur français, il revenait sans cesse dans ses conversations avec lui sur ce sujet, appelant le petit territoire sur lequel se trouve placé l'ancien Stamboul „la langue de chat". Il demandait avec instance une entrevue avec Napoléon. Ce dernier avait, en attendant, commis une action aussi noire que le meurtre du duc d'Enghien; il avait attiré à Bayonne les Bourbons d'Espagne et les avait dépouillés de leur trône. L'Autriche protesta contre cette trahison, mais Alexandre trouva cette fois-ci assez juste qu'on se débarassât de ses ennemis naturels. „La petite langue de chat" ne lui sortait pas de la tête et confondait ses idées sur le point de justice en politique. Sa mère cherchait à le détourner de l'entrevue avec Napoléon, le menaçant d'un sort pareil à celui de Charles VI

et de Ferdinand, mais le Tzar insista sur le congrès que Napoléon décida devoir se tenir à Erfurt et que l'Empereur de Russie fixa lui-même pour le 27 octobre 1808. Napoléon avait été puni pour sa conduite en Espagne par la capitulation du général Dupont à Bayne, il voulait prendre sa revanche, retirer ses troupes de la Vistule pour les porter sur l'Ebre, et voulait, à cette fin, s'assurer du dévoûment d'Alexandre.

L'entrevue impériale dura dix jours, y compris une partie de chasse à Ettersbourg. Alexandre plaida chaleureusement la cause du roi de Prusse, mais Napoléon ayant besoin d'argent, ne réduisit que de vingt millions la contribution de cent quarante millions dont il avait frappé la Prusse, et donna deux ans au lieu d'un pour le payement de cette somme.

L'empereur Alexandre ne cessa de revenir sur le sujet de Constantinople. Le comte Razoumovsky qui venait de succéder à Budberg au ministère des affaires étrangères montra une telle impatience sur ce point, que Napoléon exprima son étonnement, et Alexandre répondit que son ministre avait besoin de civilisation comme ses autres sujets. Napoléon avait aussi à se plaindre du général Tolstoy ministre russe à Paris qui n'était qu'un vantard militaire. Aussi fut-il remplacé par Kourakine aux boutons en diamants et aux voitures à 7,000 roubles. La diplomatie russe allait à l'école de Talleyrand qu'un lord anglais a appelé de la crotte dans un bas de soie. M. de

Talleyrand traita plus adroitement la question du mariage que Razoumovsky ne traita celle de la langue du chat. Je me demande si en cédant Constantinople on n'aurait pas obtenu la grande-duchesse et *vice versa*? J'ose dire que oui; or qui veut le but doit vouloir le moyen, et une diplomatie trop fine pour réussir ne vaut doublement rien. Au lieu de cela, on concéda à Alexandre les Principautés et l'on échoua sur la question du mariage. Eh bien, la Moldo-Valachie n'appartient pas encore à la Russie, Constantinople n'appartenait pas à Napoléon! Peut-être même qu'en le cédant, Alexandre n'aurait pas su le prendre, car la campagne en Turquie fut menée pitoyablement. On nous dira sans doute que le mariage avec l'archiduchesse valait bien autant pour Napoléon, sans lui imposer les mêmes concessions. Mais nous aimons à croire qu'Alexandre n'aurait pas abandonné son beau-frère avec la facilité avec laquelle François abandonna son gendre. Quoiqu'il en soit, à l'ouverture que lui en fit Napoléon, Alexandre protesta de son amitié pour lui, mais lui assura que si le champ de la politique lui appartenait, le gouvernement de la famille revenait à sa mère. Or l'Impératrice-mère n'en voulait pas entendre parler; cependant, il est certain qu'un tel mariage aurait épargné à la Russie l'invasion de 1812, et les mariages des familles régnantes sont du domaine de la politique.

Une troupe de comédiens était venue de Paris

à Erfurt, mais la comédie la plus intéressante se joua dans la salle, lorsque, au vers de Corneille:

„L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux“,

Alexandre se leva et serra la main de son vainqueur, qui prit cette effusion pour de la bonne monnaie. Cette diplomatie du Tzar valait mieux que l'autre.

La nouvelle de l'armistice conclu par le comte Buxhœvden arriva à l'empereur Alexandre pendant son séjour à Erfurt, et il le rejeta de suite, l'appelant une grande faute. En effet, le temps qu'il avait duré, les Suédois l'avaient employé à se fortifier; et le partisan colonel Sandels rejoignit le comte Clingspor, le nouveau commandant suédois en Finlande. A l'ouverture des hostilités, les Russes rencontrèrent donc de nouvelles difficultés. Ils perdirent beaucoup de monde en forçant le passage de la rivière, et le général prince Dolgorouky, qui donnait de grandes espérances militaires, fut au nombre des tués. Il fut heureux que l'ennemi ne défendit point la forte position de Khimangsk. A Idensalmi, les Russes furent attaqués par un corps de partisans, pendant la nuit, et y perdirent 764 hommes en tués et blessés*).

Le 25 octobre (v. st.) la bataille de Kalioki décida du sort de la Finlande. Les Suédois poussaient déjà des cris de triomphe, lorsque les renforts russes

*) Le poète russe Batuchkoff fut présent à ce combat et parle dans ses poésies de la terrible nuit d'Idensalmi.

arrivèrent, et Kamensky dit à ses soldats: „Maintenant, faites voir ce que peuvent les Russes“ et, comme il avait emporté le pont du Diable St. Gothard, il enleva les retranchements des Suédois et changea leur victoire en une défaite.

L'ennemi demanda de nouveau une suspension d'armes et elle fut accordée le 7 novembre à Olkioki, à la condition que toute la Finlande appartiendrait à la Russie. Kamensky partit pour St. Pétersbourg, disant dans son dernier ordre du jour: „Nous avons conquis la Finlande, sachez la conserver!“ Le général Buxhœvden fut remplacé dans le commandement par le général Knorring qui ne justifia pas la confiance de l'Empereur*). L'Empereur conçut le projet de porter la guerre eu Suède et de conclure la paix à Stockholm. Il ne donna pas de sursis à ses généraux pour envahir la Suède avant l'ouverture de la mer; mais ils soulevèrent tant d'objections que le ministre de la guerre, général Araktchéieff alla en personne en Finlande. Le prince Bagration était le seul prêt à affronter tous les dangers, et Araktchéieff avait écrit au général Barclay de Tolly qui avait repris son commandement: „Je voudrais bien être à votre place; car il y a beaucoup de ministres, tandis

*) Ce sont les propres paroles du général Michaïlowsky Danielewsky. Le comte de Toll proteste contre ce jugement; mais il ne donne pas de faits à l'appui de son opinion aussi favorable aux Allemands que celle de Danielewsky l'est aux Russes.

que la Providence vous donne à vous tout seul la gloire de passer le Kvarken". Le 24 février Bagration quitta les îles d'Aland, avec 6,000 hommes et s'engagea sur les glaces.

La Suède était dans une grande excitation. Le général Adlerspar, commandant à la frontière de Norvége leva l'étendard de la révolte contre le roi Gustave qui était un autre Paul Ier. et devait finir d'une manière pareille quoique moins tragique. Sa conduite indiquait un dérangement d'esprit, et Lord John Russell*) dit qu'il voulait administrer chaque branche du gouvernement et ne savait pas diriger sa propre conduite dans les questions les plus simples de la vie. Il affectait l'ardeur militaire, sans posséder assez de courage pour affronter l'ennemi. Incapable de conduire les guerres que lui avait attirées son zèle (!) ou l'injustice de la France, il dissipait inutilement les ressources de son royaume et s'engageait dans des difficultés dont son esprit limité ne pouvait le faire sortir. En levant des troupes, il songeait plus aux formes, aux ornements des chapeaux, à la coupe des habits qu'aux points essentiels. Animé de tout l'orgueil de la royauté, il exigeait les observations du cérémonial et le respect

*) Modern Europe, tome IV, p. 373. — (Je ne sais si Tacite était grand de taille, Thiers est petit, Raumer aussi; quant à Lord John c'est un enfant qui écrit et parle comme tel. Aussi avons-nous dû corriger ce passage.)

les plus sévères, et s'exposait ainsi au mépris de ceux qui avaient du discernement, dans le vain espoir de maintenir une dignité réelle. Il se vantait de son respect pour la justice et de la modération de son gouvernement, lorsqu'il fatiguait les soldats sans besoin, appauvrissait et opprimait le peuple.

Le 13 mars 1809, le baron Adlerkreutz se rendit avec les conjurés au palais de Stockholm et trouva le Roi se préparant à partir pour la guerre dans le Jutland, car il s'était brouillé avec le Danemark aussi. Après quelques pourparlers, Sa Majesté fut arrêtée et envoyée à Drottingholm. Le 29 mars il signa son abdication. Le duc de Sudermanie fut nommé Protecteur, jusqu'à ce que les États lui eussent, le 10 mai, conféré la couronne, sous le nom de Charles XIII.

Le comte Alopeus se trouvait en attendant avec l'armée russe à Aland, pour y conclure un traité, dont les préliminaires confirmèrent à la Russie la possession de la Finlande. L'envoyé de Suède, Lagobilte songea à retenir la Finlande, en donnant la couronne de Suède à un frère de l'empereur Alexandre ou bien au prince d'Oldenbourg; mais cette proposition ne fut pas écoutée.

Au milieu des événements colossaux de l'Europe, la guerre de Finlande paraissait une affaire peu importante. La Russie prit part aux premiers depuis Tilsit, en envoyant une flotte sous Siniavine, à Lis-

bonne, au service de sa nouvelle alliée, la France; mais lorsque Joubert signa la capitulation, en 1808, en Portugal, cette flotte passa aux Anglais comme gage de son exécution, l'équipage devant rentrer en Russie par terre. Le Parlement anglais ne fut pas satisfait de cette disposition, les vaisseaux russes étant trop vieux, mais la Russie supporta l'humiliation, sans pouvoir prendre sa revanche. Alexandre rejeta les préliminaires de la paix comme il avait rejeté les armistices et confirma l'ordre aux troupes de traverser la mer, quoique Araktchéieff lui écrivît des îles Aland que les généraux étaient contraires à ce plan. L'infatigable Koulneff traversa le premier l'Alandgaf et marcha sur Grisselgen. Les Suédois ne purent croire à leurs yeux en voyant les Russes mettre le pied sur leur sol, et la panique fut si grande qu'on commença à emballer les effets à Stockholm. Barclay de Tolly rencontra de plus grandes difficultés en traversant le Kvarken, la partie supérieure du golfe de Bothnie, de Vasa à Uméa, où il arriva le 9 mars (v. st.). Deux cents soldats eurent les jambes gelées pendant cette expédition. Le comte Cronsted commandait les Suédois à Uméa, et ils déposèrent les armes sans résistance.

Le général Schouvaloff quitta Kemi, le 13 mars, et arriva à Kaliks, où les Suédois signèrent une capitulation rendant aux Russes tous leurs magasins le long de la côte jusqu'à Uméa. Un armistice ayant

été accepté, les généraux russes reçurent l'ordre de quitter la Suède, et comme les glaces pouvaient se rompre d'un jour à l'autre, ils s'empressèrent de revenir: Koulneff au grand Aland et Barclay en Finlande, en repassant de nouveau le Kvarken. L'empereur Alexandre quitta St. Pétersbourg le 13 mars et se rendit en Finlande. Il ouvrit en personne les États de Borgo, visita Helsingfors et Åbo, confirma à la Finlande tous ses priviléges et reçut les serments d'allégeance. Étant peu satisfait du général Knorring, il donna le commandement en chef à Barclay de Tolly.

Le 3 mai, les Suédois se mirent en marche pour délivrer Uméa, mais ils furent défaits à Schelefte avec une perte de 691 hommes, 22 canons et 4 drapeaux. Le 22 mai, Sandels à la tête de 3,000 hommes et huit canons fut battu à Gernefors. Le général russe Alexéieff y fut blessé mortellement.

Le comte Kamensky arriva le 23 juillet à Uméa, pendant que la paix était sur le point d'être conclue. Le comte Razoumovsky, ministre des affaires étrangères, était venu à Friedricksham et attendait quelque victoire de Kamensky qui mît fin aux irrésolutions des barons Steding et Skiel, les plénipotentiares suédois.

Le 7 août, Kamensky remporta la victoire de Sévara qui fut disputée obstinément et où le général russe Gotovtzoff fut tué, et le 8 celle de Ratan, où

les Suédois perdirent 2,000 hommes et les Russes 1,500. En conséquence, la paix de Friedriksham fut signée et les îles d'Aland et la Finlande passèrent à la Russie. La Suède s'obligea, en outre, de se joindre au blocus continental et de déclarer la guerre à l'Angleterre. L'escadre anglaise n'avait pendant 1809 pris qu'un seul transport russe et testifié de nouveau le courage des Russes. La frégate russe *Bogoiavlénié* avait repoussé deux frégates suédoises et leur avait causé beaucoup de dommages.

CHAPITRE ONZIÈME.

1810 et 1811.

Les guerres contre la France et la Suède ont détourné notre attention des questions intérieures que l'empereur Alexandre n'avait pas perdues de vue, et il est temps que nous y revenions.

La mission de Rézanoff au Japon n'eut pas de succès, les Japonais n'ayant jamais eu l'intention d'entrer en relations commerciales avec les Russes, qui les avaient mal compris. L'ambassade du comte Golovkine en Chine n'atteignit pas son but non plus, et revint sans avoir mieux fixé les frontières des deux empires. Mais l'expédition de Krusenstern qui rentra en 1805, a par ses découvertes, jeté du renom sur la marine russe.

Le 1 janvier 1810 (v. st.) Alexandre publia un manifeste organisant le Conseil d'État. Il devait être divisé en quatre départements: législation, guerre, affaires civiles et ecclésiastiques et économie publique. Il y avait, en outre, une chancellerie sous les ordres

du secrétaire de l'empire, une commission pour la formation des lois et un comité des pétitions. Ces quatre départements siégeant ensemble formaient l'assemblée générale — *plenum*, présidé par l'Empereur ou par son délégué. Tous les ministres en étaient membres et devaient lui présenter leurs rapports. Les projets de nouvelles lois étaient soumis au premier département, les affaires militaires et navales étaient du ressort du second, la police et la justice du troisième et les finances du quatrième. Le *plenum* avait à décider, en dernier ressort, de la paix ou de la guerre, des recettes et des dépenses, des changements aux lois; chaque secrétaire d'État avait un collègue.

Le feldmaréchal Munich avait dit qu'il voyait un *vacuum* entre le trône et le sénat, et le conseil de l'Empire avait sans doute à remplir ce vide; mais ce vide existe plutôt entre le trône et le peuple auquel Pierre-le-Grand avait l'habitude de s'adresser dans toutes les circonstances importantes, et son père Alexis a retiré plus d'un avantage en prenant conseil des *députés du peuple noir (vybornye)*.

Spéransky fit, vers ce temps, son apparition dans la législation russe. Fils d'un curé du gouvernement de Vladimir il changea de nom grâce aux espérances qu'il donnait au séminaire. Karamzine l'a appelé un écolier savant, disant que le code des lois qu'il a formé, n'était qu'une mauvaise traduction

du Code Napoléon. Les peuples jeunes n'ont pas besoin de vieilles lois, mais on est sujet à se tromper sur sa jeunesse et déjà le prince Jacques Dolgorouky reprochait à Pierre I[er] de ne pas avoir fait comme son père un code pour la Russie, le *oulogénie* de ce dernier ayant vieilli, et le Tzar convenait de la justice de ce reproche.

Karamzine dans sa note sur *la Russie ancienne et moderne en rapport avec ses relations politiques et civiles**) disait qu'il n'y avait pas 300 Russes sachant l'orthographe, et qu'il était plaisant de voir des lois sur l'introduction de la rhétorique qui étaient écrites sans égard pour la grammaire.

Nous avons parlé du comte Razoumovsky qui fut remplacé aux affaires étrangères par le chancelier Roumianzoff lequel embrassa l'alliance française avec trop de zèle, et nous aurons encore l'occasion de revenir sur le général Araktchéieff, ministre de la guerre. Quant au prince Kourakine, frère de l'ambassadeur à Paris, et ministre de la justice, M. de Tourgeneff venant à lui dire un jour que tout ce qui n'était pas défendu par la loi était permis, le Solon russe lui répondit: „Au contraire, tout ce qui n'est pas permis par la loi est défendu".

Alexandre voulut rendre les ministres reponsables, mais l'amiral Mardvinoff lui observant qu'en ce cas

*) Voy. N. Tourgeneff, La Russie et les Russes.

les *ukases* devaient disparaître, l'Empereur répondit qu'il fallait bién s'en garder, et le projet n'eut pas d'autre suite.

En cette même année, l'Empereur établit un ministère de la police, mais qui n'eut rien de commun avec la police secrète; car Alexandre professait un si noble mépris pour les espions, qu'il ne leur donna jamais de l'avancement au service ou des récompenses honorifiques. Néanmoins les dénonciations existèrent et Spéransky lui-même tomba victime d'une accusation pareille*) forgée par Rosenkampf et Arnfeldt. N'eut-il écrit que cette seule ligne: „Il n'y a pas d'hommes libres en Russie, excepté les mendiants et les philosophes", qu'il aurait bien mérité de son pays.

L'alliance d'Alexandre avec Napoléon ne devait pas profiter à la liberté et devait surtout nuire à la Pologne. Aussi le Tzar écrivait-il en date du 11/23 novembre 1809 à Alexis Borissowitch Koutousoff:

„Ainsi, après avoir heureusement terminé la guerre de Suède, nous avons été peu après débarrassés de la guerre d'Autriche. — *Toutes les chimères des provinces polonaises détachées de notre Empire* disparaissent. L'ordre actuel des choses leur met des bornes pour l'avenir, et au lieu d'une perte, la Russie étend de ce côté son territoire".

*) Voyez son mémoire à l'appendice.

L'Empereur faisait allusion à l'acquisition du district de Bialystok. Ce fut surtout Metternich qui contre-carra les projets de mariage de Napoléon avec la grande-duchesse Catherine. Il était alors ambassadeur d'Autriche à Paris et trouvait le compte de François à ce qu'il devint le beau-père de Napoléon. Le comte de Narbonne, alors à Dresde, fut initié au projet de l'Autriche, et Napoléon commit la faute de répudier l'impératrice Joséphine. Nous disons une faute, parce que son mariage avec Marie-Louise n'assura pas sa dynastie, mais ébranla son trône par des concessions faites à l'Autriche et que celle-ci n'aurait pas obtenues sans cela. Le 2 avril 1810, le cardinal Fesch célébra le mariage impérial à Paris; et le bal qui suivit à l'ambassade d'Autriche fut accompagné d'un sinistre qui parut de mauvais augure. Le feu ayant pris aux rideaux, la princesse de Schwarzenberg périt dans la presse qui s'en suivit et le prince Kourakine y perdit les boutons en diamants de son habit, que des voleurs lui coupèrent dans la foule.

Quant à la grande-duchesse Catherine qui était veuve du prince d'Oldenbourg et une personne d'une intelligence peu commune, elle épousa le prince Guillaume de Wurtemberg et ne fut guère heureuse. Son mari lui donna plus d'une cause de jalousie, surtout par sa liaison avec l'actrice Stubenrauch. C'est dans une excursion nocturne dans la neige qu'elle s'attira

l'érysipèle rentrée qui lui donna la mort. Il est digne de remarque qu'une de ses filles épousa le fils de Marie-Louise et du comte Neipperg et que le frère de Napoléon, Jérôme, roi de Westphalie se maria aussi à une princesse de Wurtemberg.

Quand Alexandre apprit le mariage de Napoléon, il s'écria avec ironie: „Me voilà renvoyé dans mes forêts“.

Le général Savary rapporte que, pendant sa présence à St. Pétersbourg, l'empereur Alexandre lui raconta que Napoléon lui avait dit d'abord qu'il fallait chasser les Turcs de l'Europe, et ce n'est que plus tard qu'il a soulevé des difficultés par rapport à Constantinople. Ce changement aura sans doute coïncidé avec la froideur que son plan de mariage avait rencontrée.

La guerre en Turquie avait continué avec des succès et des revers alternatifs. Le jour de la bataille de Friedland, Miloradowitch avait remporté la victoire d'Obilessiti en Valachie. Le prince Bagration succéda au prince Prozorovsky. Il prit Matchin, Hirsof, Kustendji, battit les Turcs à Rosevatt, bloqua Silistrie, combattit à Taratitsa sans résultat, enleva Ismaïl et Braïlow, mais fut obligé de lever le siége de Silistrie et de repasser le Danube.

Le comte Kamensky vint après, et réunit 80,000 hommes sous ses ordres; il prit Silistrie et Bazardjik, mais s'épuisa en vains efforts devant Schoumla; il

souffrit une perte considérable à l'assaut de Rustchuk; il prit sa revanche à Batin, emporta Rustchuk, Jourja, Sistoff, Tourne et Nicopol. Le héros de la Finlande dont Souvoroff avait dit: „Kamensky connait la guerre, mais la guerre me connait", fit une reconnaissance utile jusqu'à Lovtcha, et puis se retira en Valachie.

Le Sultan Mahmud avait déclaré qu'il ne traiterait avec les Russes que si le Dniéper devenait la frontière des deux empires, et la possession du Danube par les Russes ne pouvait l'engager à accepter les propositions d'Alexandre. L'armée russe avait été en attendant réduite de moitié par les privations, les souffrances et les combats, et ne se montait plus qu'à 46,240 hommes.

Ce fut dans ces conditions que Koutousoff en prit le commandement. Il arriva à Boucharest le 7 avril 1811 (v. st.). Il était connu pour sa ruse, et était par conséquent aussi bon diplomate que général.

Le pacha de Viddin, cédant aux arguments d'or, communiqua à Koutousoff le plan de la prochaine campagne des Turcs. Ce dernier rappela à Akhmed Bey leur amitié et persuada le ministre de la guerre turc de venir à Boucharest pour traiter de la paix. Là, il lui donna les moyens de satisfaire sa gastronomie et sa luxure. Le ministre russe à Constantinople, M. Italinsky fut appelé à Boucharest pour assister aux négociations; mais le général Sébastiani,

informé de la prochaine rupture entre la Russie et la France, persuada le Sultan de continuer la guerre. Les Turcs refusèrent donc de céder les Principautés, et les hostilités recommencèrent. Le 22 juin (v. st.) se livra la bataille de Rustchuk. Les Russes avaient 18,000 hommes et 114 canons, le grand vizir 60,000 hommes et 114 canons. Après un engagement d'artillerie, les spahis turcs attaquèrent les carrés russes, mais sans succès; l'intention du vizir était de s'emparer de Rustchuck pendant la bataille. Dix mille cavaliers d'Anatolie partirent en renversant quelques régiments russes, mais Koutousoff lança contre eux des troupes fraîches et ils furent culbutés. Treize drapeaux de première classe tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Néanmoins Koutousoff ne poursuivit pas son succès; au contraire, il repassa le Danube et laissa les Turcs prendre Rustchuk. Napoléon fut transporté de joie en apprenant ce résultat, et l'empereur Alexandre fut courroucé; mais Koutousoff avait pensé qu'il était inutile d'assiéger Schoumla, du moment que son armée de 60,000 hommes n'était pas suffisante pour passer les Balkans. Il espérait que le grand vizir quitterait la forteresse, et c'est ce qui est arrivé. Les Turcs prirent sa ruse pour de la timidité et campèrent sur les deux rives. Dans la nuit du 1[er] au 2 octobre, Markoff passa la rivière et attaqua le camp turc. Huit canons, vingt-deux drapeaux, et le bâton du Jaga des Janissaires furent

ses trophées; les Russes n'eurent que 9 tués et 40 blessés. Napoléon, informé de la prise du „camp impérial"; s'écria: „Comprenez-vous ces stupides Turcs, ils ont l'art de se faire toujours battre".

Koutousoff assiégea l'armée turque forte de 70,000 hommes, et lorsqu'un jour ses officiers vinrent lui dire, au comble du désespoir, que le grand vizir venait de s'enfuir, il répondit que c'était ce qui pouvait arriver de plus heureux; car personne autre n'oserait informer le Sultan de l'état de son armée, ce qui doit amener la paix. Il fit plus, il fournit du biscuit aux Turcs, pensant que si l'armée du Sultan était détruite, il ne voudrait pas entendre parler de paix.

Le 13 octobre arrivèrent les plénipotentiaires turcs, mais la France et l'Autriche firent tant de représentations au Divan, que les envoyés ne voulurent pas négocier. Koutousoff se rendit chez eux en personne et les persuada de signer les préliminaires du traité, le 5 mai 1812, le jour de l'arrivée de l'amiral Tchitchagoff qui devait le remplacer. Le premier en envoyant ces préliminaires à l'Empereur, lui écrivit qu'on aurait pu obtenir des conditions plus avantageuses, mais que l'état de l'Europe ne permettait pas d'attendre. Il ajoutait que le déshonneur d'un individu n'est rien en comparaison du bien-être de la patrie, et que si son maître n'était pas satisfait, il n'avait qu'à désapprouver. Le Tzar voulait

forcer la Turquie à une alliance offensive et défensive et faisait parvenir trop tard les renseignements que venait d'envoyer le prince royal de Suède, prouvant que Napoléon en voulait à la Turquie comme à la Russie, que son plan était de forcer la Russie à une prompte paix, de lui prendre cent mille hommes, d'enlever Constantinople et d'y placer le siége de l'empire d'Orient, de reconquérir l'Égypte avec les troupes d'Illyrie et de se porter de là aux Indes pour donner le coup de grâce à l'Angleterre. Alexandre voulait aussi assurer la situation de la Serbie. Mais la paix de Boucharest fut signée le 16/23 mai, donnant à la Russie la Bessarabie avec cinq de ses meilleures forteresses. L'amiral Tchitchagoff renverse la supposition que cette paix ait été achetée par l'Angleterre en disant: „J'ai appris avec étonnement que M. Strafford-Canning, agent anglais auprès de la Porte, et qui devait faire cause commune avec nous, employait toute son influence pour empêcher le Sultan d'accéder à ces clauses de la paix“ (relatives à la cession de quelques territoires dans la Turquie asiatique). L'amiral avait été envoyé en Turquie pour faire une diversion en Illyrie et en Dalmatie, par terre et par mer; mais malgré qu'il eût cédé au Sultan une partie des canons et les drapeaux que les Russes lui avaient pris, il ne put le décider à une alliance.

CHAPITRE DOUZIÈME.

La guerre de 1812.

Frédéric-Guillaume III écrivait à l'empereur de Russie, en date du 12 mai 1811:

„Sire, Votre Majesté Impériale conçoit sans doute les vives inquiétudes que me donnent ses différents avec la France, et l'appréhension qui en est généralement résultée qu'ils ne finissent par amener une rupture. L'amitié qui nous unit, m'autorise, Sire, à vous en parler à cœur ouvert.

„Votre Majesté Impériale appréciant la position géographique de mes États, voit à coup sûr, que dans le cas prévu, la neutralité de la Prusse serait une chimère; je devrais prendre un parti, qui, nécessairement, serait déterminé par mes liaisons et mes engagements avec la France. Il me serait bien douloureux de ne pouvoir suivre ce parti sans voir s'altérer les relations de parfaite intelligence qui jusqu'ici ont si heureusement subsisté entre nous ....".

A cette lettre, Alexandre répondit, en date du 18 juin 1811:

„J'ai reçu en son temps la lettre que V. M. a jugé à propos de m'écrire à la date du 12 mai. J'avais cru que ma manière de voir et mes principes politiques lui étaient connus: ainsi son contenu n'a pu que me surprendre. Je n'ai jamais cherché ni provoqué la guerre. Ne convoitant rien à mes voisins, n'ayant nul besoin d'agrandissement, il n'est pas raisonnable de me supposer l'envie de troubler la paix. Je crois au contraire avoir assez prouvé combien j'étais soigneux à la conserver. Mes mesures n'ont été que des mesures de pure précaution, commandées par ce qui se passait à côté de moi. La guerre ne se fera que quand je serai attaqué, et alors le parti que les autres états pourront prendre, ne pourra m'empêcher de me défendre avec vigueur.

„Je prie V. M. de croire aux sentiments d'attachement que je lui ai voués pour toujours

Alexandre.

Le général de Knesebeck, envoyé du roi de Prusse à St. Pétersbourg rendait ainsi compte de son audience du 19 février 1812:

„L'Empereur me répondit que personne ne pouvait plus souhaiter que lui de voir la paix conservée; qu'il était vrai qu'il avait rapproché ses troupes des frontières, mais qu'il s'y était vu contraint, parce que

la France s'était renforcée de plus en plus sur la Vistule: qu'elle tenait toujours de fortes garnisons à Dantzig, Stettin, Custrin; qu'elle n'avait pas rendu Glogau à V. M., et avait fortifié Thorn, Prague, Modlin, Czieronoziek; qu'il pensait avoir donné de ses intentions pacifiques des preuves suffisantes à toute l'Europe, en ne relevant pas l'affaire d'Oldenbourg, en gardant le silence sur l'occupation d'Hambourg et de Lubeck, et qu'il tiendrait la même conduite à l'égard de la dernière occupation de la Poméranie suédoise; que la Russie se tenait strictement aux traités stipulés; qu'il n'y avait donc absolument de sa part rien à expliquer; mais que, pour donner une nouvelle preuve de ses intentions pacifiques, il avait eu l'idée d'envoyer une personne à Paris, dès que la paix avec la Porte serait signée, pour y porter encore des assurances sincères pour la conservation de la paix et montrer par là que les relations extérieures n'avaient rien changé à ses intentions .....

„Dans une seconde audience, S. M. me dit qu'elle tenait strictement les stipulations des traités; qu'il n'existait absolument aucun commerce, aucune relation même avec les Anglais; qu'encore dans le dernier conseil, quatre vaisseaux dont les papiers n'avaient pas été en règle, avaient été condamnés; que le commerce sous pavillon neutre n'était pas considérable; que les cargaisons de trois ou quatre vaisseaux faisaient beaucoup de bruit, parce que les petits

chariots russes ne pouvaient charger qu'un ou deux tonneaux, et qu'il était possible qu'on rencontrât toute une ligne de voitures (j'avais fait mention qu'on en rencontrait beaucoup), dont la charge entière ne se monterait pas peut-être à la cargaison d'un seul bâtiment; qu'on n'avait qu'à demander aux marchands et aux propriétaires de l'empire ce qui en était, pour se convaincre combien le commerce était gêné, et combien la Russie en souffrait; que vouloir la priver encore du reste du commerce avec les neutres, c'était une chose impossible, qu'un souverain avait des devoirs envers sa nation, dont il ne pouvait, ni ne devait jamais s'écarter.

„Comme je fis mention qu'alors la guerre pourrait bien avoir lieu, puisque le système continental, établi pour recouvrer la liberté des mers, souffrait par le commerce que la Russie faisait avec les Américains, l'Empereur répondit que toujours ce ne serait pas lui, qui, dans ce cas, l'aurait commencée, puisqu'il n'avait contracté aucune obligation qui l'empêchât de permettre le commerce avec les neutres; que la nation avait des droits à faire valoir envers lui, que le premier était l'existence, et qu'avec la force armée qu'il tenait sur pied, plus de condescendance serait montrer de la faiblesse; que déjà l'envoi d'une personne à Paris ne pourrait plus se faire, et était contre sa dignité, puisque l'empereur Napoléon avait pris une position plus menaçante (la nouvelle du

rassemblement des Saxons à Guben, de la marche des Bavarois était arrivée); qu'à présent, cette démarche aurait l'air comme s'il cherchait à obtenir la paix par la seule crainte de la guerre.

„Je répondis à cela que la situation de l'Europe exigeait qu'on s'élevât, dans ce moment, au-dessus de toutes les petites considérations, et que le cœur magnanime de l'Empereur donnait la certitude qu'il en agirait ainsi; que la conservation de la paix était un si grand but, que rien de ce qui pouvait y conduire ne me paraissait au-dessous de sa dignité; qu'avec 300,000 hommes sous les armes, cette démarche n'avait pas l'air de faiblesse, mais d'un dernier pas pour le maintien de la paix, et que la dignité d'un grand monarque semblait plutôt exiger une pareille démonstration pacifique, qu'elle ne paraissait pouvoir en souffrir; que les suites funestes d'une guerre n'avaient pas échappé à la sagesse de S. M.; que, comme ministre, il me serait permis de dire qu'il me semblait que la guerre ne commençait pas sous des circonstances heureuses pour la Russie, son aile gauche étant encore engagée avec les Turcs; que l'empereur Napoléon avait des bases établies sur l'Oder et la Vistule; que la Russie, au contraire, avait une grande frontière à couvrir, et aucune place de conséquence, etc.

„L'Empereur me répondit que cela était vrai; qu'il ne se le cachait pas; que j'avais oublié de dire

que lui, pour sa personne, n'était pas aussi grand capitaine que Napoléon; qu'il n'avait aucun général à lui opposer, et que toutes ces considérations qu'il avait posées, et dont il ne faisait pas mystère, pourraient donc convaincre le monde qu'il ne *voulait* pas la guerre et qu'il ne serait jamais l'*agresseur;* mais qu'en cas d'attaque, il avait aussi tout préparé pour faire une bonne et longue résistance, et qu'il ne commencerait jamais par montrer de la faiblesse à la nation, ce qui serait à présent le cas, s'il envoyait une personne à Paris, pour y aller chercher la paix; que d'ailleurs il n'avait rien à expliquer; que le prince Kourakine était là, et que c'étaient les fonctions d'un ambassadeur de tout entendre, si l'empereur Napoléon voulait s'expliquer......".*)

Les amis du roi de Prusse qui étaient aussi ceux de la Russie lui conseillèrent bien de rester fidèle à Alexandre, mais il répondit avec raison que si Napoléon l'emportait, il lui ôterait le reste de ses États, mais il ajouta que si les affaires tournaient contre lui il serait temps de prendre un autre parti.

M. A. de Humboldt, après avoir parcouru l'édition anglaise du présent ouvrage nous dit: „Vous avez été malicieux à l'égard du feu roi. Je puis vous assurer qu'il haïssait Napoléon; il y a bien eu

*) Nous avons conservé le français de ce document sans y rien changer.

un projet de mariage avancé par la grande duchesse de Weimar, mais cela ne pouvait prendre".

Je m'incline devant une si haute autorité. Cependant le comte de Saint Marsan écrivait au duc de Bassano même, en date du 12 janvier 1813:

„On a fait naître l'idée ici, qu'il serait peut-être possible de conclure une alliance de famille entre la France et la Prusse par le mariage d'une princesse de famille impériale avec le prince de Prusse. Cette idée, qui présente celle d'une union de tous les intérêts entre les deux puissances, union déjà naturelle sous le rapport de la grande politique, a dû faire impression sur l'esprit d'un ministre aussi éclairé que la baron de Hardenberg, et lui faire naître l'espérance de voir par là se consolider son ouvrage .....

Et le même diplomate rapportait ces paroles du Roi: „Dites à l'Empereur, que pour des sacrifices pécuniaires je ne peux plus en faire, mais que, s'il me donne de l'argent, je puis encore lever et armer 50 à 60,000 hommes pour son service".

Ce qu'il y a de certain c'est le traité que la Prusse conclut avec Napoléon à Paris le 24 février, s'obligeant de mettre 20,000 hommes à sa disposition et de laisser passer la grande armée dans ses États.

M. de Stein était à St. Pétersbourg, et il est remarquable, que pendant que Napoléon proclamait que la Russie était entraînée par la fatalité, M. de

Stein écrivait que Napoléon était entraîné par son orgueil vers sa chute.

Il y avait alors à St. Pétersbourg une quantité d'officiers prussiens. Le colonel Phull avait pris du service en Russie, était devenu l'instituteur militaire d'Alexandre et avait analysé avec lui les campagnes de Frédéric et de Luxembourg; mais quand il s'est agi d'agir, tous les deux eurent assez d'abnégation pour convenir qu'ils n'étaient pas des hommes pratiques, et Barclay de Tolly fut nommé commandant en chef.

Les historiens reprochent à Napoléon d'avoir commencé trop tard la campagne de 1812, mais ils n'envisagent pas que certains contingents comme ceux d'Italie et d'Espagne se mirent en marche à la fin de 1811.

Il faut lui reprocher surtout d'avoir blessé Bernadotte en occupant la Poméranie suédoise, ce qui obligea son ancien compagnon d'armes à s'entendre avec l'empereur Alexandre et à lui abandonner la division russe qui était destinée à l'aider à conquérir la Norvége. Les écrivains allemands, à la suite de M. Toll croient généralement que l'empereur Alexandre n'avait pas de plan de campagne, et que la retraite n'est venue que bien après. Nous les renvoyons à l'entrevue de M. de Narbonne avec le Tzar à Vilna, où ce dernier développa devant lui la carte de la Russie disant qu'il n'y avait pas d'en-

droit où il ne se retirât avant de traiter avec Napoléon.

Napoléon croyait connaître assez bien le caractère de l'empereur Alexandre pour prévoir que la bonté de son cœur céderait sur tous les points avant de voir les dévastations de la guerre; il entretint l'espoir d'obtenir la paix pendant toute la campagne, mais le Tzar avait dit dans sa lettre au prince Soltykoff qu'il ne déposerait pas les armes tant qu'un seul soldat ennemi serait sur le sol de son empire, et il tint parole.

En quittant Vilna, après une conversation d'une heure avec Barclay de Tolly en tête à tête, Alexandre, en se mettant dans la voiture, lui dit: „Adieu, ménagez mon armée, car je n'en ai pas d'autre". C'était donc enjoindre au général de ne pas la compromettre dans des batailles à la légère.

Les Russes sont jusqu'ici partagés entre l'admiration pour Barclay de Tolly et pour Koutousoff. Je crois que le gouvernement a décidé la question en élevant un monument à chacun d'eux, devant l'église de Kasan à St. Pétersbourg, et nous verrons qu'ils ont tous les deux bien mérité de la patrie. Napoléon, avec cette connaissance des hommes et surtout des militaires qu'il avait, les a caractérisés tous les deux en disant à Vilna, à M. Balachéff: „Barclay de Tolly est un général de retraite et Koutousoff est trop vieux". Or la retraite systématique des Russes

devait préparer la retraite désastreuse des Français et la prudence de la vieillesse de Koutousoff n'a pas nui.

Pendant que les corps français traversaient la Vistule, les Russes n'avaient pas encore concentré leurs forces et n'avaient à opposer que 200,000 hommes aux cohortes innombrables de Napoléon. Le colonel Tchernycheff, aide-de-camp de l'Empereur, avait bien à force d'or obtenu au ministère de la guerre à Paris le plan de campagne, mais Napoléon le changea dès qu'il eût appris ce larcin. Quant à l'état de l'armée, il faut qu'il ait apporté des renseignements bien inexacts, puisque pendant toute la première moitié de la guerre, les Russes restèrent dans la supposition, qu'ils n'avaient affaire qu'à 250,000 ennemis.

L'empereur d'Autriche avait bien sous main promis à Alexandre de ne pas attaquer la Russie, si on ne l'attaquait pas, et de se borner au corps auxiliaire de 30,000 hommes qu'il devait fournir à Napoléon; ce corps se montant à 34,000 hommes fut placé sous les ordres du prince Schwarzenberg, qui n'était ni heureux ni entreprenant. Le prince de Lichtenstein qui réunissait ces deux qualités lui fut adjoint. Les 12,000 Saxons sous les ordres de Reynier devaient agir de concert avec les Autrichiens et ils furent des premiers battus. Tormassoff et spécialement le comte Lambert firent prisonniers le 27 juillet à Kobryn, 2,000 hommes composant la brigade Klengel.

L'Angleterre ne voulut pas soutenir cette guerre colossale sans garanties, et ne consentit à payer trois millions de livres sterling que sur gage. Seize vaisseaux de ligne lui furent livrés à cet effet à Kronstadt.

Napoléon fit la faute de ne pas rétablir le royaume de Pologne. Il répondit à Vilna au sénateur Vybski, qu'il avait écouté avec intérêt le message de la confédération, qu'il récompensera ce dévoûment d'un pays qui le rend si *intéressant*, quand il sera dans son pouvoir de le faire. Il ajouta qu'il avait promis à l'empereur d'Autriche l'intégrité de son empire. Or François était prêt à céder la Gallicie pour l'Illyrie, et Lemberg venait de refuser un emprunt au prince de Schwarzenberg. La conséquence de cette froide réponse fut que les provinces polonaises de la Russie ne se soulevèrent pas, quoique les soldats originaires de ces provinces ne cessassent de déserter de l'armée russe. Napoléon perdit un temps précieux à Vilna en y restant trois semaines, et l'empereur Alexandre en se rendant à Moscou, disposa la noblesse de ce gouvernement à fournir 80,000 recrues, que les marchands équipèrent à leurs frais.

Le plan de Napoléon consistait à séparer les deux armées russes et à détruire l'armée de Bagration, mais le roi de Westphalie n'attaqua pas résolument à Grodno. Bagration, peu au courant des forces de l'ennemi, fit un immense circuit par Veswij et Slousk sur Bobruisk, pour ne pas prévenir Davoust

à Mohilev, où il dut s'ouvrir un passage sanglant pour joindre Barclay à Smolensk. Il avait 60,000 hommes sous ses ordres.

Les six premiers corps composant l'armée de Barclay rétrogradèrent jusqu'à Drissa, où Phull avait formé un camp fortifié qu'heureusement on abandonna. L'arrière-garde sous les ordres d'Ostermann-Tolstoy soutint un combat glorieux à Ostrowno le 25 et le 26 juillet, ayant soin de choisir des positions avantageuses, et le jour suivant Platoff eut un engagement tout aussi sérieux, en couvrant la retraite de l'armée. Dans ces trois journées les Russes perdirent 10 à 12,000 hommes, mais la perte des Français fut tout aussi considérable. En attendant les gelées, les alliés perdaient un grand nombre de soldats par la chaleur qui fut extrême pendant les mois de juillet et d'août. Barclay n'ayant que 75,000 hommes sous ses ordres, ne voulut pas livrer à Vitebsk de bataille à un ennemi si supérieur en forces, et la jonction des deux armées russes se fit à Smolensk le 3 et le 4 août. Napoléon qui n'avait pas réussi à prévenir cette jonction n'avait pas été plus heureux contre Wittgenstein. Il envoya Oudinot contre lui; mais le 31 juillet Wittgenstein le défit à Kliastitza.

Napoléon fit aussi la faute d'attaquer Smolensk qu'il aurait pu tourner, et de se tromper sur la force de ses murs et de ses tours en n'en faisant pas un siége régulier. Barclay de son côté en n'exécutant

8*

pas l'attaque à Rudnia sur le camp des Français le 8 août, fit croire qu'il manquait de résolution pour se mesurer avec le grand capitaine. Les Russes défendirent Smolensk avec acharnement, jusqu'à ce que les bombes et les congrèves de l'ennemi y eurent mis le feu. Les généraux russes reprochèrent vivement à Barclay de ne pas avoir livré de bataille le lendemain; mais nous nous demandons si une perte plus considérable en hommes n'aurait pas décidé Napoléon à s'arrêter à Smolensk, à diviser la guerre en deux campagnes, ce qui en aurait certainement changé les destinées?

En se retirant de Smolensk, Barclay prit d'abord la route de St. Pétersbourg et dut livrer le combat de Velutino. Cette journée fut heureuse pour lui, mais c'est parce que Napoléon fut absent, et Junot n'attaqua pas. A la tête de ceux qui criaient le plus pour demander une bataille, était le grand-duc Constantin qui était connu pour son manque de courage, qui ne cessa de recommander à son frère de faire la paix, et que Barclay renvoya avec Bennigsen à St. Pétersbourg.

Ayant regagné la route de Moscou, Barclay songeait à livrer une bataille décisive; mais la position à Ouswiat ne parut pas assez bonne pour y risquer un combat*). Celle de Tzarewo-Zamesch fut ap-

*) A ce sujet, il se passa une scène au quartier-général russe qui mérite d'être mentionnée. Barclay reprocha au colonel

prouvée et il se peut qu'elle eût valu mieux que Borodino; mais en attendant l'Empereur crut devoir céder à l'opinion publique qui s'était soulevée contre Barclay et il nomma Koutousoff général en chef.

Wittgenstein avait fait tout le contraire de Barclay et avait vaincu pour avoir attaqué. Mais il est vrai qu'il avait affaire à Oudinot et Barclay à Napoléon dont le nom seul valait une armée. Ce dernier cependant ne s'était pas montré dans cette campagne aussi grand en stratégie qu'en tactique et n'avait même pas pour excuse l'ignorance du pays. Lorsque en 1811, Marmont lui envoya de l'Espagne un de ses aides-de-camp, l'Empereur lui dit:

— Voilà Marmont qui se plaint de manquer de tout, et je vais dans un pays qui ne produit rien. Comment cela finira-t-il?

— Très bien, je pense, Votre Majesté, répondit l'officier qui ne sut trop que lui dire.

Prévenu donc comme il était, Napoléon voulut néanmoins que la Russie nourrît son armée, or l'ar-

Toll, quartier-maître général, de ne pas avoir trouvé de localité pour une bataille, et Toll répondit avec humeur qu'il ne pouvait pas en créer. Le prince Bagration se fâcha et lui dit: „Vous voyez ici cinq cordons bleus (chevaliers de St. André) qui obéissent au général en chef. Moi qui suis plus ancien que lui, je donne l'exemple. Si vous ne savez pas trouver une position, un autre officier la trouvera, mais si vous m'aviez répondu à moi comme vous venez de le faire, je vous aurais fait soldat". Barclay sachant qu'au fond Toll avait raison et n'avait manqué que dans la forme, ne dit rien. (*Mémoires de Lœvenstern.*)

mée de Barclay brûlait ce qu'elle ne mangeait pas, et les Français eurent des traînards et des maraudeurs au début de la campagne.

Le général St. Cyr ayant pris le commandement du corps d'Oudinot qui fut blessé le 17 août, reprit aussi l'offensive et défit Wittgenstein à Polotzk, le 18 août, avec une perte de dix canons et de mille prisonniers. Cette affaire empêcha Wittgenstein de se joindre à Tormassoff et de former ainsi une ceinture derrière la grande armée.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Moscou et Bérézina.

Ce ne fut pas une des moindres gloires de Barclay de Tolly d'être resté à l'armée après que la commission des six généraux présidée par Soltykoff à St. Pétersbourg eût recommandé de le remplacer par Koutousoff. Ce dernier, comme de raison, trouva tout mauvais et rapporta à Alexandre que l'état de l'armée était pitoyable et qu'il fallait s'attendre aux échecs après l'affaire de Smolensk. En voyant à Gjatsk la sentinelle placée devant sa tente, il s'écria: „Comment est-il possible de se retirer avec de tels hommes!" Dans une affaire qui suivit de près son arrivée, on prit deux canons à l'ennemi et on considéra ce fait comme de bon augure. Ayant rejeté la position de Gjatsk pour la bataille, Koutousoff adopta celle de Borodino, à 80 verstes de Moscou, et l'on commença de suite à travailler aux retranchements.

Le 4 septembre (v. st.) le prince Gortchakoff eut une affaire sérieuse à Doronino, où il fut blessé

et où la perte de part et d'autre se monta à 2,000 hommes.

Le 7 septembre retentit la bataille de Borodino. La droite des Russes était inabordable, étant appuyée contre la rivière Kolocha; le centre était hérissé de redoutes, mais la gauche, la plus vulnérable, fut la moins bien défendue; et c'est là que Napoléon porta son attaque. Barclay commandait l'aile droite où était placée la première armée, Bagration l'aile gauche où se trouvait la seconde. Un détachement de la première était sous les ordres de Miloradowitch. Au centre étaient les corps de Raïewski et de Bagehuffwudt, sous les ordres du prince Gortchakoff.

Entre le sixième et le septième corps il n'y avait malheureusement qu'une mauvaise fortification avec 18 canons. Koutaïsoff commandait l'artillerie de la première armée et Lœwenstern celle de la seconde. Yermoloff était le chef de l'état major de Barclay et St. Priest celui de Bagration. Bennigsen était à la tête de l'état-major de Koutousoff.

Ce ne fut que le 5 qu'on érigea à la hâte les redoutes Bagration et Raïewski et ce ne fut que le 6 qu'on envoya Tutchkoff dans la forêt d'Utitza. Or le 5, trois divisions de Davoust avaient déjà enlevé la redoute Schewardino, non sans y laisser 4,000 hommes, dans trois attaques.

Le général Toll a accrédité la supposition que Koutousoff s'est montré maladif, vieux, faible à Boro-

dino. Mais M. Liprandi, dans une série d'articles récemment publiés dans *l'Abeille du Nord* a dit qu'il a reçu plusieurs ordres du général en chef et qu'ils furent tous donnés avec vivacité et vigueur. Et ce n'est pas pour réfuter M. de Toll, mais le général Danielewsky qui dans son *Histoire de la guerre nationale* a prétendu que Koutousoff au plus fort du combat, a monté à cheval le *Gorki*, monticule qui dominait le champ de bataille, et que le feu de l'ennemi était si fort sur ce point, que ses aides-de-camp entraînèrent de force le cheval et le général. M. Liprandi est d'opinion que Koutousoff n'aurait pas souffert une telle liberté de la part de ses officiers. M. Liprandi n'a peut-être pas réfléchi que le but du général était déjà atteint et qu'il avait donné l'ordre de porter de nouveaux renforts à la gauche. Quand donc M. de Wolzogen vient nous dire que porteur d'une communication du général Barclay, il a trouvé Koutousoff loin du combat et a été reçu par des jurons, nous y voyons une preuve qu'il n'était pas trop vieux. La nouvelle qu'apportait Wolzogen disait que la bataille était perdue et il est assez naturel que le chef ait répondu avec humeur. „Crois-tu donc que le général en chef ne sait pas comment va la bataille?"

M. Liprandi s'élève aussi contre une autre affirmation de Danielewsky, disant que Koutousoff a attribué à la mort de Koutaïsoff un effet immense sur

la marche de la bataille. Le critique dit avec raison que la perte d'un général d'artillerie ne peut pas affecter la marche d'une bataille, que des hommes bien plus importants que Koutaïsoff ont été tués ou blessés ce jour, et il finit par dire que le fils de Danielewsky fera sans doute mieux dans une troisième édition; car son père a été acteur dans cette guerre, tandis qu'un historien qui n'a pas pris part aux événements est toujours plus impartial.

Koutousoff est généralement accusé d'avoir fait de faux rapports, d'avoir caché la vérité et chanté victoire lorsqu'il était battu. Mais ce système n'était pas propre à lui seul. De tous les bulletins de Napoléon pendant cette campagne, le dernier (23e), celui de Bérezina, est le moins mensonger. Barclay avait embelli les affaires de Smolensk, et, dans une guerre nationale, où il s'agissait de ne pas décourager l'esprit public, un rapport valait une bataille. Wittgenstein avait aussi accrédité la victoire de Polotzk qui fut une défaite.

Mais revenons à la description de la mémorable bataille de Borodino, où 1,200 canons vomirent la mort sur un espace de quatre verstes (kilomètres), et où 235,000 hommes combattirent avec un acharnement sans égal, où la défense fut si héroïque, que l'attaque épuisée s'arrêta avant la fin du jour, à quatre heures. (Napoléon avait ce jour un rhume de cerveau et la nuit qui suivit fut *si froide*, que l'armée

française ne chanta pas comme elle l'avait fait la nuit précédente.) L'attaque a cet immense avantage sur la défense qu'elle concentre ses forces quand elle veut et où elle veut, et, dans cette bataille, Napoléon a concentré jusqu'à 400 canons contre un seul point russe.

Le duc de Raguse reproche à Napoléon d'avoir fait son centre trop fort pour une attaque feinte et son aile droite qui devait décider de la victoire, pas assez formidable. Le prince Poniatovsky fut chargé dès la veille d'attaquer l'extrême gauche de l'ennemi. Il s'engagea dans la forêt d'Utitza où était posté Tutchkoff et n'en emporta les hauteurs qu'après la prise de la grande redoute. Napoléon jeta des forces plus considérables sur Semionovka et le combat y fut si acharné qu'il aurait dû porter le nom de ce village; Tutchkoff y fut tué. La redoute entre le sixième et le septième corps russe était si faible qu'elle fut une fois prise par des troupes de ligne et une autre fois par des lanciers. Le général Yermoloff, dans son rapport, dit cependant que cette position dominait tout le champ de bataille.

Le vice-roi d'Italie commanda l'attaque contre le centre russe. La division Paskéwitch y périt toute entière et le général Likhatcheff fut fait prisonnier, au moment où il cherchait la mort. La batterie Schulmann (de 18 canons) ayant été prise, les généraux Yermoloff, Monakhitin, Koutaïsoff prirent chacun un ba-

taillon pour l'enlever à l'ennemi. Koutaïsoff y périt, et Yermoloff fut blessé. Tout le corps Raïewski fut détruit et presque toute la seconde armée s'abîma avec son illustre chef qui fut blessé à la jambe, et mourut dans ses terres, des suites de cette blessure.

On reproche à Napoléon avec raison de ne pas avoir fait donner sa garde. En effet, il aurait été plus important pour lui de détruire l'armée russe que de prendre Moscou. Quant aux gardes russes, ils souffrirent beaucoup sans tirer l'épée*). Koutóusoff voulait recommencer la bataille le lendemain, mais les rapports qui lui arrivèrent lui démontrèrent que ce serait anéantir l'armée que de la risquer de nouveau. Le général Toll estime la perte des Russes à 40,000 et celle des Français à 30,000. Ces derniers eurent huit généraux tués et vingt blessés, aussi Napoléon appela-t-il cette bataille, la bataille des généraux. Le général Bonnamy fut fait prisonnier, G. Caulaincourt était au nombre des tués; Compans, Latour-Maubourg, Nansouty parmi les blessés. Un espace de quatre verstes carrées fut littéralement couvert de tués ou de blessés, et Napoléon put écrire ces mots à jamais regrettables: „La vue du champ de bataille est magnifique!“ Il y eut un moment où les Russes changèrent la défense en attaque et

*) Je tiens de M. Khosikoff, officier au régiment Ismaïlewski, que le sort de ce régiment fut semblable à celui de Préobrajenski. On les concentra sans les employer.

où Napoléon perdit un temps précieux à voir ce qui allait advenir de ce mouvement, ce fut lorsque Ouvaroff traversant la Kolocha s'était porté contre le flanc gauche des Français; mais n'ayant que de la cavalerie, il fut obligé de rétrograder. La bataille aurait pu prendre une toute autre tournure s'il avait été dûment soutenu.

Platoff qui s'était déjà distingué à Grodno en échappant à l'ennemi et en parvenant à rejoindre la première armée, couvrit la retraite jusqu'à Mojasik, où Miloradowitch prit le commandement de l'arrière-garde.

Les Français s'arrêtèrent aux monts Vorobieff (Moineaux), le Montmartre de Moscou. Ils virent avec dédain et convoitise les 300 églises embellissant la ville. Ils songèrent avec extase au repos et aux délices qui les attendaient après tant d'épreuves. Napoléon attendait une députation portant sur un plat d'argent les clés de l'ancienne métropole russe. Personne ne vint; il entra dans la ville, elle était déserte, il se transporta au Kremlin, et il vit par la fenêtre les flammes et la fumée éclatant à plusieurs endroits pour célébrer son triomphe. Ce fut une vue qu'on n'oublie pas, un événement que l'éternité ne cessera de répéter. Les toits des églises et des maisons s'écroulaient avec un bruit épouvantable, pendant que des colonnes de feu s'élevaient vers le ciel en holocauste du patriotisme russe et parlaient une

langue que comprenaient toutes les nations venues de si loin à la suite du moderne Tamerlan. Les Français saisirent 300 incendiaires et les fusillèrent pour donner sans doute un exemple à la postérité, car le feu en embrasant les boutiques de sucre et de cire ne fit que gagner en intensité. — „Quel peuple extraordinaire, quelle action barbare!“ s'écria Napoléon, qui y vit la ruine de toutes ses espérances. Qui est l'auteur de ce devoûment héroïque et sans exemple? L'opinion publique l'attribua à Rostoptchine et l'histoire ne peut que faire remonter à lui la gloire et la responsabilité de cet acte. C'est lui qui avait fait sortir les criminels des prisons et les avait armés de torches, c'est lui, qui mit de ses propres mains le feu à sa villa. Que faire? — Écrire une lettre au frère Alexandre pour demander la paix. Napoléon en chargea un des habitants de Moscou, mais Alexandre était un peu sourd.

Un soir le feu brillait dans la cheminée de la salle du Kremlin. Napoléon se promenait à grands pas et louait Pierre-le-Grand. Ce qu'il trouvait de plus grand en lui, c'est qu'il était descendu du trône pour se faire charpentier à Sardam, tout comme Napoléon de lieutenant d'artillerie à Toulon, était monté sur le trône vacant des Bourbons.

M. de Narbonne pour tirer son maître d'un faux pas, faisait bon marché de l'histoire et assurait que Charles XII avait péri par le froid (la bataille de

Poltava fut livrée en juin), qu'il avait été écrasé par le nombre (les Russes plus nombreux à Narva que les Suédois y furent battus) et qu'il serait peut-être bon de décamper.

Napoléon a voulu attendre l'effet de ces deux coups de tonnerre : la bataille de Borodino et la prise de Moscou (une bataille gagnée et une victoire perdue). Il y avait le plan de Daru qui consistait à hiverner à Moscou et à saler les chevaux, et que Napoléon appelait le plan du lion ; lui qui était un aigle, il allait voler vers le midi.

Les officiers russes, par cette sympathie qu'ils ont toujours éprouvé pour les Français, venaient leur dire de partir, ou ils étaient perdus.

On perdit six semaines à attendre l'effet des deux coups de tonnerre. On envoya le général Lauriston qu'Alexandre avait refusé de recevoir à Vilna, au début de la guerre, on l'envoya au camp de Koutousoff qui le reçut, parce qu'il voulait gagner du temps et endormir Napoléon à Moscou pour le geler après. Alexandre fit des reproches au feldmaréchal d'avoir écouté l'ancien ambassadeur français, et les Français quittèrent Moscou en prenant la route de Kalouga.

M. Thiers parle du beau climat de Kalouga. Je voudrais, bien l'y envoyer passer un hiver pour apprendre la vérité. J'ai vu à Kalouga le thermomètre geler d'abord, puis crever, sans qu'on pût dire

combien de degrés Réaumur il y avait au-dessous de 40°.

Koutousoff qui avait été promu feldmaréchal pour la bataille de Borodino s'était retranché à Tauroutino, et cédant enfin aux instances de Bennigsen il avait attaqué Murat le 7 octobre (v. st.) à Vinkoff, à sept verstes de Tauroutino et lui prit trente-huit canons et 1,500 prisonniers, mais l'infanterie russe arriva trop tard et le général Baggahawoudt y fut tué. Les généraux russes insistant sur une nouvelle attaque, le maréchal leur répondit: „Vous parlez toujours d'attaquer, et nous ne sommes seulement pas assez avancés dans l'art militaire pour savoir exécuter un mouvement combiné. Si nous n'avons pas pris Murat au dépourvu, il est inutile de persister."

Ce fut le bruit du canon à Vinkoff qui tira Napoléon de son assoupissement, lui fit comprendre qu'il n'avait pas d'autre réponse à attendre du Tzar, et l'obligea à quitter cette Capoue dévastée et brûlée.

Lorsque Koutousoff apprit le départ de Napoléon de Moscou, il rendit de ferventes actions de grâces à Dieu, car il considéra, dès ce jour, la Russie comme sauvée.

Pour contre-balancer „l'action barbare" de l'incendie de Moscou, Napoléon, en quittant cette ville, fit mettre le feu au Kremlin et au château de Pavlovsk. Il se vengeait sur les pierres de ce qu'il s'était laissé bercer de fausses espérances de paix.

Ses soldats emportaient tout le butin qu'ils avaient pu faire dans les églises et dans les boutiques, fardeau qui devait les écraser dans la retraite, pendant que les chevaux mal nourris devaient leur être de peu de service. Napoléon avait fait brûler l'équipage de M. de Narbonne, avant de venir à Moscou, parce qu'il n'était pas conforme aux réglements et, cette fois, il souffrit que ses officiers traînassent tous les carrosses qu'ils avaient pu trouver à Moscou.

Koutousoff en quittant le camp de Taurontino écrivit une lettre à madame de Narichkine à qui ce bien appartenait, en l'invitant à conserver ces retranchements qui avaient sauvé la Russie; et depuis, le prince Roumianzoff, le petit-fils du vainqueur de Kagoula, a élevé un monument sur cette terre qui est devenue sa propriété.

La bataille de Malo-Iaroslawetz fut celle qui décida du sort de la guerre. Cette ville fut prise par les troupes italiennes et reprise par Doktoroff plusieurs fois, dans la journée du 24 et le lendemain. Napoléon après avoir pris conseil de ses généraux, abandonna la route de Kalouga qui n'était pas encore dévastée, pour reprendre celle de Smolensk sur laquelle il n'y avait que des cadavres et des ruines. La noblesse de Kalouga reconnaissante du salut de cette province offrit à Koutousoff l'honneur royal de le mentionner dans les prières à l'église; mais le feldmaréchal déclina cet hommage.

Un officier supérieur français en me parlant de cette bataille me dit: „Tout ce que je sais c'est que nous avions marché dans une direction avant cette affaire et que, le lendemain, nous marchâmes dans une autre". Quand donc on vient nous dire que c'est le maréchal Morozoff (gelée) qui a décidé de la guerre, on fait bon marché de la vérité. Les généraux Barclay de Tolly et Bennigsen ayant quitté l'armée russe, Koutousoff ne fut plus paralysé dans ses mouvements, et il avait dans Tormossoff et Kanownitzine deux excellents généraux. Le colonel Toll devenu son quartier-maître général eut la satisfaction de voir adopter son avis de poursuivre les Français sur une ligne parallèle. La première gelée n'eut lieu que le 27 octobre (n. st.), et la première neige ne tomba que le 4 novembre; or la bataille de Viasma eut lieu le 22 octobrè (v. st.) et les Français y perdirent deux drapeaux, trois canons et 4,000 hommes. Wittgenstein avait battu Oudinot et Victor et les avait jetés audelà de la Dwina. Les Français se ruèrent sur Smolensk avec l'indiscipline d'hommes affamés et avec une telle impatience que beaucoup furent écrasés aux portes. On n'y trouva assez de provisions que pour la garde.

A Krasnoï, le 3 novembre (v. st.) et les deux jours suivants, les Russes firent 26,000 prisonniers parmi lesquels six généraux, et prirent 116 canons. Les trophées des Russes furent si nombreux dans le gouvernement de Smolensk, que l'Empereur donna à

Koutousoff le titre de „prince Smolensky"; mais ces trophées ayant été pour la plupart ramassés dans la neige, ce titre pouvait paraître un reproche à Barclay de Tolly, d'autant plus immérité que Koutousoff ne pouvait être persuadé de livrer bataille et répondait: „Je ne donnerai pas un Russe pour six Français". — Un officier français m'a dit à ce sujet: „A l'ennemi qui fuit, faites un pont d'or"; en effet les Français auraient mieux aimé mourir en combattant qu'en gelant, et l'on fait bien d'éviter juste ce que l'ennemi vous désire de voir faire.

En attendant, l'amiral Tchitchagoff avait poursuivi Schwarzenberg, qui repassa le Boug le 11 octobre, et avait reposé ses troupes à Brjesc-Litowski pendant seize jours. L'empereur Alexandre lui donna des instructions qui révélaient en lui plus de connaissances militaires qu'on ne lui en supposait alors. Le 26 octobre / 7 novembre, il lui écrivait:

„C'est à votre discernement à choisir les mesures les plus propres à atteindre le but, qui est de ne pas laisser sortir Napoléon de nos frontières, et de tâcher de détruire son armée en la mettant entre la vôtre, le corps de Wittgenstein, celle de Koutousoff et le corps d'Hærtell. Calculez bien les distances et le temps. C'est le 20 octobre / 1 novembre que Napoléon était près de Gjatzki, vous étiez, le 10/22 octobre entre Slonim et Brjesc: ainsi, vous avez la possibilité d'arriver de manière à produire ce résultat. Songez

9*

combien les suites seront différentes, si Napoléon repasse notre frontière et organise une nouvelle armée. Je m'en remets enfin à votre bon jugement, à votre activité et à votre énergie.“

Le 12 novembre, le général russe Lambert fit 3,000 prisonniers, l'armée passa le Niémen le 15, et le 17 elle entrait à Minsk où l'on trouva plus de 8,000 Français dans les hôpitaux. Le 21, Lambert attaqua Dombrowski qui gardait la tête du pont de Borissoff, l'emporta à cinq heures, et la ville tomba dans ses mains. Mais malheureusement il fut blessé, et le général Paul Pahlen qui lui succéda ne se montra pas aussi bon militaire. Il rencontra Oudinot et dut se replier en perdant 600 hommes. Borissoff fut occupé par l'ennemi, mais le pont resta aux mains des Russes. Wittgenstein, au lieu de poursuivre Oudinot, s'était porté sur la gauche de la Bérézina, à la recherche de Napoléon qui ne pouvait manquer de traverser le fleuve. Koutouzoff suivait ce dernier à une distance de vingt-cinq lieues.

Le général Tcharplitz, posté à Vesselovo avec 4,000 hommes, fit une valeureuse résistance, tandis que le gros de l'armée de Tchitchagoff resta à surveiller le Bérésino inférieur, où les instructions de Koutousoff disaient que Napoléon devait passer. Langeron garda Borissoff et paralysa la défense de Tcharplitz jusqu'à un certain point, en l'invitant à se replier sur lui.

Les 16/28 novembre le passage s'effectua; Tcharplitz renforcé de deux régiments attaqua l'ennemi, mais Sabanieff ne résista pas par la masse de ses six régiments qu'il dispersa en tirailleurs. Le général français Doumerc les chargea avec sa cavalerie, et ne fut arrêté que par une charge de hussards russes. Le comte de Wittgenstein se vanta d'avoir contraint l'ennemi de passer la Bérézina, qu'il devait l'empêcher de franchir. La veille, la division Partouneaux ayant donné dans ses 40,000 hommes, avait été faite prisonnière. L'amiral Tchitchagoff se défend de ne pas avoir rendu impraticables les marais de Gaina en disant qu'ils étaient gelés et pouvaient être passés sans ponts. Le gouverneur de Minsk trouva aux environs de la Bérézina 24,000 cadavres qu'il fit brûler.

Le 17/29 novembre, Tcharplitz détruisit l'arrière-garde française à Smorgoni, forte de 3,000 hommes, et depuis la retraite des Français se changea en déroute. L'armée de Tchitchagoff fit à elle seule 30,000 prisonniers.

Napoléon quitta l'armée le 5 décembre et partit en traîneau avec le comte Caulaincourt, laissant Murat à la tête des troupes. Il ne s'arrêta pas à Vilna, où l'empereur Alexandre arriva le 21 décembre, et où il décora Koutousoff du grand cordon de St. George. La guerre avait duré moins de six mois. Le maréchal russe qui parlait toujours de se présenter à la frontière avec des forces imposantes, n'arriva à Vilna

qu'avec 21,000 hommes. L'armée de l'est avait perdu 160,000 hommes.

Napoléon emprunta à la municipalité de Varsovie 400,000,000 de francs qui n'ont pas encore été payés jusqu'à présent. Il ne rougit pas de descendre jusqu'à fabriquer de faux assignats russes, et paya au roi de Saxe une dette de 6,000,000 thalers en cette monnaie, que les Russes saisirent plus tard à Leipzig et à Dresde. Prévoyant les difficultés qu'il devait rencontrer en Russie pour l'approvisionnement de son armée, il avait fait proposer par Lauriston au gouvernement russe d'établir des dépôts de commerce dans l'intérieur de l'empire. Le chancelier Roumianzoff s'y prêta, mais le chef des voies et communications, un Hollandais d'origine, déjoua ce plan dont l'arrière-pensée était d'ériger des magasins pour l'armée française, magasins que les Russes auraient sans doute détruits, au début de la guerre.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Campagne de 1813.

La séparation du général York de l'armée française et son passage aux Russes provoqua, pour ainsi dire, la campagne de 1813. Ce général qui avait servi en Hollande et aux Indes, n'avait suivi Napoléon qu'avec répugnance, et étant d'un commerce difficile, eut plus d'une querelle avec le maréchal Macdonald. Le général-gouverneur des provinces de la Baltique, le Marquis de Paulocie lui avait représenté que „la Prusse faisait la guerre malgré elle et contre ses propres intérêts, pour un autre Attila, qui, en parvenant à faire la loi en Russie, aurait immanquablement appesanti le joug sur tous les peuples qui ont combattu pour lui. Le rôle glorieux de l'immortel la Romana, lui écrivait-il, vous est réservé. En le remplissant avec succès, la postérité vous placera au rang des grands hommes qui ont été les sauveurs de leur patrie. Avec l'espoir de ne m'être

pas trompé sur l'idée que je me suis faite sur la noblesse de vos sentiments“ etc.

A cette injonction, York répondait en date de Mitau 8/20 novembre 1812, que „l'homme mûri par l'expérience ne doit jamais hasarder cet intérêt (l'intérêt de sa patrie et de son roi) par une action émancipée et *prématurée*. Romana savait positivement ce que sa patrie avait à attendre de l'allié auquel il s'unissait. Mais son entreprise sera le *modèle parfait* de la loyauté, du *secret* et de la prévoyance des deux côtés“. Là-dessus le général York envoyait son aide-de-camp Seidlitz à Berlin, et le 30 décembre il signait à Tauroggen une convention avec le général russe Diebitch. Ce fut surtout Clausewitz qui le persuada en montrant une lettre de Macdonald au duc de Bassano que les Russes avaient interceptée et dans laquelle le maréchal se plaignait de l'esprit de quelques officiers prussiens.

Le roi Guillaume-Frédéric III le désavoua d'abord pour la forme, ainsi que le général Massenbach; mais bientôt il les réinstalla dans sa confiance, York n'ayant même pas cessé d'exercer son commandement à Kœnigsberg. Schwarzenberg avait refusé de signer une convention, mais il fut tacitement convenu que les hostilités cesseraient de part et d'autre.

La Russie ne pouvait rien faire à elle seule contre Napoléon qui, du jour au lendemain, pouvait réunir en Allemagne une armée plus puissante que

n'était l'armée russe sous Koutousoff. Ce dernier était contraire à la prolongation de la guerre, mais l'influence de Stein l'emporta, et le 22 février parut une proclamation d'Alexandre offrant aide et appui aux peuples de l'Allemagne contre le commun oppresseur.

La Prusse avait réorganisé son armée depuis la paix de Tilsit, grâce au général Scharnhorst et par l'organisation de sa *Landwehr*, elle pouvait porter son armée de 40,000 à 130,000 hommes*). Le roi fit donc taire son irrésolution qui pouvait n'être qu'une politique bien entendue, et déclara la guerre à Napoléon le 17 mars 1813, après avoir signé le 28 février un traité avec Alexandre à Breslau.

Le prince royal de Suède eut encore plus d'embarras à concilier sa naissance de Français avec ses devoirs envers son pays adoptif, et le marquis de Londonderry dit qu'il avait jeté un manteau militaire sur des habits pacifiques**).

Le 20 février 1813 (v. st.) Berlin fut aux mains des alliés, le 7 mars Hambourg, le 10 Lubeck, le 15 Dresde, le 21 Lunebourg; le 23 Czekstochono, le 6 avril Spandau se rendirent aux Russes et Napoléon fit passer le commandant de cette forteresse devant

*) On a dit que la bataille d'Iéna était perdue avant d'avoir été livrée. Puisse-t-on ne jamais dire la même chose de la jeune armée; mais il est de fait que si les officiers prussiens ont une excellente tenue, les soldats sont tròp faibles, et comme tout le monde sert, peu de gens servent de bon cœur.

**) Campagnes de 1813 et 1814.

la cour militaire. Le 16 avril, Thorn rendit ses clés à Koutousoff qui les présenta au Tzar. Ce fut son dernier triomphe. Il mourut à Bunzlau le 22 avril, et son corps fut transporté à St. Pétersbourg, où il fut enterré avec une grande pompe à la cathédrale de Kasan, ombragé par les étendards qu'il avait pris aux Français.

A sa mort, l'armée russe resta sans chef. Le général Barclay de Tolly était trop systématique pour être aimé et n'eut que le commandement d'un corps détaché. Ses admirateurs peuvent juger de ses capacités par la guerre qui va suivre, et dans laquelle il s'éleva rarement au-dessus de la médiocrité. L'Allemagne voyait dans Alexandre son libérateur, et cette guerre, plus politique que militaire au commencement, était sans doute son œuvre, car le roi de Saxe avait déclaré vouloir rester fidèle à Napoléon, et l'Autriche était de nouveau en retard. Le prince Wittgenstein reçut le commandement de l'armée russe et se laissa guider par son chef d'état-major Diebitch. L'or anglais écarta bien des scrupules et graissa le char de l'alliance. M. Thiers dit que le roi de Prusse serait resté fidèle à Napoléon si ce dernier lui avait accordé les 90,000,000 qu'il demandait, tandis que la moitié de cette somme seulement lui fut allouée, ce qui représentait la contribution de guerre, et ne dédommageait nullement des frais d'entretien que la Prusse avait supportés pendant le passage de la

grande armée. Le million de livres sterling fut donc bienvenu à la Prusse, et les deux millions le furent encore mieux au prince royal de Suède qui espérait, par la conquête de la Norvége, faire oublier aux Suédois la perte de la Finlande.

Les Saxons avaient de tout temps été traités avec hauteur par les Français et ne demandaient pas mieux que de se séparer d'eux. Mais le roi Frédéric-Auguste était un homme sans caractère, et tout ce qu'il fit, fut d'aller à Kœnigstein et plus tard à Prague.

La série des batailles avait commencé par le combat de Mœckern le 5 avril. Il s'agissait de chasser le vice-roi d'Italie de la rive droite de l'Elbe. Le corps d'York chassa l'ennemi du village Danigkow après une longue résistance. Le général prussien Borstell, soutenu par la division russe Berg, emporta d'assaut le village Vehelitz et le général Bulow fit d'heureuses charges de cavalerie à Jehdenick. On fit aux Français 800 soldats et 27 officiers prisonniers. Beauharnais se retira vers les montagnes du Harz. Le 17 avril l'assaut des alliés à Wittenberg fut repoussé, grâce au courage du commandant général Lapoype.

Le 19 mars Davoust avait fait sauter deux arches du pont de Dresde, au grand désappointement des habitants. Le lendemain, il quitta la ville et Wintzingerode y entra le 22, et Blucher le 30.

Le 29 avril, Napoléon arriva à Naumbourg et les

conscrits du corp de Ney eurent un premier engagement à Weissenfels avec les cavaliers de Lanskoy. Le jour suivant la réunion du vice-roi et de l'empereur s'effectua, sans que Wittgenstein eût songé à l'empêcher.

Le 1.er mai, avec un effectif de 150,000 hommes, Napoléon entra dans la plaine de Lutzen et le maréchal Bessières fut tué par un boulet. Le jour suivant l'Empereur marcha sur Leipzig, où il croyait trouver Wittgenstein qui, en attendant, attaqua le corps de Ney; au bruit du canon Napoléon revint à Lutzen. Blucher attaqua le village de Kaja avec résolution. Marmont résista avec énergie, à la tête de la division Bonnet formée de marins. Mais les gardes prussiens emportèrent Kaja et détruisirent presque deux divisions de Ney, quoiqu'elles souffrirent beaucoup elles-mêmes. Wittgenstein, York et Wintzingerode attaquèrent le centre de l'ennemi, où les jeunes gardes leur furent opposés, et l'empereur Alexandre allait faire donner ses gardes, lorsque survint la nuit qui n'empêcha pas Blucher de faire une charge de cavalerie et de renverser le 37e léger. Les alliés prirent 5 canons et 800 prisonniers, reconnurent une perte de 10,000 hommes et estimèrent celle des Français à 15,000*). Napoléon s'attendait à une

*) Le major Beitzke, dans son *Histoire des guerres de l'Indépendance en 1813 et 1814* (Berlin 1834) fait de sévères reproches au général Wittgenstein pour la bataille de Bautzen et

bataille le lendemain, mais l'artillerie russe n'ayant plus de munitions, Wittgenstein persuada Alexandre de se retirer, et le Tzar eut de la peine à calmer le roi de Prusse qui se voyait déjà à Memel. Cette retraite était d'autant plus funeste pour les alliés, que Napoléon s'en servit pour forcer le roi de Saxe, qui en attendant s'était réfugié sur le sol autrichien, à lui donner sa cavalerie. Quant à la forteresse de Torgau, le général Thielmann qui y commandait refusa de la rendre aux Français et passa au service russe et plus tard à celui de la Prusse.

A Colditz le vice-roi d'Italie attaqua l'arrière-garde prussienne, mais Miloradowitch se porta à son secours et repoussa le 6, le 7 et le 8 les assauts successifs des Français et détruisit les ponts sur l'Elbe. Les Français entrèrent à Dresde le 8 et le lendemain il y eut une forte canonnade avec les Russes. Le 12, le roi Frédéric-Auguste fut obligé de rentrer dans sa capitale; Torgau fut occupé par les Français la

la manière dont il a exécuté le plan de Scharnhorst qui reçut dans cette action une blessure dont il mourut après à Prague. Guizot a dit que la guerre était le jeu de la force et du hasard, or Napoléon avait 40,000 hommes de plus que les alliés et il a été reconnu que les conscrits se battent mieux la première fois que des soldats éprouvés, n'appréciant pas le danger. On n'avait pas l'habitude de battre Napoléon; mais si la guerre consiste à concentrer des forces supérieures à celles de l'ennemi sur chaque point donné, Wittgenstein a certainement eu le tort de ne pas faire donner en masse la cavalerie des alliés qui était presque le double de celle des Français.

veille, le général Reynier ayant succédé à Thielmann. Les alliés s'étaient retirés derrière la Sprée et le 12, Miloradowitch repoussa Macdonald à Bischofswerda. Le 18, Napoléon envoya le général Caulaincourt avec une lettre à l'empereur Alexandre acceptant l'armistice proposé par l'Autriche comme arbitre armé; mais le Tzar, pour ne pas donner à l'Autriche un sujet de plainte, renvoya Caulaincourt à l'envoyé autrichien Stadion, remettant ainsi sa réponse à l'issue de la bataille qu'il se proposait de livrer à Bautzen, à six milles de Dresde, dans une position couverte par le „Riesengebirge", près de Hochkirchen illustré par la victoire de Frédéric-le-Grand. Le 19, Barclay de Tolly détruisit presque en entier la division italienne de Pegri, à Kœnigswartha, mais Lauriston défit York et lui tua 2,000 Prussiens.

Le 20, les maréchaux Macdonald et Marmont entrèrent à Bautzen et emportèrent la première ligne de l'ennemi. Le 21, Ney prit le moulin à vent où Barclay de Tolly n'avait que 15,000 hommes et Ney 60,000; mais les Prussiens reprirent le village de Preititz. Marmont attaqua le centre, mais Blucher enleva Krecknitz de nouveau. Le maréchal Oudinot fut assailli par Miloradowitch à Tronberg mais le général Muffling persuada Blucher de se retirer, car il était menacé par Ney. Les alliés eurent 15,000 et les Français 13,000 hommes hors de combat.

En poursuivant, avec 135,000 hommes, les alliés

qui n'en comptaient que 80,000, Napoléon perdit le 22 les généraux Kirgener et Duroc (duc de Frioul) enlevés par le même boulet.

A Haynau, une embuscade de cavalerie russe prit quatre canons à la division Maison et lui tua 1,000 hommes; mais Sébastiani, à Glogau, fit 500 prisonniers.

Caulaincourt fut, sur cela, admis au camp des alliés; Kleist et Schouvaloff furent envoyés à Napoléon, le comte de Nesselrode se rendit à Vienne, et un armistice fut conclu pour quatre mois. Ce fut une grande faute de la part de Napoléon, car s'il était plus grand capitaine qu'Alexandre, Alexandre était meilleur diplomate que lui, et il devait l'emporter sur lui auprès de l'Autriche. Après la bataille de Bautzen, le roi de Prusse, témoin du courage inutile des troupes alliées, dit qu'elles ne pouvaient vaincre le génie de Napoléon sans l'aide de la Providence. Il était alors facile à Napoléon de rejeter les alliés en Pologne, et l'armée russe était dans un état tel que Barclay de Tolly insistait sur la nécessité de la laisser se refaire pendant quelque temps en Pologne. Napoléon espérait des renforts, mais les alliés en reçurent davantage.

L'empereur Alexandre renvoya d'abord aux Autrichiens deux étendards que les Russes avaient pris à deux de leurs régiments de carabiniers en 1812, avec une lettre polie; puis plus tard lorsque Schwar-

zenberg s'informa du plan de campagne des alliés, le Tzar ordonna de le communiquer en entier, afin de lier par là l'Autriche et la faire paraître sous un mauvais jour si elle prenait les armes pour la France. Napoléon en attendant ne se montra accommodant sur aucun point, et lorsque l'Autriche, qui voulait rester dans une neutralité armée, lui offrit une paix qui lui conservait la Confédération du Rhin, Napoléon la refusa. L'empereur François disait que du jour où il avait donné sa fille à Napoléon, il avait fait de son honneur le sien, mais Napoléon était trop fier pour rien devoir à la protection, et Schwarzenberg dit à Bassano, qui parlait de la parenté de leurs maîtres, que ce que la politique avait fait, la politique pouvait le défaire.

Napoléon passa deux mois à Dresde, mais la foule des rois et des princes qui, il y a un an, se pressaient là sur son passage et se courbaient devant lui dans le respect et l'humiliation, ne s'y trouvait pas, et lorsque Metternich le visita le 28 juin, et que dans l'excitation de la conversation, le grand capitaine laissa tomber son petit chapeau, l'illustre diplomate ne se baissa pas pour le ramasser. C'est qu'aussi l'Empereur avait des paroles dures pour le ministre de son beau-père et lui demandait „combien les Anglais lui avaient donné pour faire ces propositions? Vous profitez de mes embarras. Vous me demandez plus que si vous étiez les vainqueurs. Cependant l'Illyrie

n'est pas mon dernier mot". Il est vrai que Metternich ne demandait l'évacuation de la Péninsule des Pyrénées que depuis que l'Angleterre avait délié la bourse; mais il demandait aussi la dissolution de la Confédération du Rhin et le partage du duché de Varsovie.

En conséquence de son refus, Napoléon donna ordre à M. de Narbonne, au congrès de Prague, de ne consentir à aucune acquisition de l'Autriche, sa médiation devant être désintéressée. Ce congrès n'était pas sérieux, car on voulait la guerre des deux parts et lorsqu'il fut levé le 10 août, M. Guillaume de Humboldt accompagna jusqu'à la voiture le courrier autrichien portant la déclaration de guerre à la France; il avait peur qu'on ne changeât d'avis.

Napoléon en apprenant cette issue, songea à se réconcilier avec Alexandre pour se venger de l'Autriche. Il lui abandonnait la Pologne, disant qu'elle n'avait jamais été pour lui qu'un moyen et jamais une *affaire sérieuse,* mais le Tzar avait déjà amnistié les Lithuaniens de la participation qu'ils avaient prise à la guerre de 1812 et avait promis à Bernadotte la couronne de Napoléon*). Ce dernier tenta encore une fois de se remettre avec l'Autriche, et Metternich lui offrit même les villes libres, mais Na-

*) Il avait dit au général Wassiltchikoff, après la bataille de Bautzen: „La guerre finira à notre profit et Napoléon ne règnera plus; mais je regrette le monde et le temps qu'il faut perdre".

poléon ne voulait pas seulement donner Dantzig à la Prusse et avait foi dans son étoile.

Déjà, le 10 juillet, les alliés avaient eu un conseil militaire à Trachenberg en Silésie, auquel assista le prince royal de Suède, et on y adopta le plan du général russe Toll qui donnait aux différents corps des alliés le camp français pour rendez-vous. Le prince de Schwarzenberg étant un bon diplomate et un mauvais militaire fut nommé chef de l'armée combinée. Il eut Radetzky à la tête de son état-major, mais Langenau faisait plus que Radetzky. L'empereur Alexandre qui avait commandé à Bautzen, se réserva la faculté d'intervenir quand bon lui semblerait. Il eut pour conseiller Moreau qu'il avait déjà appelé en 1805, et qui venait de quitter les États-Unis pour venir combattre Napoléon, son ennemi personnel, croyant que la France était encore républicaine et prête à se soulever contre son maître. Jomini avait quitté les Français parce qu'on ne voulut pas le faire lieutenant-général, et avait passé du côté des Russes qui respectaient en lui un grand auteur en stratégie, mais ils virent bientôt qu'il n'était pas tacticien, car, sur un champ de bataille, il manquait de coup d'œil et ne put jamais, même approximativement, estimer la force de l'ennemi qu'il avait devant lui.

Bernadotte voulait ménager les Français; de là des tergiversations qui le firent passer pour traître

et des contradictions qui en font un Robert-Macaire.

Blucher était le mieux fait pour tenir tête à Napoléon. Aussi lui donna-t-on ordre de ne pas livrer de bataille et on ne cacha pas cette partie de son instruction au général russe Langeron dont le corps fut attaché à l'armée de Silésie. Le prince royal de Prusse mit à prix la tête de Napoléon et pour mériter les 500,000 roubles, un corps de Cosaques s'exerça à prendre l'empereur des Français*).

Le maréchal Oudinot, soutenu par Davoust, se porta sur Berlin, et Bernadotte avec 100,000 hommes ne put se décider à attaquer un ennemi quatre fois plus faible. — Après tout Berlin n'est qu'une ville, disait-il, et Bulow lui répondit: „pour un Prussien c'est plus que cela". Ce dernier attaqua Reynier à Gross-Beeren et le défit, le 23 juillet. A Leibnitz, la *Landwehr* prussienne fit ses preuves pour la première fois en détruisant le détachement Gérard. M. Thiers attribue la défaite d'Oudinot au manque d'unité dans le commandement et à ce que les 12,000 Saxons abandonnèrent Reynier. Le fait est que deux régiments de hussards westphaliens du corps de Victor passèrent à l'ennemi sous les ordres de Hammerstein.

Conformément au plan de la campagne qui prescrivait de prendre une offensive *rigoureuse* et de

*) *Denkwürdigkeiten eines Liefländers.*

marcher sur le camp français, Blucher marcha sur le corps de Ney à Lœwenberg, mais Langeron refusa d'attaquer, et Ney passa le Bober. Il suffit de l'apparition de Napoléon pour faire reculer Blucher. On voulut attaquer Dresde qui, suivant l'avis de Gourgaud n'aurait pas pu tenir. Jomini était d'avis de le faire, mais Moreau dit que ce serait sacrifier 30,000 hommes et démoraliser les troupes. Toll se rangea de cette opinion. On ne s'en porta pas moins sur Dresde, mais Napoléon eut le temps d'arriver et, après avoir repoussé l'attaque, il passa à l'offensive, et dirigea ses coups contre les Autrichiens dont onze bataillons déposèrent les armes devant une charge de Murat. Il plut toute la journée, les fusils ne partaient pas, les soldats perdaient leurs souliers dans la boue et les Autrichiens étaient démoralisés même par le manque de pain. Un boulet enleva les deux jambes à Moreau au moment où il était aux côtés de l'empereur Alexandre.

Ce fut en faisant tout le contraire de *la disposition,* qui devait leur servir de règle, que les alliés remportèrent la victoire de Kulm. Vandamme reçut l'ordre de leur couper la retraite à travers les montagnes. Le duc Eugène de Wurtemberg avec une poignée de Russes lui tint tête à Pirna pendant toute la journée du 27 août. Ce fut pour se débarasser d'Ostermann-Tolstoy que Wittgenstein l'envoya auprès du duc, et Barclay de Tolly lui envoya une

division des gardes russes sans avoir consulté l'Empereur. Le roi de Prusse qui était allé à Teplitz pour consoler l'empereur François de la défaite de ses troupes à Dresde, comprit toute l'importance de la situation du duc Eugène et envoya à Yermoloff l'ordre de faire donner les gardes, disant que l'empereur Alexandre courait le danger d'être pris. Ce dernier expédia le colonel prussien Schuler à Kleist avec ordre de se retirer sur les derrières de Vandamme. Kleist qui se trouvait lui-même dans une position critique et ne savait par où se retirer, obéit, et déjà la veille, Alexandre, en l'absence de Schwarzenberg, avait décidé Metternich à donner l'ordre à Colloredo d'amener sa division à Kulm. Les Français se voyant cernés, quoique au nombre de quarante mille hommes, jetèrent leurs canons et essayèrent de s'ouvrir un passage, mais Vandamme fut fait prisonnier par les Russes et Haxo par les Prussiens. Le prince Léopold de Cobourg avait fait une charge brillante, à la tête de quelques régiments de la cavalerie de la garde russe; Ostermann-Tolstoy eut le bras gauche emporté par un boulet, et l'empereur Alexandre dit au duc Eugène: „Je sais tout ce que nous vous devons; mais la résignation est la plus belle des vertus"*).

*) Barclay de Tolly reçut pour la bataille de Kulm l'ordre de St. George première classe, sans doute pour avoir désobéi aux ordres de Schwarzenberg et s'être retiré de Dresde par la route

Napoléon en apprenant la défaite de Vandamme proféra les vers de Corneille:

Pendant vingt ans j'ai combattu pour tes autels .....
Et j'ai toujours vu que le sort d'un État .....
Dépendait d'un moment .....

C'est vrai; mais ce qui n'était pas vrai, c'était de dire qu'il n'avait pas donné à Vandamme l'ordre de marcher sur Teplitz.

Cependant ses bulletins perdirent dans cette guerre leur caractère mensonger. Voyant qu'on n'y croyait plus, il écrivit dans ses instructions au major-général: „La vérité, la sincérité, voilà ce qu'il faut aujourd'hui". Cet hommage tardif à la vérité fait qu'on peut, pour cette campagne, se fier aux sources françaises plus qu'on ne le pouvait jadis.

Ce qui avait empêché Napoléon de venir au secours de Vandamme, ce fut la défaite de Macdonald du 26 août sur la Katzbach; car, comme il l'avait dit déjà, le sort de cette guerre voulait que les Français fussent battus partout où il ne commandait pas en personne. Macdonald, à la tête de 70 à 80,000 hommes

de Dippoldiswalde au lieu de celle de Peterswalde ou de Teplitz, où il aurait pu sans doute rencontrer le gros de l'ennemi, et pour avoir permis de s'échapper à une partie de l'infanterie française à Kulm, en commençant trop tard l'attaque. Le prince de Schwarzenberg reçut l'ordre de St. André. L'opinion publique en Russie, par patriotisme, continua à attribuer la victoire de Kulm à Yermoloff et à Ostermann-Tolstoy, et l'empereur Nicolas l'honora en envoyant, lors de l'érection du monument sur le champ de bataille, l'ordre de St. André à ces deux généraux déjà en retraite.

devait poursuivre Blucher. Il marcha sur Jauer le 26, pendant que Sébastiani et Souham se portèrent sur Janowitz. Blucher attaqua ces derniers et les défit. Le 29, la division Puthod fut détruite. Les Français perdirent cent canons dans la boue et près de 20,000 hommes, en y comprenant les maraudeurs. Leurs conscrits se battirent mieux dans la bonne que dans la mauvaise fortune. Le général russe Sacken prit une part honorable à cette victoire.

Le 6 septembre Ney perdit la bataille de Dennewitz contre Bulow: vingt canons et plus de 15,000 hommes. Depuis la bataille de Dresde, la perte des Français se montait à 100,000 hommes. Les succès des alliés ne pouvaient nécessairement que relever leur courage et leurs espérances, et les revers des Français devaient donner un sujet de sérieuses réflexions à Napoléon. Aussi, au printemps, Alexandre avait donné l'ordre de fortifier la Pologne, et en automne Napoléon donna l'ordre de fortifier le Rhin.

Napoléon quitta la rive droite de l'Elbe en dévastant les champs et en brûlant les forêts qui appartenaient cependant à ses amis les Saxons. Les alliés reçurent en renfort l'armée de Bennigsen de 57,000 hommes, et 121 bataillons et 127 escadrons autrichiens. Blucher s'avançait contre Napoléon, et Bernadotte, tout „en étant d'accord avec lui“, ne profitait pas de ses succès. Napoléon connaissait le

plan des alliés, et au lieu de battre leurs armées en détail, il leur permettait de se concentrer autour de lui, tandis qu'il avait, de son côté, été renforcé par le corps d'Augereau.

La bataille de Leipzig dura quatre jours, du 16 au 19 octobre. Les Autrichiens eurent l'art de se faire battre dès le premier jour, mais nous ne voulons pas attribuer tout à leur mauvaise volonté, il faut aussi faire la part de l'incapacité. Le prince royal de Suède fut absent toute la journée du 17, et ne céda qu'aux menaces de l'envoyé anglais, mais l'empereur François fut présent et les monarques assistèrent sur le monticule de Gossa à la bataille de Wachau, où la cavalerie française après avoir renversé le détachement du duc Eugène fut ramenée par les cosaques de la garde. Le 18, l'anniversaire de Taurontino, les alliés avaient 300,000 hommes sous les armes et Napoléon n'en avait que 190,000. La victoire ne pouvait donc être douteuse. Bennigsen tourna la gauche des Français, et la défection des 3,000 Saxons n'a pu décider du sort d'une bataille à laquelle prirent part 500,000 hommes. Le 19, les alliés emportèrent la ville, et les Français se retirèrent sur Lutzen. On trouva le roi de Saxe dans une cave en habits de gala, et il ne sut que parler de son „haut allié", l'empereur des Français. Le 21, Napoléon arriva à Erfurt avec 20,000 hommes et y apprit la défection des Bavarois. Ils s'unirent aux

Autrichiens et essayèrent de couper la retraite des Français à Hanau. Mais comme l'a dit Napoléon, il a pu faire Wrède comte, mais il n'a pu en faire un général. Les Français ne trouvèrent donc pas une autre Bérézina à Konzing, mais ils s'ouvrirent à travers les 50,000 ennemis un passage sanglant et glorieux.

CHAPITRE QUINZIÈME.

La campagne de 1814.

Nous avons dit que ce fut le baron de Stein qui amena la campagne de 1813. En effet il s'était rendu à Kœnigsberg, en qualité de représentant de l'empereur Alexandre, et y avait provoqué la réunion des États-généraux qui decrétèrent la levée des milices. En 1814, il fut le chef de la chancellerie des alliés et, comme si Alexandre était destiné à ne rien faire par lui-même, ce fut le général prussien Gneisenau qui le décida à envahir la France.

Napoléon avait dit que la déclaration de Kalisch d'Alexandre appelant les Allemands, était entachée de jacobinisme. Il voulait surtout dégoûter l'Autriche d'y prêter l'oreille, et il ajoutait qu'il avait pu plus d'une fois en appeler aux peuples avec succès; mais qu'il n'a jamais voulu déchaîner l'hydre des révolutions. Or en 1814, il en appela au peuple français pour repousser l'invasion, mais le peuple resta assez sourd à ses appels, ayant déjà perdu la fleur

de sa jeunesse et la plus grande part de ses biens. C'est là ce dont les Espagnols font volontiers un reproche aux Français, disant qu'ils avaient soutenu leur guerre d'indépendance par tous les efforts imaginables, tandis que les Français ont abandonné leur Empereur au premier revers. Il y a une mesure à tout, et la France avait déjà payé assez cher sa gloire; mais c'est là ce que Napoléon ne voulait pas comprendre, disant au Conseil de l'empire qu'il n'y avait pas de limites aux impôts. Il avait sacrifié 300,000 hommes en 1813, mais c'étaient des enfants, disait-il, et cette fois il lui fallait 500,000 hommes.

Après la bataille de Dresde, il avait fait des ouvertures de paix à Metternich qui ne demandait pas mieux que de lui faire d'excellentes conditions. Il n'en a pas voulu. D'accord avec l'Angleterre, on lui offrait la couronne de France, moins ses conquêtes. Il répondait qu'il jetterait la Hollande à l'eau plutôt que de la céder, qu'il entendait partout parler de paix, et qu'il voulait la guerre. Or, il eut la guerre.

Les Russes traversèrent le Rhin à Bâle, le 1er février (v. st.) et les Prussiens passèrent ce fleuve à Manheim, pour marcher sur Nancy.

Le combat de Craon le 23 février (v. st.) fait honneur au comte Worontzoff. Les Français eurent 8,000 hommes blessés et tués. Le duc de Bellune (maréchal Victor) et le général Grouchy furent au

nombre de ces derniers. Les Russes perdirent 6,000 hommes: les hussards de Pavlogradsk souffrirent le plus. Le général Ouchakoff fut tué, et le général Lanskoy mourut des suites d'une blessure.

La bataille de Laon des 25 et 26 février fit honneur au général Wassiltchikoff et empêcha Napoléon de rien faire contre Blucher. L'attaque nocturne surprit tellement Marmont qu'il perdit quarante canons et 3,000 prisonniers*).

Blucher entra à Brienne où Napoléon avait fait ses études. Au musée, un plaisant coupa la corde qui attachait un crocodile au plafond, et ce monstre en tombant brisa les armoires contenant les curiosités d'histoire naturelle. A Arcis, Alexandre se trouva en face de Napoléon le 9 mars (v. st.) et le força à se retirer. Ce fut là qu'il dit à Barclay de Tolly en parlant des alliés, assez haut pour en être entendu: „Ces Messieurs m'ont donné bien des cheveux blancs". Le prince de Schwarzenberg avait des ordres secrets de sa cour de ménager Napoléon et de ne pas passer la Seine; mais Alexandre à Vitry, insista sur ce qu'on marchât sur Paris. Une lettre de Napoléon à Marie-Louise étant tombée entre les mains des alliés les informa de son plan de jeter l'ennemi derrière le Rhin, et le prince Wolkonsky conseilla au

*) Voy. les Mémoires d'un officier russe dans la *Bibliothèque de lecture* de l'année 1857.

Tzar de prendre Paris pendant qu'un petit détachement poursuivrait Napoléon*).

On a appelé la campagne de 1814 la meilleure de Napoléon, mais comme il n'a pas défendu Paris en personne, nous pensons que le triomphe de son génie militaire est encore la campagne d'Italie. Quant à Alexandre, ce fut certainement sa meilleure campagne et Napoléon a dit au général Kœller à l'île d'Elbe: „Jadis quand j'envoyais quelques hussards sur votre ligne de communication, vous étiez troublés, et cette fois j'ai marché avec toute mon armée sur vos derrières, et vous n'en avez pas tenu compte". Mais déjà en 1813, les Russes avaient appris à couper les communications de Napoléon et à affamer son armée.

A Fère-Champenoise, le Tzar, à la tête des cosaques de sa garde, rencontra par hasard de l'infanterie française qui forma aussitôt deux carrés; Alexandre fit charger, les Cosaques en enfoncèrent un et l'autre fut rompu par de l'infanterie russe qui venait justement d'arriver. Les généraux français Paiton et Ami furent faits prisonniers et ne voulurent

*) Ce fut à Thierry que l'empereur Alexandre ordonna aux alliés de prendre le brassard blanc, sans songer aux légitimistes. Le prince Charles de Bavière a failli être tué par des Cosaques qui le prirent pour un ennemi, et il ne leur échappa qu'en montrant un mouchoir blanc. Les troupes de l'ancienne Confédération du Rhin étaient habillées comme les Français dont on ne pouvait les distinguer que difficilement.

pas croire qu'ils avaient eu affaire à l'empereur de Russie en personne.

Dans sa lettre à l'Impératrice-mère, l'empereur Alexandre exprima une joie légitime de cette victoire. Douze canons et 4,000 prisonniers en faisaient foi.

Il y eut sans doute aussi des revers de fortune. Olssouvieff fut fait prisonnier avec 2,000 cavaliers, comme il couvrait la retraite de Blucher, et le général Poltoratzky eut le même sort avec le reste de sa brigade. A Montmirail l'arrivée de York sauva Sacken d'une défaite complète.

Ce fut la capture de Soissons qui décida du sort de la campagne, et ce fut le général Worontzoff qui persuada le chef russe d'accepter la capitulation telle quelle. „Laissez-les donc, dit-il, en parlant de la garnison, emporter leurs canons et prendre les miens, s'ils le veulent, mais pour la grâce de Dieu, qu'ils partent!"

A Rheims, le général St. Priest, émigré français, fut tué par le même canon ou au moins par les mêmes canonniers qui donnèrent la mort à Moreau. Napoléon qui était superstitieux, y vit le doigt du ciel*).

Le prince Wittgenstein retrouva à Bar-sur-Aube son adversaire de 1812, le maréchal Oudinot (duc de

*) Un autre St. Priest paria qu'il se brûlerait la cervelle si l'on payait ses dettes. Le pari fut tenu et ses créanciers furent satisfaits.

Reggio), et le défit malgré les dragons venus d'Espagne. Les princes Gortchakoff et Eugène de Wurtemberg s'y distinguèrent beaucoup, et les Bavarois enlevèrent la ville, lorsque Pahlen eut coupé la retraite à Kellermann. Le prince Wittgenstein y fut blessé ainsi que le feldmaréchal Schwarzenberg. Il y eut 800 prisonniers français, et le comte Wrède fut fait maréchal par son roi.

Macdonald ne fut pas plus heureux à Troyes, où Gérard perdit 11 canons et 4,000 prisonniers dont 9 pièces et 2,000 hommes furent pris par les Russes.

Avant de marcher sur Paris, l'empereur Alexandre s'arrêta au château de Bondy, où il reçut les messagers français. Caulaincourt n'y apporta plus la morgue qu'il étalait à St. Pétersbourg, et s'en revint sans avoir atteint son but.

La défense de Paris fait le plus grand honneur au maréchal Marmont. Barclay de Tolly perdit 10,000 hommes dans son attaque sur Belleville et ne s'empara que de quelques villages et de quelques canons. Mais à l'arrivée de l'armée de Silésie, le roi Joseph parlementa, et Langeron jadis si irrésolu, fut intrépide dans son attaque sur la Villette.

Le 31 mars, les alliés entrèrent à Paris, et la réception de l'empereur Alexandre fut si chaleureuse qu'elle ne peut se comparer qu'avec la rentrée de Charles II à Londres; elle compensa amplement l'incendie de Moscou. „Nous vous attendions depuis

longtemps“, lui cria une voix. — La faute en est à la bravoure de vos troupes, répondit le Tzar, si je ne suis pas venu plus tôt. Sur la place Vendôme, à la vue de la colonne, Alexandre dit: „J'aurais crainte que la tête me tournât, si j'étais placé si haut.“ Il préserva le monument de la destruction; mais pour éloigner la provocation, il fit remplacer la statue de Napoléon par un ange de la paix. Les cris de „Vive l'empereur Alexandre!“ ne cessèrent point. — Vous devriez être notre empereur, lui cria quelqu'un, et si ce n'eut été les Anglais, Louis XVIII aurait continué à lire Horace, et à manger des cotelettes de mouton dans la vie privée. Mais la conduite du prince royal de Suède était peu faite pour faire tenir la promesse que lui avait donnée le Tzar de le faire succéder à Napoléon. Ce dernier communiqua à Alexandre la correspondance de son ancien compagnon d'armes avec le général Maison, dont il ressortait que Bernadotte, lorsqu'il était en Hollande, offrit de passer aux Français, à des conditions qui ne purent être acceptées. Alexandre lui ordonna de quitter Paris, mais lui dit, qu'en considération des services qu'il lui avait rendus en 1812, il garderait la couronne de Suède*). L'Empereur n'aimait pas

*) C'est M. de Marmont qui le dit dans ses Mémoires; or il n'y parle pas de la visite de M. Montésin qu'il reçut deux jours après l'entrée des alliés à Paris. La conséquence fut que 22,000 Français passèrent du côté des alliés. Il est vrai que le duc de Raguse assura la vie sauve à Napoléon, et des moyens d'existence.

le duc d'Artois et il acquit des titres à la reconnaissance des Français en insistant sur la charte. L'on connaît ses paroles à Talleyrand: „Si l'on ne signe pas, l'on n'entrera pas". Des gens compétents m'ont assuré cependant que les proclamations nommant Napoléon II à la place de son père avaient été imprimées, et que ce fut l'empereur d'Autriche qui s'opposa à leur promulgation.

Nous ne voulons pas nous appesantir sur le triomphe d'Alexandre à Paris, sur les honneurs qui lui furent rendus aux théâtres, sur les adresses flatteuses et les discours des académiciens, comme MM. Villemain et Lacretelle. On n'alla pas cependant jusqu'à lui présenter, comme à Napoléon, *vingt* jeunes filles avec des *cœurs* flamboyants symbolisant ainsi le mot de *vainqueur*.

Une des premières visites de l'Empereur à Paris fut pour Mme de Laharpe, et comme elle restait debout devant lui, Alexandre lui dit: „J'espère, Madame, qu'il n'y a rien de changé dans nos rapports précédents, je vous prie de vous asseoir". Laharpe en parlant de cette visite dit: „Quel homme, pensez seulement qu'il est monté au quatrième", et M. N. de Tourgeneff assure que ce n'était qu'un second étage. Le jour des pâques, l'Empereur envoya l'ordre de St. André au général Laharpe.

Un jour, à dîner, Louis XVIII assis dans un grand fauteuil donna une petite chaise à Alexandre.

Laharpe appela son attention sur ce point, et le Tzar lui répondit: „Je les connais, mais je suis au-dessus de ces petitesses". Le traité avec le duc d'Artois fut signé le 30 mai, rétablissant les frontières de la France telles qu'elles avaient existé le 1er janvier 1792.

Plus Alexandre se montra grand dans la prospérité*) et plus Napoléon fut petit dans l'infortune; or c'est surtout dans le malheur qu'on reconnait les hommes. En route pour l'île d'Elbe, il eut si peur d'être tué par les Provençaux, qu'il changea plusieurs fois de costume, voyagea déguisé, et prouva un grand défaut de courage moral. Le comte Schouvaloff, qui l'accompagnait en qualité de commissaire russe, fut obligé de faire un discours pour disperser les attroupements.

Le comte de Nesselrode, ministre des affaires étrangères russes, reçut deux millions, et le comte Pozzo di Borgo, Corse de naissance et ennemi personnel de Napoléon, eut le même présent de Louis XVIII pour avoir rédigé l'acte d'abdication de Napoléon, que celui-ci signa à Fontainebleau; mais Louis XVIII ne signa jamais les dispositions réglant l'état de fortune de la famille de Napoléon. L'impératrice Joséphine (Mme Tascher de la Pagerie), par une étrange coïnci-

*) Une vieille femme se plaignant à lui d'un de ses officiers qui avait séduit sa fille, l'Empereur ordonna au coupable de la dédommager, et comme il était marié, il donna une dot de 50,000 francs à la jeune fille, qui trouva de suite un mari. La noce fut célébrée à St. Roch.

dence, mourut le 30 mai, le jour du traité, et l'empereur Alexandre suivit son cortége funèbre. Le traité du 30 mai assura au roi de Prusse le canton de Neufchatel en retour d'une pension de 24,000 francs par an, payable au maréchal Berthier et reversible sur sa veuve. La Suède céda à la France l'île de la Guadeloupe, en retour de la reconnaissance de son acquisition de la Norvége.

L'empereur Alexandre en quittant la France dit, en parlant de Napoléon: „Comme il m'a trompé", et Napoléon, à Ste Hélène, l'appela le Grec du Bas-Empire. Ils furent faux l'un envers l'autre à Erfurt, et Napoléon ne commença à estimer Alexandre que lorsqu'il vit qu'il le trompait. L'un était grand par son génie et l'autre par son âme. Après l'invasion de la Russie, Alexandre montra de la magnanimité envers la France, mais non envers Napoléon.

En partant pour l'Angleterre, Alexandre exprima le désir de prendre avec lui ses gardes pour les montrer aux Anglais; mais le cabinet de Saint-James lui représenta qu'un acte du parlement défendait la présence de troupes étrangères sur le sol anglais.

Alexandre fut si charmé de l'Angleterre, qu'il ne songea plus au lac de Leman ou aux bords du Rhin, mais dit que la vie la plus heureuse était celle d'un propriétaire anglais. Il visita la Tour de Londres, Woolwich et les autres arsenaux, mais fut dissuadé de faire une visite à la reine Caroline que George IV,

non content d'avoir abandonnée, accablait de mauvais procédés, en attendant qu'il lui aît intenté un procès qui a eu un si triste retentissement. Le Tzar se rendit avec le roi de Prusse à Oxford, où le Prince-Régent, en sa qualité de chancelier de l'université, les créa docteurs, et leurs portraits sont encore dans la salle d'audience, dite le théâtre. L'orateur public prononça un discours latin et les élèves gradués récitèrent des vers sur l'incendie de Moscou et la chute de Napoléon*).

La Cité de Londres ayant présenté une adresse à l'Empereur, Alexandre y répondit en ces termes:

„Je vous remercie de cette adresse obligeante et flatteuse. J'ai longtemps désiré de visiter ce pays, et c'est avec une satisfaction particulière que je me vois au milieu de vous, après une guerre remplie de gloire qui a rétabli la paix de l'Europe. Je suis persuadé que cette paix fera longtemps le bonheur de l'humanité. Assurez vos concitoyens de l'estime que je leur ai toujours portée. Leur conduite pendant la guerre longue et périlleuse que nous avons soutenue, commande mon admiration comme celle du monde entier. J'ai été allié fidèle de la Grande-Bretagne pendant la guerre, et je désire rester son ami dévoué pendant la paix".

*) Quand, en 1815, il s'agit de faire docteurs Blucher et Gneisenau, le premier dit: „C'est Gneisenau qui a fourni les pilules". C'était en effet lui qui commandait l'artillerie.

Le 20 juin, il y eut une grande revue au Hyde-Park, et le 23 une manœuvre navale à Portsmouth, à laquelle assistèrent 89 amiraux et capitaines, et 10,000 marins. Le lendemain, quinze vaisseaux de ligne saluèrent le passage des monarques par 42 coups de canons chacun.

Le 27, Alexandre s'embarqua à Douvres et passa en Hollande, où il visita Sardam et la cabane que Pierre-le-Grand y a occupée comme charpentier. Au-dessus de la cheminée, il fit clouer une plaque en marbre avec cette inscription: „*Petro Magno Alexander*".

Il revint à St. Pétersbourg en juin 1814, et se rendit de suite à l'église de Notre-Dame de Kasan pour remercier Dieu de ses victoires. A Pavlovsk il y eut une fête „pour les Vainqueurs", à laquelle on chanta les couplets de Labanoff: „Le Tzar blanc (grand) russe".

Le Synode, le Conseil de l'Empire et le Sénat venant offrir à Alexandre le titre de *Béni*, l'Empereur y répondit en ces termes mémorables:

„La demande que m'ont faite le Saint-Synode, le Conseil de l'Empire et le Sénat dirigeant, par rapport à l'érection d'un monument, et l'acceptation du titre de *Béni*, me donne une grande satisfaction, parce que j'y reconnais d'une part la bénédiction de Dieu qui veille sur nous, et d'une autre les sentiments des corporations de l'empire russe qui me

donnent le nom le plus flatteur. Tous mes efforts sont dirigés à implorer par de ferventes prières la bénédiction de Dieu sur moi et sur mon peuple fidèle, et à être béni de mes sujets loyaux et bien-aimés, comme de la race humaine, en général. Mais avec tous mes efforts pour l'obtenir, je ne puis, comme homme, me permettre d'être assez présomptueux pour accepter ce nom, et m'imaginer que j'aie déjà obtenu ce bonheur. Je le considère d'autant plus incompatible avec mes principes, que de tout temps, et à toute occasion, j'ai exhorté mes fidèles sujets à la modestie et à l'humilité; je ne veux donc point donner un exemple en désaccord avec ces sentiments. Néanmoins, j'exprime ici toute ma gratitude. Je prie ces corps d'abandonner de tels desseins. Puisse un monument m'être érigé dans vos cœurs, comme il en existe un dans le mien pour vous. Puisse mon peuple me bénir dans son cœur, comme je le bénis dans le mien. Puisse la Russie être heureuse et puisse la bénédiction divine veiller sur elle et sur moi!“

CHAPITRE SEIZIÈME.

Vienne et Paris.

Le traité à Paris s'était conclu avec un parfait accord, parce qu'on était convenu de se réunir dans deux mois à Vienne pour y décider les questions les plus difficiles. Mais le congrès ne s'ouvrit pas avant novembre 1814 et fut fermé le 9 juin 1815, après la signature de l'acte général consistant en cent-vingt-et-un articles et dix-sept traités séparés.

Ce fut une faute que d'avoir exilé Napoléon si près de l'Italie et de la France, et c'en fut une autre que de fixer le congrès à Vienne au lieu de Paris, ce qui aurait rendu le retour de Napoléon impossible. Mais le congrès lui-même ne devait commettre que des fautes. Les alliés avaient rencontré des difficultés dans la conduite de la guerre, ils en eurent bien d'autres, quand il s'agit de partager le butin. Cependant, la présence des têtes couronnées aurait dû faciliter l'œuvre, car on n'avait pas à demander aux cours respectives des instructions ou des ratifications.

Ce fut Alexandre qui prévint toute discussion au sujet de l'étiquette qui avait absorbé tant de temps au Congrès d'Utrecht, en faisant adopter pour règle que les puissances signeraient les protocoles par ordre alphabétique. Quelquefois même, les princes et les ministres signèrent sans aucune espèce d'ordre.

„Le congrès dansait et ne marchait pas". Alexandre donnait souvent des dîners de plus de trois cents couverts, mais en général il n'y avait d'admis à la table des princes que le duc de Wellington, le prince de Schwarzenberg et le comte de Wrède. L'empereur François dépensait 25,000 francs par jour pour sa table *). Des bals masqués et des pique-niques à Schœnbrunn absorbaient le temps des pacificateurs de l'Europe, qui avaient cependant bien des affaires sur les bras; il s'agissait de régler les destinées de la Saxe, de la Pologne, de l'Italie et de la Belgique, ce qui n'était pas chose aisée. Mais on songea à satisfaire les vainqueurs plus qu'à assurer le bien-être des trente-deux millions d'habitants dont les destinées dépendaient des parties contractantes. L'Autriche devait rentrer dans la possession de la Lombardie, la Hollande recouvrer la Belgique, l'Angleterre conserver les acquisitions maritimes qu'elle avait faites pendant la guerre; mais le sort de la Saxe et du duché de Varsovie embarrassait tout le monde.

*) Voy. le comte de Lagarde, *Fêtes et souvenirs du congrès de Vienne.*

La Saxe ne s'était pas plus mal conduite que la Bavière ou le Wurtemberg qui n'avaient joint les alliés qu'au dernier moment. Il était d'ailleurs injuste de punir un peuple des fautes en politique commises par son souverain, mais la Prusse avait le plus souffert de Napoléon, et avait en dernier lieu fait les plus grands efforts pour le renverser. Il fallait la dédommager, et les Saxons eux-mêmes aimaient mieux passer à la Prusse en entier que d'assister au partage de leur patrie. La Russie ne voulait pas abandonner le duché de Varsovie qu'elle occupait, et sur ces deux points il y avait parfait accord entre la Prusse et la Russie. La France, l'Angleterre et l'Autriche formèrent alors une alliance secrète pour balancer les deux autres cabinets. L'empereur Alexandre en étant informé, se refroidit d'autant plus envers les Bourbons, que Louis XVIII avait refusé de marier le duc de Berry avec la sœur du Tzar, disant que la famille des Romanoff n'était pas assez ancienne, n'était pas catholique romaine, et était folle. Alexandre proposa dans une des séances de donner la couronne de France à la branche cadette des d'Orléans, mais Lord Clancarty représenta que ce serait remplacer l'usurpation militaire par une usurpation de famille, et l'affaire n'eut pas de suite*). Talleyrand, qui avait été le ministre de Napoléon, sut se

*) Voy. *Les Mémoires d'Outre-Tombe* par Chateaubriand.

maintenir dans la même qualité auprès des Bourbons, et pour la somme de trois millions de francs il se chargea de la défense de la Saxe, et l'on accepta le principe du partage. Quant au duché de Varsovie, l'empereur Alexandre déclara qu'il le tenait par la force des armes et ne le céderait qu'à la force. Le grand-duc Constantin fit même un appel aux Polonais pour soutenir les intentions libérales de l'Empereur à leur égard. Les Provinces rhénanes, la Westphalie devenaient prussiennes, pour rétablir l'état de la Prusse tel qu'il avait été en 1805; la diète Germanique se formait avec des promesses de gouvernement représentatif. Gênes se trouvait annexée au Piémont pour indemniser la maison de Savoie des misères dont l'avait accablée Napoléon, Murat conservait le royaume des Deux-Siciles, ayant fait un traité avec l'Autriche en temps opportun, et l'embarras était de trouver l'augmentation de territoire dont il avait fait une condition pour abandonner son beau-frère. Les Bourbons étaient rétablis en Espagne, et la Belgique catholique et gauloise se voyait jointe à la Hollande protestante, mariage qui n'était pas plus solide que celui de la Pologne avec la Russie.

Laharpe fut présent au Congrès, conservant assez d'influence sur l'empereur Alexandre pour assurer l'indépendance de la Suisse. Les cantons du Valais, de Genève et de Neufchâtel furent donc joints aux vingt-deux cantons déjà existants pour former ce que

l'empereur Alexandre appela la *ferme modèle* de la démocratie en Europe.

Le duc de Reichstadt fut l'objet d'une admiration générale à Vienne. Avec ses boucles blondes, sa veste de hussard noire et son crachat de la légion d'honneur, sous la direction de Madame de Montmorency, il recevait les visites avec une parfaite grâce et parlait de Fontainebleau et de Malmaison.

L'empereur Alexandre visita en compagnie de l'archiduc Charles le champ de bataille de Wagram et après avoir entendu le récit du premier jour de combat, il s'écria: — Quel homme extraordinaire, il laisse son armée dans le plus grand danger et va tranquillement se coucher!

Si les agents de Napoléon l'avaient mieux informé de la marche des affaires, il aurait retardé son départ du lieu de son exil, jusqu'à ce que les armées eussent été débandées, ou bien jusqu'à ce que le désaccord de ses ennemis eût pris un caractère sérieux. Ce fut l'empereur Alexandre qui reçut le premier, à un bal, la nouvelle du départ de Napoléon de l'île d'Elbe, et il dit à Talleyrand: „Je vous ai toujours dit que cela ne pouvait pas durer". Mais pendant huit jours, les alliés furent incertains quant au pays où l'ex-empereur des Français s'était rendu. Dès qu'ils furent informés de son débarquement à Cannes, ils le mirent hors la loi, et il fut même dès-lors question de Ste Hélène.

Le Tzar envoya le lendemain un courrier pour arrêter le retour de ses armées, et il se vit bientôt à la tête de 300,000 hommes et de 1,500 canons. Le retour de Napoléon applanit toutes les difficultés et le duché de Varsovie fut annexé à la Russie.

Napoléon montra autant de dignité à sa rentrée, qu'il en avait fait voir peu à son départ. La désaffection de l'armée pour les Bourbons, son enthousiasme pour son ancien chef furent si grands, qu'il fut unanimement acclamé. Il avait pourtant dit à la garde à Fontainebleau: „Soyez fidèles aux rois que la France s'est donnés“. Les Bourbons s'enfuirent de Paris sans défendre les Tuileries, comme l'avait conseillé le maréchal Marmont et d'autres, et Alexandre s'écria qu'il ne tirerait jamais l'épée pour la défense des Bourbons. Le sort de Napoléon fut décidé avant que les Russes n'eussent atteint le champ d'action. Napoléon laissa à ses généraux plus de liberté d'action à Waterloo qu'il ne l'avait jamais fait auparavant; or habitués à une obéissance passive, ils perdirent la bataille contre le flegme anglais et l'enthousiasme prussien.

Napoléon eut peur de s'embarquer pour les États-Unis, parce que le navire devait toucher aux côtes d'Espagne dont il avait si profondément offensé le peuple. Au lieu de se fier aux flots, il se fia à la générosité du peuple qu'il avait lui-même appelé „un peuple de marchands“. On lui donna un roc du

haut duquel il fatigua le monde de ses querelles avec son geolier. Illustre réfugié *interné* sur l'océan, il connut les souffrances que son neveu devait imposer à des milliers de ses adversaires politiques.

Murat n'eut pas plus de tête. Accablé des remords de sa conscience, des reproches de sa femme, il trahit ses nouveaux amis avec plus de facilité qu'il n'en avait mis à abandonner son bienfaiteur. Fait prisonnier, il mourut au moins comme il avait vécu, — en héros. Fusillé par les soldats qu'il avait lui-même commandés, il fit place aux Bourbons sur le trône des Deux-Siciles, et tira ainsi les alliés d'un assez grand embarras.

Alexandre revint à Paris le 11 juillet 1815. Cette fois-ci il n'y eut pas d'ovations. Les uniformes anglais et prussiens représentaient aux Français la conquête et non la délivrance. Blucher ne parlait que de bruler Paris; mais quand il voulut détruire le pont d'Jéna, il y trouva posté un bataillon russe. Wellington souffrit l'exécution du maréchal Ney malgré la convention qu'il avait signée avec Davoust. Le général anglais Sir R. Wilson, à la tête des Anglais résidant à Paris, protesta à l'ambassade britannique contre ce meurtre judiciaire, mais sans effet.

Le 10 septembre eut lieu la grande revue dans les plaines des Vertus.

Le second traité de Paris du 20 novembre 1815 enleva à la France Landau, Sarrelouis, Versoix, Phi-

lippeville, Marienbourg et rasa Huningue. Il imposa de plus une capitulation de 700,000,000 de francs. Il a été dit qu'Alexandre a renoncé à sa part, mais elle fut versée au trésor russe et employée non à couvrir les frais de la guerre, mais à faire face aux dépenses courantes. Les Russes devaient occuper la Lorraine, et le comte Alopeus fut nommé gouverneur-général de Nancy. Les Russes méritèrent par leur conduite la bienveillance des habitants qui disaient qu'ils aimaient mieux trois Russes qu'un seul Bavarois, mais le soldat russe prit trop de goût au pain et au vin de la France, les désertions croissaient en nombre, et Worontzoff craignit de perdre toute sa division, si l'occupation devait durer les cinq ans stipulés par le traité.

Alexandre avait alors une tournure d'esprit mystique, qui produisit la *Sainte-Alliance.* Elle est généralement considérée comme l'œuvre de madame de Krudner; mais il est faux de la croire une catholique romaine, elle avait été sœur de charité protestante. L'Angleterre ne signa pas cette alliance, parce que ses orateurs la représentèrent au parlement comme étant dirigée contre les libertés des peuples. Tel n'était point son objet, et on ne peut que louer les principes religieux qui présidèrent à la rédaction de cet acte, tout en désirant qu'il soient gravés dans le cœur des souverains plus qu'écrits sur du papier.

L'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* dit: „Madame de Krudner habitait un hôtel du Faubourg St. Honoré. Les jardins de cet hôtel s'étendaient jusqu'aux Champs-Élysées. Alexandre entrait incognito par une porte de ce jardin, et des conversations politiques et religieuses se terminaient par de ferventes prières. Madame de Krudner m'invita un jour à une de ses soirées spirituelles; moi, homme de toutes les chimères, j'abhorre la rêverie, je déteste le nébuleux et je méprise la jonglerie; un homme ne saurait être parfait. La scène m'ennuya; plus je voulais prier, plus je sentais la sécheresse de mon âme. Je ne trouvais rien à dire à Dieu, et le diable me tentait de rire. J'aimais mieux madame de Krudner quand, entourée de fleurs et habitant encore cette pauvre terre, elle composait *Valérie;* seulement je trouvais que mon ancien ami, M. Michaud, général aide-de-camp d'Alexandre, mêlé à cette idylle, n'avait pas assez du berger, malgré son nom. Madame de Krudner, devenue un séraphin, cherchait à s'entourer d'anges".

Dans son *Congrès de Vérone,* M. de Chateaubriand dit: „D'abord il fut sans foi (Alexandre), et commença par être athée, plus tard il devint déiste; du déisme il passa à la religion grecque, avec une disposition en faveur du catholicisme que lui ont inspirée les Jésuites et surtout le père Gerrel. Il resta flottant; comme il cherchait de bonne foi et

comme son imagination était exaltée en matière spirituelle, il se tourna vers l'illuminisme des sectes germaniques".

A son retour en Russie, le Synode et le Conseil d'État lui présentèrent le grand cordon de St. George. Alexandre le refusa disant qu'il ne l'avait pas mérité, mais que par respect pour cette institution, il acceptait la quatrième classe.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Restauration de la Pologne.

Il est évident qu'une fois l'annexion de Varsovie concédée à la Russie, la Prusse et l'Autriche auraient autant aimé que la Russie ne donnât pas d'institutions libres aux Polonais. Ces derniers avaient combattu tout le temps dans les rangs des Français, à Moscou aussi bien qu'à Leipzig, où leur valeureux roi, le prince Poniatowsky, trouva la mort en se noyant dans l'Elster. Mais ils n'avaient fait en cela que leur devoir, et loin de vouloir s'en venger, Alexandre ne songeait qu'à rétablir la Pologne.

Le baron de Stein présenta au Tzar une note à ce sujet, dans laquelle il se prononça en faveur d'une représentation d'États, comme l'Allemagne devait en avoir une.

Le comte Pozzo di Borgo de son côté fit un mémoire que nous donnons dans l'appendice et qui ne justifiait certainement pas la haute réputation de

12

cet homme d'État; un homme de lettres médiocre écrirait mieux à deux sous la ligne.

Le diplomate millionaire ne sait que par oui-dire que l'opinion publique est nulle en Russie, et que l'autocrate est l'âme qui met en action toute la machine gouvernementale. Son expérience ne lui permettait pas d'avoir une opinion sur un sujet qu'un écolier sait. Il ne veut pas de la Pologne comme un intermédiaire entre la Russie et la civilisation.

On a dit que les Russes avaient l'organe de l'ordre plus développé que les Polonais. Les prévarications des employés russes sont devenues proverbiales, et les Français ne pouvaient croire à leurs yeux en voyant de petits officiers russes frapper de leurs blanches mains des grenadiers noircis par la fumée des combats! Est-ce là de l'ordre? Le Polonais est querelleur et vain, mais l'esclavage russe contrebalance ces défauts et nous fait désespérer de la faculté administrative et de l'initiative civilisatrice de la race slave en général.

Si la Russie avait eu un gouvernement représentatif, si on lui avait posé la question de savoir s'il fallait rétablir la Pologne, il est probable que la nation y aurait répondu négativement, sanctifiant la théorie des faits accomplis, de l'usage valant la possession; de l'État, c'est la conquête; et repoussant cet axiome moderne: „la propriété c'est le vol". Mais

à défaut de représentation nationale, il fallut laisser parler les beaux esprits.

La note de Karamzine a été donnée en français par M. Tourgueneff, en anglais dans notre histoire d'Alexandre, elle vient aussi de paraître en original à Leipzig. Nous nous contenterons donc ici de l'analyser.

C'est une prétention pour le moins étrange de dire que le christianisme n'a pas changé la politique, et que les États sont régis d'après les lois qui les gouvernaient avant le Sauveur. Le Colysée de Rome est vide et le christianisme a introduit ce principe *que ce qui n'est pas juste n'est pas utile*, qu'il ne faut pas faire à autrui ce qu'on ne veut pas qu'il nous soit fait. Ivan-le-Terrible dont le règne a été si bien décrit par Karamzine dans son Histoire de Russie, n'était pas un Calligula, ce n'était pas un tyran païen, il faisait dire des messes pour le repos des âmes de ses victimes.

Sans doute que bien d'autres à la place de Catherine en auraient agi comme elle a fait, auraient profité des discordes intestines de leurs voisins, et ne pouvant prendre tout leur pays pour eux seuls, l'auraient partagé avec leurs voisins, si ceux-ci l'avaient bien voulu. Mais autre chose est de conquérir un pays ou de le voler. La guerre n'est pas contre l'Évangile, mais il y a des guerres justes et des guerres injustes, et de toutes les guerres la plus in-

juste c'est celle de trois contre un, quand ce dernier n'est pas l'agresseur. Les Polonais ont sans doute porté eux-mêmes la peine de leur faute. Une monarchie électorale avec un *liberum voto* ne pouvait produire que l'anarchie, et les voisins ne pouvaient la tolérer. Ils devaient intervenir, et comme il n'y avait pas possibilité d'y introduire un gouvernement stable, national, il ne restait que d'annexer la Pologne à leurs domaines. Voilà comment aurait parlé un homme d'État; mais un auteur sentimental comme Karamzine allait chercher ses arguments dans l'histoire, disant qu'il faudrait rendre Kasan et Astrakhan aux Tatares si l'on restituait la Lithuanie et la Volhynie aux Polonais. L'auteur a raison de dire que dans cet épanchement de son âme, il n'a pas eu en vue l'enchaînement logique des idées.

Chose étonnante! Cette note soupoudrée de compliments au Marc-Aurèle chrétien, au grand souverain, parut un acte de courage à Karamzine, tel qu'il dit à sa femme de se préparer à quitter le palais de Tzarskoë-Sélo, où ils occupaient un appartement, et jusqu'ici encore on s'étonne de ce que l'empereur Alexandre n'ait pas pris cette note en mauvaise part! Sans doute qu'il aurait dû sévir contre l'esprit de servilisme dans lequel ce document a été rédigé, et qui en russe est plus sensible que dans les traductions.

M. de Lanskoy qui était gouverneur-général du

duché de Varsovie écrivit au Tzar que les Polonais n'étaient pas aptes seulement à comprendre les institutions sublimes de l'immortelle Catherine. Il ne voulait pas parler du partage.

Le prince Adam Czartoryski était à peu près le seul qui exerçât une influence sur l'empereur Alexandre en faveur du rétablissement de la Pologne, et l'opposition qu'il rencontrait d'autre part ne pouvait manquer de produire de l'irrésolution dans son esprit. En conséquence, le duché de Pologne devint un royaume constitutionnel, mais le grand-duc Constantin fut nommé commandant des troupes et M. de Navossiltzoff commissaire impérial. Ces deux choix n'étaient ni heureux ni constitutionnels. Constantin n'avait pas les tendances ou aspirations libérales de son frère, et Navossiltzoff était homme à servir toutes les causes indistinctement, quoiqu'il fût l'auteur d'un plan de constitution pour la Russie elle-même qu'on a trouvé dans les papiers du grand-duc Constantin, à sa mort, et qu'on a publié dans *le Portfolio*.

La première diète s'assembla en 1818, et le grand-duc y figura comme député de Prague.

Le 15/27 mars 1818, Alexandre en ouvrant la diète en personne, dit entr'autres:

„L'organisation qui était en vigueur dans votre pays a permis l'établissement immédiat de celle que je vous ai donnée, en mettant en pratique les principes de ces institutions libérales qui n'ont cessé de

faire l'objet de ma sollicitude, et *dont j'espère, avec l'aide de Dieu, étendre l'influence salutaire sur toutes les contrées que la Providence a confiées à mes soins.*

„Vous m'avez ainsi offert les moyens de montrer *à ma patrie ce que je prépare pour elle depuis longtemps, et ce qu'elle obtiendra*, lorsque les éléments d'une œuvre aussi importante auront atteint le développement nécessaire".

Ce fut l'intention d'Alexandre, même après 1818, d'unir la Lithuanie, la Podolie et la Volhynie à la Pologne. Il dit à un dignitaire russe qui protestait contre ce plan, que la Russie était assez grande pour supporter même ce sacrifice. Comme il avait donné à la Russie la Finlande, la Bessarabie, la Georgie, il pouvait se concilier la Pologne sans lui donner des armes contre la Russie et sans compter sur sa reconnaissance, car il est certain que, loin de se croire liés par cette restitution, les Polonais auraient exigé et Kiew et Dantzig et Smolensk, disant que l'aigle blanc doit baigner ses deux ailes dans les deux mers, la mer Baltique et la mer Noire. Or Kiew est le berceau de la religion russe, et l'Ukraine s'est séparée volontairement de la Pologne pour se soumettre au tzar russe, afin d'échanger l'intolérance catholique contre la protection de l'orthodoxie gréco-russe.

Cependant ce qui fut restauré de la Pologne par la bonne volonté d'Alexandre fut paralysé par de fatales influences, et la liberté polonaise fut bientôt

tempérée par le froid de la Sibérie. Le prince Czartoryski fut membre du cabinet de Varsovie, sans portefeuille, et comme il continuait à être l'ami d'Alexandre, il lui écrivit pour lui dénoncer la funeste influence du grand-duc et du comte Navossiltzoff; mais ce dernier, à son tour, se plaignit de l'activité du prince, disant que, comme curateur des écoles dans les provinces russes de la Pologne, il avait aliéné à la Russie les cœurs des enfants et des habitants. Czartoryski, faible comme il est, donna sa démission, et Navossiltzoff agit désormais à sa tête et sans contrôle. Le comte Plater, un garçon de neuf ans, par exemple, fut fait tambour d'un régiment de ligne pour avoir écrit sur la table: „Vive la constitution du 30 mai 1770!“

La justice, ce premier sanctuaire de la liberté, fut assujétie aux caprices du grand-duc maniac, et les Polonais apprirent de nouveau la route de Sibérie. C'était un autre Paul Ier et le digne fils de son père. Il n'était pas méchant, mais cruel; il n'était pas bête mais fou; il n'était pas pédant, mais lâche. L'empereur Alexandre l'a reconnu en 1818 incapable d'être son successeur, lui-même s'est rendu cette justice, et pourtant on le faisait vice-roi de la Pologne, comme s'il était plus facile d'être roi constitutionnel que roi absolu. Aussi joignit-il la bouffonnerie à l'offense, quand s'asseyant dans la chambre des députés, il dit: „Jouons la comédie comme les autres“. —

Il n'y a de grand, disait Paul, que celui à qui je parle et tant que je lui parle. — Je vous enfouirai dans l'engrais jusqu'aux oreilles, ou bien „je vous enverrai où Macaire ne chasse pas ses veaux, disait Constantin à ses officiers quand il était en colère. Jandre était son favori, et il dit au général Chlopitzky: Comment marchez-vous! — Du pas auquel j'ai été en Égypte, répondit le vétéran de Napoléon.

En 1817, eut lieu un événement que nous n'avons pas eu l'occasion de mentionner, mais qui eut une grande influence sur les destinées de la Russie. Le roi de Prusse donna au grand-duc Nicolas sa fille, la princesse Charlotte, en mariage, et elle prit en passant à la religion russe, le nom d'Alexandrine Frédéric ou Alexandra Féodorowna. L'alliance des deux pays fut ainsi scellée par ce mariage, et en 1818 naquit le prince qui occupe aujourd'hui le trône russe et qui y a apporté les manières plus civilisées de la cour de Berlin, et de la famille des Hohenzollern. Ce mariage s'était fait surtout, parce qu'on savait à la cour de Berlin, que le grand-duc Nicolas hériterait du trône. C'était la première fois que la cour de St. Pétersbourg s'était alliée à une puissance de premier ordre, et les Russes, s'abusant sur l'influence de leur pays, disaient que ces sortes de liaisons les obligeaient à des concessions et à des restrictions dans leur marche politique, que des mariages avec

les petites cours d'Allemagne ne leur imposaient pas. Le 12/24 juin 1820 le grand-duc Constantin épousa la comtesse Grudsinskaja, princesse de Lowicz, et déjà le 20 mars (v. st.) avait paru un décret de l'Empereur déclarant que les enfants issus du mariage d'un membre de la famille impériale avec une personne qui n'appartenait pas à une famille régnante perdaient leurs droits au trône. Ce même jour le grand-duc Constantin avait divorcé avec sa femme Anna Feodorowna née Cobourg. Ceci ne détruisait pas les droits personnels du grand-duc Constantin au trône, et ce ne fut qu'en badinant qu'il appela désormais son frère Nicolas le Tzar de Myn en Lycie, dont St. Nicolas avait été l'évêque. Ce ne fut qu'en 1823 que l'archevêque de Moscou Philarète fut chargé de la rédaction de l'acte de l'abdication au trône du grand-duc Constantin, qui avait découvert que son frère Nicolas avait beaucoup plus d'esprit que lui, quoiqu'il occupât presqu'un trône et que son frère cadet n'eût jamais commandé qu'une brigade. Tout en ayant ainsi disposé de la succession au trône, on ne prévint pas les désastres qui éclatèrent au changement de règne*). C'est qu'invité par le prince Golitzine, à son départ pour Taganrog, de publier les actes relatifs à cette importante matière, Alexandre

*) Constantin exprima son dépit même au couronnement de Nicolas et cela envers l'ambassadeur français. Voy. les *Mémoires du duc de Raguse*.

répondit en levant la main au ciel: „Laissons cela à Dieu, il sait mieux que nous autres mortels ce qu'il doit décider“*).

*) Baron Modest Korff, *Ascension au trône de l'empereur Nicolas.*

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Revirement de politique.

Le propre de l'empereur Alexandre était de prendre conseil de tout le monde, même des dames qu'il faisait volontiers causer politique, et le malheur voulait qu'il ne faisait pas à sa tête et qu'il y avait toujours quelqu'un dont l'avis dominait. Le proverbe russe: „Mesure sept fois et coupe une“ était devenu son principe qui ne pouvait qu'augmenter l'irrésolution naturelle de son caractère. Depuis le Congrès de Vienne et surtout depuis celui de Vérone, ce fut le prince de Metternich qui prit le plus d'empire sur l'esprit du Tzar. A Vienne l'empereur François appelait Alexandre un jacobin, mais il permit à Metternich de correspondre avec lui, et Metternich eut soin de lui cacher qu'il recevait 60,000 roubles par an de la Russie pour sa correspondance*) qui sans

*) Voy. *la Revue rétrospective* qui en 1848 publia les documents trouvés en février au ministère des affaires étrangères à Paris.

doute ne devait pas contenir des conseils seulement, mais des secrets d'État. Le comte Nesselrode, ministre des affaires étrangères russes, était bien propre à accroître l'influence réactionnaire de Metternich, ne fut-ce que par jalousie pour son adjoint Kapodistria; aussi représenta-t-il la révolution de la Grèce comme étant intimement liée avec les mouvements révolutionnaires du reste de l'Europe. En 1812, l'Empereur avait reconnu la constitution de Cadix, par sympathie pour le pays qui luttait si héroïquement contre Napoléon; mais en 1818, il vendait des vaisseaux à Ferdinand VII pour aller étouffer la révolution en Amérique, et comme pour prouver que ce n'était pas seulement une affaire commerciale, il faisait présent d'une frégate russe, pardessus le marché. Le sort de ces navires fut aussi pitoyable que le sort des troupes espagnoles expédiées dans le Nouveau-Monde. L'un d'eux fut pris par les insurgés chargé d'armes, l'autre chargé de troupes qui passèrent à l'ennemi.

Sans doute que la jeunesse est plus enthousiaste de liberté que l'âge mûr. L'expérience d'Alexandre lui avait appris qu'on recueillait dans ce monde souvent de l'ingratitude, mais il faut faire le bien sans s'attendre à la récompense. Washington après avoir établi la liberté des États-Unis vit une insurrection éclater dans le Massachusetts et s'écria: „Quelle étrange créature que l'homme“, mais il ne

changea pas de principes et n'eut pas de regret pour cela.

Les sociétés secrètes de France étaient composées, en grande partie, de Bonapartistes, et après les fautes des Bourbons, on n'arriva à placer sur le trône que le duc d'Orléans auquel Alexandre lui-même avait songé.

Ferdinand VII, en rentrant en Espagne, avait approuvé la constitution de 1812, mais il introduisit à sa place l'inquisition et les Jésuites. Alexandre ne pouvait l'approuver. La révolution de 1822 en fut la conséquence naturelle; elle eut pour écho celle du Piémont et celle de Naples qui imitèrent la constitution de Cadix. La cause de la Grèce commandait les sympathies du Tzar, à moins qu'il ne penchât vers Rome, et la cause pour laquelle Byron a donné sa vie méritait bien l'appui d'Alexandre. Aussi se prépara-t-il des regrets amers en l'abandonnant. Il avait bien d'abord entrepris la défense de ses corréligionnaires, au point de faire craindre une guerre avec la Turquie; mais, au congrès de Vérone, il écarta toutes les difficultés, et ce fut la France, et plus tard l'empereur Nicolas qui rétablirent la Grèce, de concert avec l'Angleterre.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, eut pour objet de mettre fin à l'occupation de la France par les alliés; elle fut donc réduite à trois ans qui allaient expirer, et elle cessa de suite.

Le congrès de Troppau fut en décembre 1822 transporté à Laibach, en Illyrie, ayant pour but la destruction du carbonarisme qui avait d'abord eu une tendance monarchique, la suppression du règne de Napoléon, mais qui prit bientôt une tournure de jacobinisme. Le nombre des carbonari en France s'éleva jusqu'à 60,000. La Russie fut représentée au congrès par Kapodistria et Nesselrode, la Prusse par le prince Hardenberg et Bernstorff avec M. Gentz pour leur secrétaire. De Caraman, de la Ferronays et de Blacas représentèrent la France et Lord Stewart l'Angleterre. Le congrès s'ouvrit le 26 janvier 1821, et adopta le principe de l'intervention armée à l'égard de Naples et du Piémont, pour y rétablir l'ordre; mais Lord Castlereagh rejeta cette maxime dans sa circulaire.

Le 19 juin 1821, Hypsilantis qui s'était mis, de son propre chef, à la tête des corps francs grecs en Valachie, fut défait à Dragachan; il se réfugia en Autriche, mais il fut arrêté et emprisonné à Munkaiz. L'ambassadeur russe à Constantinople, le comte de Strogonoff, envoya son *ultimatum* au divan, le 15 juillet 1821, mais l'intervention de l'Angleterre obligea la Porte d'observer le traité de Boucharest. Les rapports diplomatiques entre la Russie et la Turquie ne furent cependant pas repris jusqu'à la fin du règne d'Alexandre *).

*) C'est donc la troisième fois que l'Angleterre appuya la Russie contre la Turquie. La première fois en 1806, elle envoya

Le congrès de Vérone dura du mois d'octobre au mois de décembre 1822. L'Empereur y fut accompagné de cinq généraux aides-de-camp: les princes Wolkonsky, Menchikoff, Troubetzkoï, MM. Tchernycheff, Michaud et Ocharowski. Les comtes Nesselrode, Pozzo di Borgo et Lieven, le ministre russe à Londres avec sa femme, dirigèrent les transactions diplomatiques.

L'intervention française en Espagne y fut approuvée et Alexandre partagea en cela l'erreur de Chateaubriand que Guizot a même appelée un crime politique**).

M. Alexandre de Humboldt nous a dit qu'ayant observé à l'empereur de Russie que si les révolutions réussissaient en Amérique, tout le Nouveau-Monde serait en républiques et toute l'Europe en monarchie, le Tzar lui répondit: „Je n'ai jamais eu à me plaindre des républiques".

Cependant il dit au vicomte de Chateaubriand: „Lorsque les peuples forment des sociétés secrètes, il est permis aux souverains de former des alliances". La solidarité des souverains placée en juxta-opposition avec la solidarité des peuples court bien le risque

l'amiral Duckwoith à Constantinople pour tourner toutes les forces de la Russie contre Napoléon. En 1811, elle aida la conclusion du traité de Boucharest qui coûta la tête au prince Morausy qui le signa au nom de la Turquie.

**) Voy. *Geschichte von Ferdinand VII*, *von Ivan Golovin.*

de tourner au profit de la dernière. L'Espagne et l'Italie n'avaient pas eu leur révolution de 1793, et ce qu'elles réclamaient surtout était la publicité, la liberté de la presse. Si donc l'histoire de la révolution française n'avait pas empêché Alexandre d'être un libéral, les événements de 1822 n'auraient pas dû lui faire changer de ligne de conduite. Les révolutions du Piémont et de Naples étaient des tempêtes dans des verres d'eau, mais si les révolutions sont des tempêtes, le marin qui coupe ses mats sans nécessité est un triste marin".

Le congrès de Vienne avait promis des représentations nationales aux états d'Allemagne; or les représentations par classes *(Stænde-Versammlungen)* ne répondaient pas aux espérances, et le *Tugend-Bund* n'était pas bien dangereux. Cette „Union de la Vertu" fut imitée en Russie par celle du *Bien public*. Les membres s'obligeaient de protéger l'émancipation des serfs par tous les moyens, de propager l'honnêteté dans le service public en acceptant eux-mêmes des emplois minimes. Il n'y avait donc rien que de louable dans cette tendance. Mais avec un homme tel qu'Araktchéieff, il n'y avait rien de permis, il n'y avait que des choses défendues ou commandées. Cette société prit le nom de celle du *livre vert*, de la couleur de la reliure de ses réglements. Elle se divisa en deux branches, celle du Nord et celle du Midi. La première siégea à St. Pétersbourg et la

seconde au quartier-général de la première armée. Les sociétés secrètes sont une conséquence nécessaire du manque de publicité, mais l'existence de celle dont nous parlons, ne fut connue de l'empereur Alexandre que bien plus tard, et ne pouvait donc avoir motivé le revirement de sa politique. Les francs-maçons, les sociétés bibliques ont été tour à tour défendues ou permises en Russie, et les premières établies sous Catherine II avaient surtout pour objet de faire imprimer à leurs frais des livres inoffensifs. Beaucoup de membres du *Bien Public* voyant même que les résultats ne répondaient pas à leurs efforts, se sont retirés.

Le congrès de Vérone défendit la traite des nègres. Comment donc Alexandre pouvait-il s'élever contre la tendance de ceux qui voulaient abolir l'esclavage des blancs en Russie?

Le hasard voulut que la nouvelle de la révolte du régiment de Sémenovsky arrivât à Alexandre pendant sa présence à Vérone, et produisit sur lui une grande impression en faisant apparaître devant lui le fantôme des révolutions. Or la cause de cet événement a été attribuée par l'opinion publique qui, malgré tout, est le meilleur juge même en Russie, aux cruautés du général Schwartz, le chef de ce régiment des gardes. Elles prouvaient encore une fois que les officiers allemands ne sont pas si bons que leurs compatriotes voudraient les représenter, car avec

la discipline sévère qui règne dans l'armée russe, lorsqu'un régiment se révolte, quand il a la certitude devant lui d'être puni d'une manière barbare, il faut qu'il ait à souffrir plus qu'il ne peut supporter.

L'insurrection fut réprimée avec une rigueur extrême; les soldats furent jetés dans la citadelle et beaucoup d'entr'eux eurent à passer plus tard par les verges *(Spiessruthen)*; les officiers furent dispersés dans d'autres régiments. Ce fut M. Tcheadaeff qui apporta la nouvelle, et l'Empereur lui dit qu'il ne savait pas comment en finir avec les mécontents. — En donnant une constitution, Sire, répondit hardiment le jeune officier. — En avez-vous une de prête? Tcheadaeff sortit un projet que le Tzar mit tranquillement dans sa poche.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Araktchéieff et les colonies militaires.

Alexandre était un cosmopolite plutôt qu'un Russe. Il n'aimait ni ne respectait les Russes; leur servilité lui était odieuse et il ne savait pas les rendre libres. Lorsqu'il visitait les provinces de la Baltique ou les provinces polonaises, il faisait ressortir la différence des manières de la noblesse de ces gouvernements dont la politesse était exempte de servilité. Il ne pouvait jamais déshabituer le prince Wolkonsky de lui baiser la main et, quelque fois, même à Paris, il le traitait avec rudesse pour un thé mal servi ou des chevaux mal attelés. Il se plaisait en pays étrangers et y allait aussi souvent que possible. Dégoûté de régner, il pensait plus que jamais à abdiquer et ne voyait pas qu'Araktchéieff, auquel il abandonnait de plus en plus le pouvoir, était le dernier homme entre les mains duquel il aurait dû l'abdiquer.

Alexis Andréiewitch Araktchéieff était né le 25 septembre 1769 (v. st.) dans le gouvernement de Nov-

gorod. Son pére, major en retraite, était si pauvre qu'il payait le diacre chargé de l'instruction de son fils en denrées, et l'on comprend qu'elle ne pouvait être bien recherchée. En 1783, Araktchéieff entra au corps de l'artillerie et du génie, aujourd'hui le second corps de cadets, qui était alors sous la direction du général Mélessino, un Georgien de naissance. En 1787 il fut fait sous-lieutenant et donna des leçons aux enfants du comte Soltykoff. En 1790, il fut nommé capitaine et aide-de-camp du général Mélessino. Paul, sur la recommandation de Mélessino et de Soltykoff, chargea Araktchéieff de former l'artillerie qu'il avait la permission de tenir à Gatchina, avec près de 200 soldats de différentes armes, pour son plaisir personnel.

Son obéissance aveugle envers les supérieurs et sa cruauté envers les inférieurs lui gagnèrent la faveur de Paul qui le fit colonel. Le jour après la mort de Catherine, Araktchéieff fut promu commandant militaire de St. Pétersbourg et général-major. C'était le 9 novembre 1792, et le 12, il reçut l'ordre de Ste Anne, première classe. Le 5 avril 1797, il fut nommé baron et chevalier de St. Alexandre de Newsky. Quinze jours après, il fut élevé au poste de quartier-maître général.

La lâcheté était la compagne nécessaire de sa cruauté; il ne put jamais rester au feu et n'assista à aucune bataille de sa vie. Il fit partie de la suite

d'Alexandre à Austerlitz, mais il parla de l'état de ses nerfs en tels termes, que l'Empereur ne lui a jamais depuis demandé d'affronter un danger quelconque. Un jour, il arracha de sa main la moustache d'un grenadier, et, une autre fois, il maltraita tellement le colonel Lehn, officier distingué, que celui-ci se suicida. A une revue, il donna de tels coups de bâton sur la cheville des soldats, afin de les ranger, et se servit de si gros mots envers les officiers, que ceux-ci s'en plaignirent, et comme ils appartenaient à de bonnes familles, Araktchéieff fut éloigné du service en 1798; mais quatre mois après, il fut réinstallé dans son poste, fait comte et reçut des serfs et des terres en présent.

De Scylla, l'empereur Alexandre tomba en Charybde; de Pahlen il transporta sa confiance à Araktchéieff qui cependant ne manquait pas d'esprit naturel et savait commander dans son administration, surtout celle de l'artillerie. N. Tourgueneff dit de lui qu'il ne savait ni parler ni écrire*). Quant à sa cruauté, le nom de *Grousino* rappellera aux Russes les atrocités sans pareilles qu'il a commises dans cette terre qui lui appartenait dans le gouvernement de Novgorod. Il avait pour maîtresse une fille serve, la sœur de son cuisinier; comme elle maltraitait ses gens, ces der-

*) Pour le disposer à rester au service il lui dit qu'on augmenterait ses appointements, l'empereur étant prêt à faire tout *sacrifice*.

niers la tuèrent. La rage du monstre ne connut pas de bornes quand il vit le cadavre de sa bien-aimée. Pour découvrir les coupables, il fit fustiger sans pitié tout le monde, et qui ne mourut pas sous le bâton, alla faire le récit de cette scène en Sibérie.

Le général Araktchéieff était le mauvais génie de l'empereur Alexandre. A sa mort, en 1834, il fixa une somme de 100,000 roubles assignats payable en 1926, pour le meilleur ouvrage, en langue russe, sur le règne d'Alexandre. Si les mémoires de Bennigsen voient le jour, et après la publication de la correspondance du prince Czartoryski avec le Tzar, qu'il se propose de faire publier après sa mort, cet ouvrage sera facile, mais ce prix ne fera que perpétuer la honte du donateur lui-même; car il serait impossible de le représenter autrement que comme la honte du règne de son bienfaiteur. L'empereur Nicolas fut généralement loué le jour où il le remercia de ses services, car, quant à sa responsabilité, elle était à couvert par les blancs-seigns d'Alexandre.

Le comte Araktchéieff ne voulut jamais accepter l'ordre de St. André, disant, en bon courtisan, que celui d'Alexandre (Newsky) quoique plus inférieur, était le plus cher à son cœur.

Après 1815, il fut chargé de l'organisation des colonies militaires, et disait que ce n'était pas son idée, mais celle de l'Empereur dont il était le fidèle exécuteur. Ce projet fut tout-à-fait impopulaire, mais

l'empereur Alexandre s'attacha d'autant plus à Araktchéieff qui n'eut ainsi que son impopularité pour cause de sa faveur.

Le premier essai de colonisation militaire fut fait par l'ukase du 5 août (v. st.) 1816, prescrivant de placer un bataillon du régiment des grenadiers d'Araktchéieff dans la province *(oblaste)* de Vyssotsk, du gouvernement de Novgorod. Ce devait être un essai pour éviter tout conflit entre les autorités civiles et militaires. Le chef du bataillon avait à donner des ordres aux employés civils.

Le 18 avril 1817, le reste du régiment d'Araktchéieff fut colonisé dans la province de Vyssotsk, et le 24 octobre, le régiment des grenadiers de Pernow fut établi dans la province Kholynskaia qui, d'apanage de la couronne, devait devenir une propriété militaire. L'Empereur avait l'intention d'alléger les souffrances des recrues en les laissant chez elles, et en leur assurant un domicile à leur retour. Ce n'étaient pas les colonies autrichiennes qu'on imitait, mais les Cosaques, sans considérer que ces derniers étaient nés soldats et étaient devenus tels du temps d'Étienne Battory, qui eut néanmoins bien des difficultés à surmonter. Les colonies militaires étaient en opposition directe avec la commune russe, ce système agraire aussi ancien que la Russie, et si elles avaient été introduites à la fois dans tout l'empire, on y aurait produit une révolution sans exemple. Le pire était

que l'Empereur ne sut jamais la vérité. Chaque fois qu'il visitait une colonie, on la lui faisait apparaître sous un prestige féerique, comme jadis les déserts de la Russie méridionale avaient été déroulés devant les yeux de Catherine, dans un panorama enchanteur et mouvant. Les mêmes appareils et les mêmes plats se transportaient d'une chaumière à une autre, et on avait soin de ne lui montrer que celles où ces préparatifs avaient été faits*).

Barclay de Tolly paraît avoir seul eu assez de courage pour protester contre les colonies militaires, mais il ne le fit que du point de vue militaire, et nous ne connaissons que Charles Dupin qui ait pris la défense de cette institution. Il est sans doute à désirer d'en finir avec le recrutement, mais c'était un mauvais moyen de s'y prendre que d'improviser de trois millions de paysans, de l'âge de 15 à 30 ans, autant de soldats. Sur la ligne militaire d'Autriche, on colonise des soldats chez les paysans; mais en Russie on faisait les paysans soldats, et les soldats paysans.

L'histoire présente difficilement un autre exemple de l'oppression qui accompagna cette innovation. Des villages paisibles furent violemment métamorphosés

*) Le prince Menchikoff, aide-de-camp de l'Empereur, le démontra cependant une fois d'une manière palpable. Il cassa la queue à un cochon de lait rôti, qui avait figuré sur une des tables et l'ajustant dans la maison suivante, il dit: „C'est une ancienne connaissance".

en casernes, des cultivateurs transformés en conscrits, rasés, coupés, uniformés, et durent attacher le fusil à la charrue, et tout cela se faisait en pleine paix, à l'issue des guerres, lorsque tout danger était passé et quand personne ne songeait à attaquer la Russie. On avait en vue l'économie et l'augmentation de la force armée; mais ce système ne produisit que de mauvais soldats et de mauvais paysans, des citoyens mécontents et des sujets révoltés. S'il y avait de la folie dans Alexandre, elle s'est certainement révélée dans l'établissement des colonies militaires. Les cris et les lamentations qui parcoururent l'empire auraient sans doute dû arriver à ses oreilles; mais c'est que réellement il était sourd.

Les paysans du gouvernement de Smolensk étaient trop pauvres et trop abattus pour se plaindre, mais ceux de Novgorod et de Kharkow se révoltèrent sur plusieurs points, ce qui donna lieu à un nouveau développement de sévérité, de la part des autorités, et la route de Sibérie se couvrit de colons militaires qui ne voulaient pas l'être, et qui allaient devenir des colons pénitentiaires ou des galériens. La vue du „Béni“ ne fut plus une bénédiction pour les paysans qui, après son passage, laissaient leurs terres sans culture, pensant qu'on allait les convertir en colons. Je me rappelle de ce temps, où le voyageur montrait du doigt à son compagnon de route les emplacements des soldats-cultivateurs, en disant à demi-

voix ces seuls mots qui peignaient tout un monde de souffrances: „Voilà une colonie militaire!“ Cette institution passa en héritage au successeur d'Alexandre et pendant la révolution en Pologne, il y eut à Staraia-Roussa une révolte qui dépassa en cruautés tout, excepté la peine que Nicolas infligea aux colons, et il fut réservé à Alexandre II de fermer cette plaie, si ce n'est d'effacer cette tache du règne de son oncle.

Ce fut vers ce temps que Kotzebue discréditait le nom d'Alexandre et de Russie en Allemagne. Après avoir été banni par Paul Ier en Sibérie, et avoir surchargé la littérature allemande de mauvaises pièces de théâtre, il fut envoyé comme agent secret en Allemagne. Ce qu'Araktchéieff ne trouva pas en Russie, Kotzebue le rencontra dans le duché de Bade: un vengeur s'éleva parmi les étudiants de Heidelberg. Il ne fut pas choisi par le sort, mais il s'offrit de lui-même à la corporation des *Burschenschafter* pour exécuter sa décision et purger le sol de cet espion de la liberté. Sand présenta à Kotzebue une lettre, et pendant que ce dernier la lisait, il lui plongea un poignard dans le cœur. Il fut exécuté à Manheim, les étudiants arrivèrent trop tard pour détruire l'échafaud, car on avait devancé l'heure du supplice.

La vie privée d'Alexandre, à cette époque, ne valait pas mieux que sa carrière publique. Il n'ai-

mait pas sa femme, croyant qu'elle n'était pas apte à le comprendre, tandis qu'elle le chérissait comme peu de femmes l'auraient fait. (La chronique scandaleuse assure cependant qu'elle n'a pas été insensible pour le prince A. C.) L'Empereur avait dit que ni lui ni son frère Constantin n'avaient été élevés de manière à savoir apprécier les charmes de la vie de famille. Il n'avait pas d'enfants de sa femme et avait une fille illégitime de Mme Narychkine qui mourut à l'âge de dix-huit ans. Il reçut cette nouvelle à une parade montante et s'écria: „Dieu me punit pour mes péchés.“ Sa maîtresse, à son tour, ne lui était pas fidèle et eut une liaison avec le prince Gagarine qui fut exilé à Rome, en qualité d'ambassadeur. A côté de cette liaison qui a duré près de huit ans, Alexandre avait des milliers d'intrigues dans lesquelles l'amour était pour fort peu, et comme il était pour les conquêtes faciles — à chaque relais où il couchait il demandait un vase … — son chirurgien Willhie était souvent mis en réquisition. L'adultère n'est pas recherché comme crime ni même considéré comme tel en Russie, et le mauvais exemple a été pendant des siècles donné par le trône; mais un manque de déification de l'autocratie est poursuivi comme crime, avec la plus grande sévérité. — Mr. Hellmann, le rédacteur d'un journal à Varsovie, fut condamné à plusieurs années d'emprisonnement pour ses commentaires sur la constitution du 7 mai 1771. Les

étudiants polonais à Berlin subirent une perquisition domiciliaire, mais on ne trouva rien dans leurs papiers. Un comte Potocki fut exilé en Russie, sans prétexte plausible. Le vice-roi Zoyouchek n'était qu'un prête-nom, et le bon plaisir du grand-duc était la seule loi de la Pologne. Il y eut plusieurs arrestations dans les divisions de Sabanieff et de Michel Orloff, et un rescrit au comte Kotchoubey, ministre de l'intérieur, proscrivit les loges maçonniques.

Le patriarche grec George, assassiné à Constantinople, fut enterré avec pompe à Odessa, le 28 juin 1822, et l'Empereur souscrivit 100 à 150,000 roubles assignats pour les réfugiés grecs qui vinrent à Odessa dénués de tout moyen d'existence; mais l'opinion publique en Russie était si fortement prononcée en faveur des Grecs, que le Tzar ne pouvait faire moins et aurait dû faire davantage. Nous ne rangeons pas l'expulsion des Jésuites parmi les mesures réactionnaires. La Russie, sous Catherine II, et la Prusse étaient les seuls pouvoirs de l'Europe qui souffraient les Jésuites et leur permettaient d'avoir soin de l'éducation de leurs enfants catholiques. Le décret d'Alexandre expulsant les disciples de Loyola fut motivé par leurs essais de convertir au papisme des sujets professant la foi gréco-russe, et déjà sous le règne d'Alexis Romanoff, le jésuite Bielobodsky avait pour la forme embrassé la religion grecque pour faire

d'autant mieux de la propagande en faveur du St. Siége.

L'Empereur défendit aux sujets russes d'envoyer des vaisseaux en Espagne et en Portugal, et il envoya le grand cordon de St. George au duc d'Angoulême que son aide-de-camp colonel Boutourline fut chargé de porter de sa part.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Servage et finances.

Nous avons encore une belle page dans l'histoire du règne d'Alexandre, c'est celle qui a trait à l'émancipation des serfs dans les provinces de la Baltique. La Livonie et l'Esthonie, conquises par Pierre-le-Grand aux Suédois, avaient pendant quelque temps appartenu à la Pologne, mais les classes supérieures y sont d'origine allemande: les nobles descendent des chevaliers de l'ordre teutonique du Glaive et le tiers-état des bourgeois de Brême et de Lubeck. La Courlande avait formé un duché séparé qui fut joint à la Russie sous le règne d'Anne Ivanovna. Les paysans des deux premiers gouvernements sont de la race finnoise — Leths et Esths; quant aux Kours, ils appartiennent à la race lithuanienne. La forme de la religion dans les trois provinces est luthérienne. Elles ont été jointes à l'empire russe, à condition de conserver leurs priviléges, dont elles jouissaient sous la Suède, avec un mélange de lois polonaises. La

noblesse et la bourgeoisie sont supérieures en civilisation aux mêmes classes en Russie; mais le paysan russe a plus d'intelligence que le paysan de cette race inférieure à la race slave.

Le 23 mai 1816 (v. st.) parut, ainsi que nous l'avons mentionné, le premier réglement concernant les paysans de l'Esthonie. Il y fut dit qu'en conséquence de la demande de la noblesse de cette province, en 1811, les serfs allaient devenir libres. Le 25 août 1817, fut publié le réglement pour la Courlande, à la suite d'une commission qui avait été constituée à cet effet en 1814. Le 24 septembre 1819, on célébra une solennité à Mitau et un *Te Deum* fut chanté en présence de l'Empereur.

En Livonie, les choses ne se passèrent pas aussi facilement; les serfs qui ne furent pas à même d'acquitter leurs redevances, furent chassés de leurs terres et de leurs cabanes, et eurent sujet de regretter leur état antérieur, qui du moins leur assurait un toit et de la nourriture. Il fut donc prescrit qu'une moitié des serfs y serait libre, à la St. George 1823, l'autre moitié en 1825, les ouvriers et les domestiques en 1825 et en 1826, et les enfants à leur naissance.

On ne fit rien, en attendant pour les serfs russes, et beaucoup d'entr'eux s'enfuirent en Pologne. L'Empereur consulté s'il fallait les faire rendre, répondit que la Pologne devait jouir de ses droits et priviléges. Cette perte en hommes fut cependant

compensée par les colons allemands qui s'établirent dans les provinces méridionales de la Russie en si grand nombre, qu'il fallut prendre des mesures pour empêcher l'accroissement indéfini de cette émigration.

Le 22 septembre 1823, à l'anniversaire de la naissance de l'Empereur, on abolit l'impôt sur le revenu qui avait été introduit en 1812.

La dette étrangère se montait en 1819 à 99,600,000 florins, mais la moitié des intérêts de cette dette était payable par la Hollande et l'Angleterre. Les assignats se montaient à 214,201,184 florins. L'emprunt du 1er juillet 1817 produisit 38,022,875 roubles et l'on retira autant de papier monnaie de la circulation, en le brûlant le 12/24 avril 1818. Le 1er janvier de l'année suivante un nouvel emprunt fut contracté dans les Pays-Bas. Un conseil de crédit fut en même temps formé à la Banque impériale du commerce. Il fut présidé par le prince Lopukhine et ouvrit ses séances le 10/22 février 1818. En 1821, les importations se montaient à 190,388,897 roubles et l'exportation à 105,085,897 roubles.

En avril 1821, pour prévenir le retour des famines, des magasins de blés furent établis dans tout l'empire russe. Le gouvernement prit sur lui le soin des routes publiques, en imposant à cet effet 25 kop. par tête. Quant à la chaussée entre St. Pétersbourg et Moscou commencée sous ce règne, elle ne devait être achevée que huit ans après la mort d'Alexandre.

En 1823, il y eut un changement de ministère. Gourieff, le ministre des finances, prit son congé et fut remplacé par Cankrine. Le 9 juin, Zakomelsky, ministre de la guerre, mourut et fut remplacé par Tatistcheff. Le chancelier Roumianzoff se retira des affaires étrangères pour céder sa place définitivement au comte de Nesselrode. Le prince Wolkonsky, chef de l'état major, fut remplacé par Diebitch; mais pour faire voir que le premier n'était pas en disgrâce, on lui donna l'ordre de St. André.

Quatre vaisseaux grecs naviguant sous le pavillon russe ayant été saisis par les Turcs en 1823, on s'attendit à une guerre; mais les représentations du ministre britannique à Constantinople forcèrent le divan à élargir ces navires.

Le 17 avril 1824 fut signé un traité avec les États-Unis. La Russie renonça à ses prétentions sur un long espace du littoral de l'Océan pacifique, ce qui avait failli amener une rupture entre les deux États, que la présence de Lord Strafford Canning à St. Pétersbourg sut surtout empêcher.

Dans le cours de son règne, Alexandre créa ou réforma sept universités, un lycée à Odessa, 204 gymnases et séminaires et 2,000 écoles pour le peuple sur le système de Lancaster.

Le poète Pouchkine qui, en 1815, comme élève du lycée de Tzarskoë-Sélo, avait chanté le triomphe d'Alexandre, fut exilé au midi de la Russie pour son

Ode à la liberté, dans laquelle il déplorait les excès de la révolution française et l'assassinat de Paul. La vue du Borysthène lui inspira l'ode à Ovide qui avait aussi été exilé dans ces lieux, et la vue d'un portrait du Tzar lui arracha cet inpromptu:

От ногъ до головы прелестная картина,
От головы до ногъ преглупая скотина*).

Mais c'est calomnier Alexandre que de dire que Pouchkine a été fustigé. Nous ne pouvons pas en dire autant de Gretch qui imprima les vers de Ryléieff: „Le Magnat". Il était plus dangereux d'offenser Araktchéieff que son maître.

Le sort du poète Baratynsky fut plus triste. On sait que Shakespeare fut arrêté un jour comme braconnier et accusé d'avoir volé un cerf. Il se vengea par des vers amers contre le maître du château et quitta son lieu de naissance pour aller chercher fortune à Londres. Baratynsky était page lorsque les Brigands de Schiller devinrent si à la mode que même l'assemblée nationale française l'avait fait citoyen français en lui envoyant un diplôme: „Au publiciste allemand Gile". Les pages jouèrent aux Brigands dans les rues de St. Pétersbourg et déposaient au grenier de leur école les objets qu'ils enlevaient aux passants. Baratynsky, qui n'était qu'un enfant, fut fait soldat et resta tel pendant neuf ans,

*) Des pieds à la tête un bel être;
De la tête aux pieds une stupide bête.

malgré les demandes de grâce du prince Golitzine que ce dernier renouvelait chaque année*).

*) A la mort de Baratynsky je publiai ce fait dans le *Journal des Débats* et je reçus quelques jours après une lettre de mon frère de Florence disant: „Hier, en entrant dans le salon du comte Orloff, j'ai été salué par ces mots: „Votre frère vient de faire une nouvelle infâmie, il a écrit dans le *Journal des Débats* que la souffrance était le lot de la capacité en Russie. Voy. *Mes mémoires* (en russe).

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

L'inondation et la mort.

M. de Lamartine dit dans son Histoire de la Turquie que Pierre-le-Grand a fait une faute en établissant sa capitale sur la mer Baltique au lieu de la mer Noire. Mais la mer Noire méritait son nom pour la barbarie de ses maîtres; Pierre-le-Grand n'avait rien à apprendre des Turcs et beaucoup des Suédois. Il avait l'intention de s'établir à Azov, mais il fut obligé par le traité de Pruth de raser cette ville et n'a jamais voulu faire de St. Pétersbourg plus qu'un port de mer. Ce fut sa fille Élisabeth qui, par vénération pour lui, abolit toutes les lois faites depuis sa mort et établit sa résidence sur les bords de la Néva.

Le même auteur remarque que l'emplacement où se trouve la Babylone du Nord avait paru trop pauvre au soldat suédois, à qui ce terrain avait été alloué, pour suffire à son entretien. Il est de fait que la rue des Millions ne s'appelle pas ainsi pour ce qu'elle rapporte, mais pour ce qu'elle a coûté, et le nombre

des paysans qui ont péri en desséchant les marais, dépasse le chiffre de cent mille. Pierre-le-Grand se plaisait à fonder une nouvelle Amsterdam, d'après un système de digues qu'il avait étudié en Hollande. Néanmoins il a été prédit que Pétersbourg périra par le déluge, et comme les mœurs n'y sont pas très pures, l'historien y verra sans doute le doigt du ciel; et les poètes, qui vivront à cette époque, auront un beau sujet à décrire, donnant raison aux prophètes qui prédisent la chute de cette capitale de l'autocratie, et de cet égoût de la pourriture gelée pendant six mois de l'année.

Le 18 novembre 1824, à 8 heures du soir, la Néva devint houleuse; le jour suivant, à dix heures et demie du matin, l'eau avait atteint la hauteur de dix pieds dans les parties basses et de quatre pieds dans les parties hautes de la ville. En cinq minutes tous les ponts en bois, — et il n'y en avait pas alors en pierre, — furent emportés. A trois heures après midi, l'eau commença à baisser et à neuf heures elle reprit son niveau; mais que de dévastations n'avait-elle pas commises dans l'intervalle! A Cronstadt, les remparts en bois furent détruits et la tempête y fut si violente que des canons de 500 à 600 livres de poids furent emportés par l'eau. L'inquiétude des habitants fut grande lorsque les canons de la citadelle leur apprirent que l'eau de la Néva montait à une hauteur inusitée, mais la surprise augmenta

lorsque les rues furent inondées et que l'eau commença à entrer dans les caves; l'étonnement fut à son comble quand des bateaux circulèrent dans les rues, transportant les effets qui couraient le danger d'être submergés. Des marchandises valant des millions avaient péri déjà, lorsque la furie du terrible élément ne faisait que croître. Des rez-de-chaussée, les habitants montèrent au premier, où l'eau les menaçait encore. Les cimetières ayant été bouleversés, on vit des squelettes nager dans les rues au milieu des poutres de bois et des sacs de blé. Une sentinelle resta à son poste jusqu'à ce que sa cabine fut devenue un bateau qui l'emporta à quelque distance. Les exemples de ceux qui se dévouèrent pour le salut de leurs concitoyens en danger furent aussi nombreux que méritoires. L'empereur Alexandre veilla au milieu de cette tourmente avec un grand sang-froid d'esprit, et se montra à ses sujets consternés pour relever leur courage; pendant que Pierre-le-Grand, le fondateur de cette cité restait assis calme et majestueux sur son cheval d'airain et son roc de granit, étendant son bras comme pour protéger ses enfants et commander aux flots. Enfin, les vagues s'apaisèrent, après avoir dispersé des ruines dont il est impossible d'estimer la valeur même approximativement. Les rapports officiels portèrent le nombre des noyés à cinq cents.

Cet événement fut considéré de mauvais au-

gure: car l'inondation précédente avait eu lieu en 1802, au début du règne d'Alexandre et celle de 1777, si près de la mort de Catherine II, fut même plus importante. L'incendie de l'église de l'Assomption et l'apparition de la comète qu'on n'avait vue qu'en 1811, comme le précurseur des malheurs de 1812, confirmèrent les esprits crédules dans l'attente de quelque événement sinistre.

Le 30 août (v. st.) 1825, les reliques de St. Alexandre Newsky furent transportées de Vladimir au couvent qui porte le nom du héros et du saint, aux environs de St. Pétersbourg. L'Empereur y retourna le jour suivant, 1er septembre, pour y faire ses dévotions avant son départ pour Taganrog. Après la messe, un ermite l'invita à visiter sa cellule; elle était toute tapissée de noir, et quand le Tzar lui demanda où il couchait, il lui fit voir un cercueil. L'esprit d'Alexandre étant ainsi ouvert à de tristes pensées, le cénobite lui dit: „Sire, je suis vieux, et j'ai vu bien des événements pendant ma longue vie; veuille m'écouter. Avant la grande peste à Moscou, les mœurs du peuple étaient plus pures, et il était plus religieux, mais, après la peste, les mœurs devinrent pires. 1812 fut une époque d'épreuve et de dévotion; mais après cette guerre, les coutumes devinrent plus corrompues encore. Tu es notre souverain et c'est ton devoir de veiller sur les mœurs. Tu es le fils de l'église orthodoxe et tu

dois l'aimer et la protéger. Telle est la volonté du Seigneur.

Alexandre exprima son regret de ne pas avoir fait plutôt la connaissance de l'ermite, et lorsqu'il quitta le couvent, en passant sur le pont, il ne regarda pas, comme de coutume, couler l'eau, mais en quittant la ville, il arrêta la calèche et contempla pendant un quart d'heure la capitale qu'il ne devait plus revoir.

L'Empereur venait de se réconcilier avec sa femme; il lui avait rendu toute son estime et tout son amour et allait la rejoindre à Taganrog, où elle était allée pour cause de santé et où il lui avait fait bâtir un nouveau palais.

Ayant promis au comte Worontzoff de visiter son château d'Aloupka, l'Empereur partit le 20 octobre pour la Crimée, pour un voyage de dix-sept jours. Le 25, il fit trente-cinq verstes à cheval et à Jursuph il mangea beaucoup de fruits. Il passa la journée du 27 à Aloupka et visita ensuite le jardin Nikitinskoi et Orienda, une campagne qu'il avait achetée peu auparavant du comte Kouchelef-Besborodko. Dans la terre de la princesse Golitzine, où la fièvre était dans toute sa force, il resta une demi-heure la tête découverte, exposé à l'air froid, et ensuite il fit quarante verstes à cheval jusqu'à Beidar; un exercice aussi violent lui causa de la fatigue, mais aurait dû réagir contre la fièvre. A Balaklawa, en compagnie

du général Diebitch, il passa en revue le bataillon grec commandé par Ravailat; de là il se rendit au couvent de St. George et passa trois jours à Sébastopol, où il fut présent le 28 octobre, par un jour froid et sans manteau, à la mise à l'eau d'un navire de guerre; puis il inspecta l'hôpital militaire et commanda un exercice d'artillerie à la batterie d'Alexandre. Le 29, il passa le canal en bateau, pour se rendre au fort Constantin. Le 30, il alla à Djufuktale, une forteresse habitée par des Juifs-Koraits. Le 31, il fut à Eupatoria, d'où il passa à Mariapul, et le 5 novembre il retourna à Taganrog, dans un mauvais état de santé. Il dit au prince Wolkonsky qu'un verre d'épine-vinette qu'il avait pris à Eupatoria l'avait rendu malade et qu'il avait contracté la fièvre à Pérékop. Il s'évanouit plusieurs fois pendant sa maladie et s'obstina à ne pas prendre de médecine, jusqu'à ce que son chirurgien Wilhie conseilla à son confesseur de lui dire que c'était un péché de ne pas prendre soin de son corps.

La nouvelle d'une conspiration lui parvenant en ce temps, l'Empereur s'écria: „Les ingrats, après tout ce que j'ai fait pour eux!“ Il n'en donna pas moins l'ordre d'arrêter le capitaine Witkovsky. Puis se souvenant des derniers moments de son père, il dit: „Les infâmes, ils l'ont tué!“ L'impératrice Élisabeth, dont la vie n'a été qu'une alternative de dévoûment et de souffrance, veillait au chevet du

malade, expédiant courrier sur courrier à l'Impératrice-mère, jusqu'au moment où elle écrivit ces mots mémorables: „Notre ange est au ciel". Ce fut le 19 novembre (v. st.) 1825, à onze heures moins dix minutes du matin, que l'empereur Alexandre rendit son dernier soupir.

A l'autopsie, on trouva de l'eau dans la tête et le foie attaqué. Le corps fut embaumé, mais l'opération ne réussit pas bien et le visage devint livide, par suite de l'action de l'esprit de vin auquel on l'assujettit.

Quand la nouvelle de la mort d'Alexandre vint à St. Pétersbourg, la famille impériale se trouvait à la chapelle de la cour; le prêtre officiant prit une croix, la couvrit d'un voile noir et s'approcha de l'Impératrice-mère. Tout le monde comprit ce triste signe et se jeta à genoux, la face contre terre.

La même nouvelle arrivant à Varsovie, une scène aussi touchante s'ensuivit entre le grand-duc Constantin et son frère Michel qui se trouvait alors chez le Czésarewitch. Mais lorsque ce dernier fut salué dultitre d'empereur, il défendit de faire usage de ce mot; son frère Nicolas devait le débarasser du fardeau de la couronne, sans lui savoir gré de cet héritage et sans savoir le préserver d'une catastrophe.

Il a été dit*) qu'Alexandre est mort empoisonné,

*) Biographie universelle, article Alexandre.

et comme preuve, on a avancé que son visage était si livide après sa mort, qu'il a fallu le couvrir, et que son corps a été transporté de Taganrog à St. Pétersbourg dans un cercueil fermé; mais nous avons expliqué le premier point, et à moins d'avoir soumis les intestins à une analyse chimique, il est impossible de se convaincre de la présence du poison. Quelques rapports disaient qu'à l'apparition d'une érésipèle au pied, l'empereur se serait écrié: „Je mourrai de la mort de ma sœur Catherine“. Quant au breuvage qu'il a pris à Eupatoria, il lui a été présenté par son propre valet, et il est reconnu que l'épine-vinette est considérée comme un remède excellent contre la fièvre. On a soupçonné des sociétés secrètes, mais le régicide n'était pas leur but, et surtout elles repoussaient le poison. Comme on ne prête qu'aux riches, on a bien des fois accusé les jésuites d'avoir abrégé les jours du Tzar, non pour les avoir renvoyés de la Russie, mais pour avoir voulu adopter une mesure générale de poids et de monnaie. Parce qu'ils ont trempé la main dans l'abdication de don Pèdre du Brésil, il ne s'ensuit pas qu'ils prenaient Alexandre pour un Jacobin, après les secours qu'il a prêtés à Ferdinand VII. Le lecteur se rappellera qu'on a longtemps supposé que James I et Charles II ont été empoisonnés aussi; mais l'histoire a fait justice de ces fables.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Caractère d'Alexandre.

Mme de Staël a dit qu'une moitié d'Alexandre était gelée et l'autre pourrie. Le mot de Voltaire disant que la Russie était pourrie avant d'avoir été mûre, nous paraît plus heureux, mais il n'y avait rien de vert dans l'empereur Alexandre, surtout après 1815. Madame de Staël croyait que la plus grande femme était celle qui avait écrit le plus de livres; or, on sait que Napoléon l'a désabusée en lui disant que c'était celle qui avait le plus d'enfants. M. James Fazy nous a assuré qu'un jour elle ennuyait tellement Byron de son babillage pendant une partie sur le Leman, que le poète anglais lui demanda: — Avez-vous jamais vu, Madame, un homme nager? et sans attendre sa réponse, il se jeta à la nage pour regagner sa villa. Lord Byron a été malicieux envers Alexandre en lui jetant à la face ces mots: „O chauve Tzar, tu es bien heureux, si tu es le fils de ton père!“ mais Byron qui voulut combattre les Turcs

pour les Grecs avait abhorré les Russes à Ismaïl. Il se trouve que c'est à Mme de Staël elle-même qu'Alexandre a dit le mot le plus heureux. Elle lui observait à Vienne qu'il gouvernait bien sans constitution, et il répondit: „Je ne suis alors qu'un heureux hasard". Malheureusement il avait plus d'inspirations que de persévérance, et ne sut pas doter son pays de ce bien le plus grand: la liberté. Comme le remarque Chateaubriand, ses avances à la liberté produisirent une révolte et non pas une révolution. Il devait savoir qu'à défaut de réforme radicale, deux épées de Damoclès sont suspendues sur la tête de la Russie: la tyrannie et la révolution.

Comme dans Napoléon il y a deux hommes dans Alexandre. Le jeune homme blond aux yeux bleus, incrédule, libéral; puis l'homme chauve, gros, blasé, maladif. L'homme fait n'apparaît qu'en 1814, 15, 18; c'est l'homme indécis, bon, généreux. 1812 l'avait pétri à feu. Comme il l'a dit lui-même à l'évêque Eylert, l'incendie de Moscou a allumé dans son âme le feu de la religion, et la vue des grandes batailles qui ont suivi, a sanctifié sa foi. Il faut de grands sacrifices à un peuple pour faire l'éducation des souverains. Mais les révolutions de 1822 anéantirent le libéralisme d'Alexandre.

D'incrédule, Alexandre devint mystique, et de mystique, bigot et superstitieux. Il portait dans ses poches un paquet contenant une prière et un extrait

de l'Écriture sainte. Son valet le persuada que de laisser brûler une bougie le jour c'était évoquer la mort.

Comme je demandai à un homme d'État qui avait assisté au congrès de Vienne et connaissait Alexandre II depuis son enfance, s'il y a une grande ressemblance entre les deux monarques, il me répondit: „Ne vous y trompez pas, Alexandre Ier était un homme supérieur". Espérons que son neveu se montrera tel aussi.

Alexandre Ier a en effet placé la Russie à l'étranger, à une hauteur dont son successeur ne l'a fait descendre que comme un épouventail de la civilisation. Après 1848, des concessions à la liberté pouvaient seules étendre la Russie jusqu'à l'Adriatique; mais comme l'a dit Paul-Louis Courrier, la liberté est la bête noire des empereurs de Russie. Sur la question polonaise, Alexandre s'est élevé à une magnanimité d'âme sans pareille dans l'histoire, en concevant le projet du rétablissement de la Pologne; mais l'histoire russe trace les tzars avec un glaive à la main et non pas avec une couronne de fleurs sur la tête*). Ce ne sont pas des Rédempteurs mais des Vengeurs.

La lascivité des mœurs d'Alexandre était d'autant plus déplorable que les règnes d'Élisabeth et de Catherine avaient déjà démoralisé l'aristocratie et ébranlé la vertu matrimoniale**).

*) Mots de Karamzine.

**) Voy. Radistcheff, *de la corruption des mœurs.*

La bonté du cœur était la base la plus solide du trône d'Alexandre, et ainsi que l'a dit Fénélon, il n'y a que les grands cœurs qui comprennent combien il y a de gloire d'être bon. Oui, de gloire et de profit, car la justice n'est pas une affaire d'épanchement; quand c'est l'effet d'un caprice, c'est du despotisme; mais ainsi que l'a défini Justinien dans les pandectes, la justice est le désir continu de rendre à chacun son dû; or, à défaut de lois qui consacrent cette justice, la bonté de cœur est une condition indispensable de l'autocrate. L'autocratie qui n'est pas tempérée par la bonté du cœur du souverain est la tyrannie. Henry IV l'a dit: „J'ai éprouvé des moments de satisfaction dans la vengeance, mais la clémence a été pour moi une source de longue béatitude". La vengeance, ce plaisir des dieux, doit être inconnue des souverains, et Alexandre a connu la clémence. Sa générosité cependant n'a jamais été de la dissipation. Il était économe des deniers publics. Les vingt-cinq roubles qu'il a donnés à une fille qui est venue lui demander une dot, en lui disant: où en serait-il, s'il devait doter toutes les filles qui veulent se marier? les vingt-cinq roubles qu'il a donnés à un cocher qui, le prenant pour un officier, ne voulut pas le laisser partir à moins qu'il ne lui donnât son manteau en gage, ne sont qu'autant de francs et doivent être cités comme des preuves de son économie plutôt que de sa largesse. Il fit pré-

sent à un de ses fonctionnaires des insignes en diamant de l'ordre de St. André que ce dernier emprunta à son valet, ayant mis les siens en gage; mais ce fut par orgueil de ne pas porter des joyaux qu'un autre avait mis, plus que par générosité.

Enfin l'on sait, qu'au retour d'un de ses voyages à l'étranger, il s'arrêta devant un homme mort jusqu'à ce que son chirurgien fut arrivé pour le saigner, fait pour lequel il reçut la médaille de la société humaine anglaise. Mais quand on se rappelle que Pierre Ier a perdu la vie pour avoir sauvé des pêcheurs pendant la tempête, on se dit: „Voilà la vraie grandeur!"

Alexandre a promené les Russes tambour battant à travers l'Europe, ainsi que l'a dit Tcheadaeff; mais il a trouvé la pourriture et l'a laissée. Depuis lors on a su même faire oublier à l'Allemagne le bienfait qu'il lui a rendu en l'aidant à s'émanciper d'un joug étranger, on a amoncelé des haines par l'arrogance et on a perdu toute sympathie par le despotisme. On a offensé Dieu même par l'orgueil, on a isolé la Russie, sauf à l'allier au nouveau Napoléon.

Chateaubriand disait qu'Alexandre était le seul prince pour qui il ait éprouvé une sympathie réelle. Il prédisait un triste sort pour les autres, et ce sort s'est en partie réalisé pour quelques uns d'entr'eux.

Un critique anglais flétrissait la diplomatie russe dans la personne d'Alexandre. Or voici ce que nous lisons dans Macaulay: „Shaftesbury a certainement été moins respectable que Talleyrand; et ce serait faire tort même à Fouché que de le comparer à Lauderdale“.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Les hommes du règne d'Alexandre Ier.

Nous n'avons que peu de mots à ajouter au caractère de Constantin Pavlovitch. Il avait fait la campagne d'Italie sous Souvoroff*) et y apprit à manœuvrer les troupes — à la parade. En 1812, à une revue à Kalisch, en voyant défiler les chasseurs de la garde qui avaient fait des miracles de valeur sans s'aligner comme des joujoux, il s'écria: „Ces gens ne savent que se battre". En Prusse, il tua le mari d'une femme qu'il séduisit, un cordonnier, et fut expulsé de Berlin pour avoir été dans la voiture royale dans une maison de tolérance. A Strelna, il essaya son petit canon et blessa une femme qui lavait du linge au golfe. Alexandre appela cette prouesse un crime, dans son ordre du jour, et le Tzésaréwitch fit une pension à la famille de sa victime. Il se plaisait

*) Radetzky, dans les Mémoires qui viennent de paraître de lui à Stuttgardt, réclame l'honneur d'avoir décidé des victoires de Trebia et de Novi. Le colonel Miklachewsky a reclamé la gloire de Rymnik pour sa charge à la tête des dragons. Vous verrez qu'on ne laissera rien au vieux maréchal russe, si ce n'est les horreurs d'Ismaïl et de Prague.

en Pologne plus qu'en Russie et a pour cela renoncé au trône de Russie. Il appelait toujours Alexandre son bienfaiteur, et de tous ses frères, il aimait le plus le grand-duc Michel.

Catherine II avait surnommé Prozorowsky Achille et Koutousoff Agamemnon. L'Achille russe appelait Koutousoff son élève et avait un système de guerre à la Frédéric qui n'était plus bon à rien du tout. Du temps d'Alexandre il était déjà si vieux qu'il ne pouvait pas monter à cheval tout seul.

Koutousoff écrivait à sa fille, de Vilna en 1812: „Agamemnon était-il heureux?" Alexandre lui donna un diamant de la couronne russe qu'il fit remplacer par une plaque en or, sur laquelle il fit inscrire son nom. Le gendre de Koutousoff Badicheff avait trop d'influence sur lui, quoiqu'il ne commandât qu'un corps franc. Sa bonne foi était fort sujette à caution et Tchitchagoff reçut de lui un ordre antidaté de faire à Bérézina ce qu'il était déjà trop tard de faire.

Rostoptchine fut un favori de Paul Ier qui, à son avénement au trône, lui demanda ce qu'il voulait être auprès de lui? — Recevoir les pétitions. — Cela ne ferait pas mon compte, lui répondit le Tzar, je veux que vous dirigiez le collége de la guerre. Il le chargea d'aller faire prêter serment de fidélité à Alexis Orloff, qui s'étonna de la méfiance du nouvel empereur: Comme il était au lit, il se leva, revêtit une robe de chambre et prêta serment devant une image en tenant

un cierge. Général-gouverneur de Moscou en 1812, il n'a plus occupé de poste marquant, ce qui prouva que l'incendie de Moscou ne lui avait pas été commandé.

Barclay de Tolly était le fils d'un prêtre luthérien en Livonie où sa famille d'origine écossaise s'était établie. Il a été treize ans soldat dans un régiment de dragons et n'a dû sa carrière qu'à son épée. Il appela l'attention de l'Empereur sur lui pendant la guerre de 1807, et fut fait ministre de la guerre en 1811. Il était couvert de blessures, ayant été laissé pour mort en Finlande pendant 24 heures, sur un champ de bataille. Il avait de l'Écossais le sangfroid et un courage à toute épreuve; sans s'élever à des conceptions de génie, il avait des qualités solides: l'abnégation et la persévérance. C'était le Fabius russe.

Bennigsen, fils d'un colonel de Brunswick, épousa Mlle Alexieff, la fille illégitime de Catherine II, ce qui expliquerait pourquoi il n'est pas tombé après sa participation à l'assassinat de Paul. Il reçut en dot de sa femme des biens considérables en Lithuanie et fut fait général aide-de-camp et général de cavalerie. Après la bataille de Winkowo il essaya de noircir Koutousoff et fut écarté lui-même. Mais en 1813, il commandait l'armée des reserves et ce ne fut qu'en 1818 qu'il prit son congé avec une pension considérable.

Le prince Wolkonsky se distingua comme officier à la bataille d'Austerlitz; il eut plus tard pour aide-de-camp le comte Michel Orloff connu pour ses opi-

nions libérales. Le prince n'avait que des connaissances médiocres en affaires militaires et valait mieux comme ministre de la cour, poste qu'il a occupé auprès de l'empereur Nicolas, que comme ministre de la guerre.

Le prince Bagration de la famille géorgienne qui prétend être la plus ancienne du monde était un héros russe. Il fit la campagne d'Italie sous Souvoroff. A la bataille de Trébia, il dit au maréchal que les soldats étaient si fatigués de la marche forcée qu'ils venaient de faire, qu'il n'y avait pas dix hommes par compagnie capables de se battre. — „Macdonald n'en a pas quatre par compagnie, répondit Souvoroff, attaque avec l'aide de Dieu, fais charger à la baïonnette!"

Bagration fut plus heureux en Finlande qu'en Turquie, où les Russes ont toujours rencontré de la fatalité. En 1812, ce fut pour des raisons stratégiques qu'il n'attaqua pas les Français à Minsk et à Mohilew; mais Napoléon lui a donné gain de cause à St. Hélène en disant que la Russie était si grande qu'il était impossible d'empêcher ses armées de se joindre en faisant de grands circuits. Bagration n'aimait pas Barclay de Tolly; mais il avait cela de commun avec tous les soldats russes qui l'appelaient *(Boltaï da i toleko)* bavard.

Napoléon a fait tort aux généraux russes en disant qu'ils n'étaient pas bons. Non seulement il y avait parmi eux d'excellents généraux de divisions, mais aussi de très bons chefs de corps. Miloradowitch appelé

par Souvoroff „le voltigeur par excellence“, mérita l'estime de Murat contre lequel il combattit si souvent, et ils échangèrent leurs manteaux en 1812 en gage d'estime. Il fut tué à l'insurrection du 14/26 décembre 1825. Tormosoff et Konownitzine ont été reconnus excellents même par les auteurs allemands, et si le général Toll a fait tort à Yermoloff, il a élevé aux nues le prince Eugène de Wurtemberg, le père de l'Impératrice-mère*). Quand on considère combien peu les Rosen et les Freitag se sont distingués au Caucase, on comprend pourquoi les Russes estiment Yermoloff et Zizianoff.

Platoff fut la terreur des Français, mais Wittgenstein n'a jamais été qu'un hussard et est mort en disgrâce à Berlin.

Le colonel Toll appartenait à une famille hollandaise établie en Livonie; il fut élevé à l'école militaire dirigée par Koutousoff. Il fut quartier-maître du général de Barclay et fut fait général-major à Vilna en 1812. A la bataille de Leipzig il força les Autrichiens à exécuter ses plans. Chef de l'état-major de la première armée, à Mohilew, il fut fait comte par l'empereur Nicolas et placé à la tête des voies et communications. Il mourut en 1842.

Kotchoubey (Victor Prolowitch), né en 1768, fut

*) Ce qui me fait douter de l'authenticité de ses mémoires, ce sont les termes dans lesquels on le fait parler de Jomini, dont le fils a épousé Mlle de Toll.

chambellan sous Catherine et ambassadeur à Constantinople sous Paul Ier; comme vice-chancelier il tomba en disgrâce, mais fut fait ministre de l'intérieur par l'empereur Alexandre. Partisan de l'alliance avec l'Angleterre, il donna sa démission en 1807, lorsque le Tzar s'allia à Napoléon. 1812 le revit au service de la patrie et il fut membre de la commission qui gouvernait le pays dans l'absence du monarque. En 1819, il devint de nouveau ministre de l'intérieur, mais en 1823, il se retira pour cause de maladie et fut nommé en 1825 membre du conseil de l'empire. Nicolas le fit chancelier et il mourut en 1834.

Le prince Alexandre Nicolaïewitch Golitzine fut ministre des cultes sous l'empereur Alexandre et mit ses papiers en ordre, à son départ pour Taganrog. Directeur des postes sous Nicolas, il perdit la vue et mourut en 1844 en Crimée.

L'amiral Mardvinoff présida différents départements du Conseil de l'Empire et fut un homme d'État d'une rare instruction pour un Russe. Riléieff l'a surnommé le héros civique. Ce serait lui faire tort que de mettre Chychkoff à côté de lui *).

Le prince Czartoryski a contracté en Russie des habitudes russes qui le poussèrent à se poser en dictateur en 1831, ce qui ne contribua pas peu à la perte de la révolution polonaise.

*) Voy. la *Russie sous Nicolas Ier* pour l'anecdote de l'écrevisse et de la Russie.

Le comte Pozzo di Borgo dut au Prince Adam Czartoryski son entrée au ministère des affaires étrangères. Il oublia ce fait et n'apprit jamais le russe.

Le marquis de Paulucci, gênois de naissance, donna sa démission de chef d'état-major en 1812, croyant qu'il n'y avait pas moyen de résister à Napoléon. Il disait servir l'Empereur et non pas l'empire.

Le comte Alopeus, ministre de Russie à Berlin était épris de sa personne, ne parlant que de ses succès auprès du beau-sexe et de l'amour que sa femme éprouvait pour lui.

Le comte Lieven avait le malheur d'être le mari d'une femme qui prétendait être supérieure, tandis que lui-même ne manquait pas d'esprit. Elle eut des aventures ridicules avec George IV et lady d'Osmonde. Sa hardiesse fut le secret de son succès. Dénuée de charmes physiques, elle était vulgaire en politique. L'amour perdit Troie, mais ne perdit pas Guizot.

Le comte Arnfeldt devint sujet russe depuis la conquête de la Finlande, et obtint un grand poids dans les conseils du Tzar. Mais c'était un intriguant et un faiseur d'embarras.

Alexandre Hypsilantis entra au service russe en 1809 comme officier aux chevaliers gardes. Il devint bientôt major aux hussards de Grodno. En 1813, il perdit un bras à la bataille de Dresde. En 1820, il fut choisi par les Grecs pour chef d'une hétérie (épitrop). Il alla secrètement dans les Principautés da-

nubiennes pour rejoindre ses compatriotes en guerre contre les Turcs. Défait à Dragachan, il se réfugia à Hermanstadt, et quoique autorisé de rester en Autriche sous le nom de Schœnwarth, sous le prétexte de sa propre sûreté, il fut enfermé à Munkaiz et plus tard à Theresienstadt. Ce fut sur la demande de l'empereur Nicolas qu'il fut relâché en 1827; mais il avait tant souffert pendant sa détention qu'il mourut peu après.

Les Kapodistrias étaient les maîtres de la ville du même nom, l'ancienne Justinopoles, près de Trieste. Les ducs de Savoie les firent comtes. Jean Kapodistrias naquit en 1776, à Corfou et était le troisième fils de son père. Il étudia la médecine en Allemagne et entra au ministère des affaires étrangères en Russie, en 1809. Ses débuts furent si peu encourageants qu'il songeait déjà à émigrer en Amérique, lorsqu'il fut attaché à l'ambassade de Vienne. Le comte Stackelberg, ministre russe près de la cour d'Autriche, eut peu de confiance en lui; mais l'amiral Tchitchagoff l'appela en Bessarabie pour l'aider à déterminer les frontières acquises par le traité de Boucharest, vu sa connaissance des localités. Il eut ensuite une mission en Suisse et devint citoyen honoraire de Genève, Lausanne et Vaud, titre dont il fut toujours fier. Ce fut à Genève qu'il se lia avec Eynard, l'ami des Grecs. Ce fut lui qui rédigea le traité de la Sainte-Alliance, dont les principes s'accordaient avec ses idées reli-

gieuses. Comme adjoint du ministre des affaires étrangères, il siégea au congrès de Laibach et détermina les frontières du Piémont. Ayant établi en 1815 la société des Philomuses à Athènes, il fut élu Président de la Grèce, le 2 avril 1827, et le 27 septembre (9 octobre) 1831 il fut assassiné par les frères Mavromikhalis, pour avoir été trop dévoué à la Russie et aux principes de l'absolutisme.

Les émigrés français furent traités on ne peut mieux en Russie, et quoiqu'ils portassent les armes contre leur pays, on ne les considéra pas comme des traîtres. Le duc de Richelieu fut gouverneur-général de la Nouvelle Russie, et son monument se voit encore à Odessa. L'empereur Alexandre tout en permettant à Louis XVIII de prendre le pas sur lui, dans son palais, lui imposa le duc de Richelieu pour premier ministre.

Le marquis de Langeron avait combattu pour les Américains avec Lafayette et St. Simon, puis contre les Turcs avec les Autrichiens et enfin contre les Français dans les rangs des Russes. En 1814, après une visite à Montmartre, Alexandre dit à Langeron: Vous avez oublié quelque chose à Montmartre — Pas que je sache, Sire. — J'y ai trouvé un paquet à votre adresse. C'étaient les insignes d'un ordre russe. Alexandre savait que ce n'est pas ce qu'on donne, mais la manière dont on le donne qui en fait le prix.

APPENDICE.

I.

Lettre de Speransky.

Perm, janvier 1813.

„Sire,

„En m'éloignant du service, Votre Majesté, entre autres marques de gracieuse attention, a bien voulu me dire que, „dans toute autre situation des affaires moins critique, elle „mettrait un an ou deux à examiner avec plus de soin les ren- „seignements qui lui ont été fournis sur mon compte.“ Je dois conclure de ces paroles, sire, que votre opinion à mon égard n'est pas définitivement fixée. . . . .

„Daignez, sire, honorer de votre attention les explications ci-jointes, non pas autant par égard pour ma position, qu'à cause de l'importance du sujet qu'elles concernent. Quant à mon sort, votre justice et votre bonté peuvent seules en décider; mais les souverains ont toujours un intérêt direct et personnel à connaître la vérité, surtout quand il s'agit des affaires importantes de l'État.

„Je suis, etc.“

Extrait des explications jointes à la lettre de Speransky.

„Dès le commencement de son règne, Votre Majesté, songeant à toutes les vicissitudes, à toutes les secousses violentes qui avaient signalé le passé, prit la résolution d'établir enfin et de maintenir religieusement un régime stable, basé sur les lois, conforme à la fois à l'esprit et au degré de lumière de l'époque.

„Ce principe a seul présidé à toutes les réformes que vous avez exécutées, sire, et qui auraient fait la gloire de tout un long règne, si les hommes étaient plus justes et que les circonstances eussent été plus heureuses. Les personnes auxquelles Votre Majesté avait confié l'exécution de ses projets se sont tour à tour vues plus ou moins en butte à l'envie et à la calomnie. Il n'en pouvait être autrement. Vous-même, sire, vous vous êtes souvent trouvé en face de cette soi-disant opinion publique, routinière et passionnée, qui ne veut pas de changements dans le présent, et qui voudrait encore davantage en priver l'avenir.

„Malgré tous ces obstacles, Votre Majesté a persévéré pendant douze ans dans la voie qu'elle s'était tracée. Les hommes changeaient, les plans changeaient avec eux, mais la pensée fondamentale, l'intention première reste toujours la même.

„Jusqu'en 1808, je ne fus guère que simple spectateur de ces réformes; mais je ne cessais de les suivre de la pensée et du cœur. Quand il plut à Votre Majesté de me charger, par l'entremise du comte Kotchoubey, sous les ordres duquel je me trouvais alors, de rédiger un plan pour l'organisation de

l'administration et des tribunaux de l'empire, j'acceptai cette tâche avec joie, et je crois l'avoir remplie avec tout le zèle dont je suis capable.

„Vers la fin de 1808, Votre Majesté commença à m'occuper plus constamment des affaires de haute administration, à m'initier d'une manière plus intime à ses pensées; et souvent, sire, vous daignâtes passer avec moi des soirées entières à lire toutes sortes d'ouvrages qui traitaient des sujets en question.

„De tous ces entretiens, répétés peut-être plus de cent fois, de toutes ces discussions, Votre Majesté a dû former un certain tout, un certain ensemble. De là le plan d'organisation générale de l'empire. Dans son essence, ce plan ne contenait rien de nouveau; mais il a servi à présenter dans un ordre systématique toutes les idées qui avaient occupé Votre Majesté depuis 1801.

„Tout l'esprit de ce plan consistait à établir, au moyen de lois et d'institutions, la puissance du gouvernement sur des bases fixes, et par là à donner à l'action du pouvoir suprême plus de régularité, plus de dignité et plus de force véritable.

„Après avoir passé deux mois à l'examiner, après y avoir fait beaucoup de changements, d'additions et de corrections, Votre Majesté avait enfin résolu de commencer à mettre ce plan à exécution.

„Il eût peut-être été plus utile d'en exécuter simultanément toutes les parties; on aurait alors vu l'harmonie qui existe entre elles, et il n'en serait résulté aucune confusion dans la marche des affaires. Mais Votre Majesté aimait mieux s'exposer pour quelque temps au reproche d'imprévoyance, que de tout changer à la fois en ne se fondant que sur la théorie.

Quelque sage, quelque prudente que fût cette résolution, on ne peut nier qu'elle ne soit devenue par la suite la source et la cause de toutes sortes de fausses alarmes et d'appréhensions injustes. Le public, qui ne connaissait pas dans leur entier les intentions du gouvernement et ne pouvait en juger que par quelques réformes isolées, se mit à les attaquer, et, ne voyant pas le but et la fin de tous ces changements, cria aux innovations.

„J'indiquerai toutes les réformes qui ont eu lieu par suite de l'adoption de ce plan, pour montrer en même temps comment elles enfantèrent la calomnie et la haine qui n'ont jamais cessé de les poursuivre.

„I. *Le conseil d'État.* Le plan d'organisation du conseil d'État avait été communiqué, un mois avant sa mise à exécution, au comte Soltikoff et au prince Lapoukhin. Ils y donnèrent leur approbation, verbalement et par écrit. Toutes les conséquences qu'a eues l'établissement du conseil d'État ont également justifié la résolution du gouvernement. Néanmoins, les uns n'ont vu dans cette institution qu'une imitation de ce qui existe en France, quoique, à l'exception de la distribution des affaires par section, il n'y ait rien de commun entre le conseil d'État français et le conseil d'État russe. D'autres prétendaient que cette institution, par sa tendance, portait atteinte à la plénitude du pouvoir suprême. En quoi? Les affaires ne sont-elles pas soumises au conseil par ordre de l'empereur? Ne reçoivent-elles pas leur solution finale par sa seule parole? Mais l'envie et la calomnie aiment mieux paraître audacieuses que de se taire.

„II. *Les ministères.* Le manifeste de 1802 avait promis un règlement complet à cet égard; mais ce règlement ne parut

qu'en 1810. Le désordre et la confusion étaient au comble. Votre Majesté, en travaillant avec les ministres, le sentait plus que personne, et tous les jours elle me parlait de l'indispensable nécessité de ce règlement.

„Un plan fut rédigé conformément aux idées de Votre Majesté et soumis d'abord à l'examen des présidents du conseil d'État, puis au conseil lui-même. Partout il fut approuvé. C'est alors qu'il parut dans le manifeste sur l'organisation des ministères.

„..... Deux ministères nouveaux furent créés: le ministère de la police et celui du contrôle. Le premier le fut par suite de vos convictions personnelles, sire; le second était indispensable pour rendre la comptabilité régulière.

„*Le règlement* ou *l'organisation générale du ministère* posait des limites nettes et précises au pouvoir des ministres. J'ose croire qu'aucun État en Europe ne possède un règlement qui soit aussi bien adapté à l'administration générale. Ce travail est maintenant oublié dans la poussière qui le couvre, mais le temps ne manquera pas de l'en faire sortir.

„Il fallait ensuite entreprendre de tracer des règlements spéciaux. Les ministres eux-mêmes devaient en être chargés chacun pour sa partie. Après leur travail on se proposait d'examiner ces règlements tous ensemble, et de les mettre d'accord les uns avec les autres. Ce fut alors que chacun des ministres, considérant le département qu'on lui avait confié comme un fief qui lui était dévolu et qu'il n'avait qu'à exploiter à son profit particulier, ne visa qu'à augmenter autant que possible le nombre des fonctionnaires de son département et les sommes destinées à les payer. Quelqu'un osa toucher à cette propriété ministérielle; on le traita tout aussitôt d'*illuminé*, de

traître à la patrie. Ce quelqu'un, c'était moi! ... J'étais seul à combattre toutes ces puissantes influences. Sans parler des autres ministères, celui des finances perdit ainsi à lui seul deux départements importants, et les sommes mises à sa disposition furent réduites de plus de 100,000 roubles. . . . . .

. . . .

„Pendant que j'étais occupé de ce travail, Votre Majesté me rappela à plusieurs reprises le projet sur l'organisation du sénat.

„III. *Le sénat*. L'organisation du sénat devait marcher de pair avec l'organisation des ministères. Ces deux institutions ne pouvaient pas continuer à reposer sur des bases qui présentaient entre elles l'opposition la plus complète. Le projet, examiné d'abord par quelques personnages éminents, puis par les présidents du conseil d'État, fut ensuite soumis à ce conseil, auquel on donna quatre semaines pour procéder à son examen préalable.

„Tout cela prouve que l'on n'a jamais songé à avoir recours à la ruse, à aucun moyen subreptice, pour faire ces réformes. Néanmoins, le blâme ne leur a pas manqué. Je passerai sous silence les reproches qui étaient cruels, injurieux pour moi; j'indiquerai seulement la source de ceux qui offraient une certaine apparence d'impartialité.

„Ce qui explique la plupart de ces critiques, c'est que les principes de notre gouvernement ne se trouvent pas assez clairement posés, c'est que les hommes qui dirigent les affaires ne sont pas encore assez frappés des inconséquences du régime actuel pour pouvoir reconnaître l'indispensable nécessité des réformes opérées par Votre Majesté. Il fallait donc laisser faire au temps; il fallait attendre, continuer à souffrir le désordre

et les abus, afin d'amener les hommes à les sentir plus vivement; alors, loin de s'opposer aux intentions de Votre Majesté, ils en auraient eux-mêmes demandé la prompte réalisation.

„Cette pensée, je la laissai échapper dans mes conversations, je la communiquai de même et dans toute sa force à Votre Majesté, je l'indiquai dans une note qui doit encore se trouver dans les papiers relatifs à ces travaux. Pouvais-je supposer alors que mes ennemis s'en empareraient pour fabriquer l'odieuse accusation qu'ils ont lancée contre moi? .

. . . .

„IV. *La codification.* On a prétendu que le projet de code présenté par moi au conseil d'État n'était qu'une traduction ou une imitation servile du code français. Il y a de la part de ceux qui ont dit cela ignorance ou mensonge, comme il est facile de s'en convaincre, puisque ce projet a été imprimé.

„V. *Les finances.* Vers la fin de 1800, pendant que je m'occupais du projet d'organisation générale de l'empire, il plut à Votre Majesté de me charger de tracer un plan pour l'amélioration des finances de l'État.

„Ce plan fut examiné par un comité spécial, qui se réunissait chez le ministre des finances. Après avoir été approuvé par le comité, il fut soumis au conseil d'État; on discuta beaucoup, mais enfin l'adoption du plan eut lieu à une majorité imposante, et l'on se mit en devoir de l'exécuter.

„Mais alors les mêmes membres du gouvernement qui l'avaient approuvé, au lieu de contribuer autant que possible à en assurer l'exécution, ne cherchèrent qu'à la contrarier de toutes les façons; et le ministre des finances, que cela regardait surtout, bien que dans ses discours il ne parût pas opposé

à mon plan, en devint cependant par le fait l'adversaire le plus déterminé.

. . . .

„Arriva l'année 1812. Le trésor était épuisé, la guerre approchait. Le ministre des finances présenta un système de finances extrêmement dur et onéreux. Une partie de ses mesures fut adoptée, le reste remplacé par des mesures plus douces.

„Tout cela ne fit qu'augmenter le mécontentement général, et la confusion qui s'ensuivit permit au ministre des finances et à ses nombreux amis de répudier toute solidarité quant aux mesures que l'on venait d'adopter, et, comme en 1810, d'en faire peser la responsabilité sur moi-même, avec plus de force encore.

. . . .

„Pendant ce temps je demeurai calme, pensant que tout cet orage se dissiperait peu à peu de lui-même. Mais l'envie ambitieuse ne sommeillait pas, et elle profita des circonstances (je parle ici de mes dénonciateurs; Votre Majesté les connaît). Je passe à des détails bien douloureux pour moi.

„Je ne sais pas au juste en quoi consistaient les dénonciations secrètes dont j'ai été l'objet. A en juger par les paroles que prononça Votre Majesté en me congédiant, il y avait eu contre moi trois différents chefs d'accusation, qui étaient: 1° d'avoir tâché de désorganiser l'État par mes réformes financières; 2° d'avoir voulu, en proposant de nouvelles impositions, provoquer la haine du peuple contre le gouvernement; 3° de m'être prononcé d'une certaine manière sur le compte du gouvernement.

„1° *Les réformes financières.* — En 1810, les revenus de l'État montaient à cent vingt-cinq millions de roubles; en

1812 ils furent de trois cents millions, ce qui fait une augmentation en deux années de cent soixante et quinze millions de roubles. On peut défigurer les paroles, les mal interpréter, mais il n'en peut être de même des faits, quand ces faits sont représentés par des chiffres.

„2° Quant au mécontentement du peuple, on devait s'y attendre. Il eût au contraire été bien étrange de penser que le peuple, en se voyant imposer de nouveaux sacrifices, ne trouverait que des paroles de reconnaissance. D'ailleurs ce mécontentement ne pouvait pas être de longue durée; il ne pouvait surtout amener aucun danger...... Mais cette haine du peuple contre le gouvernement n'était qu'une fable inventée par la légèreté et par l'intrigue.

„A cette occasion, je ne puis m'empêcher de répéter à Votre Majesté ce que je lui ai déjà dit dans ma première lettre: Ne souffrez point, sire, que le système de la peur, de la suspicion, système qui a toujours déshonoré les souverains et entraîné l'État dans une foule de maux, puisse jamais prévaloir sur la dignité de votre caractère moral, seul espoir, j'ose le dire, qui, dans le chaos de notre gouvernement, reste aux hommes éclairés et animés de bonnes intentions.

„3° Le troisième chef d'accusation consiste, autant que j'ai pu comprendre, à me reprocher d'avoir mal parlé du gouvernement. Si, sous le nom de gouvernement, mes dénonciateurs entendent les éléments dont il se compose, c'est-à-dire les différentes institutions, alors ils ont raison. Le fait est que j'ai toujours trouvé ces institutions mauvaises et incohérentes. Mais c'était là l'opinion de tous les hommes bien pensants, et, j'ose le dire, la vôtre même, sire. Quant à la cacher, cette opinion, je n'ai jamais cru que cela fût nécessaire.

„Si, par le gouvernement, on entend les hommes qui y prennent part, j'admets encore la justesse de cette accusation. J'étais indigné de voir l'intrigue compromettre, paralyser tous les efforts que l'on tentait en faveur du pays; j'étais indigné de voir des gens qui avaient l'air d'acquiescer et de se soumettre à vos intentions, agir en même temps dans un sens tout à fait opposé. Malgré toutes vos bonnes dispositions, sire, je désespérais d'obtenir quelque succès au milieu de tels éléments, avec de pareils hommes, et l'expression de ce désespoir, surtout pendant les dernières discussions sur le sénat et sur les finances, s'échappait involontairement de mon cœur. Mais, sire, accablé que j'étais sous le poids des affaires, et me voyant en outre tous les jours assailli par les reproches et les critiques les plus insupportables, pouvais-je rester indifférent? Et ces membres du gouvernement eux-mêmes, dont j'avais blessé la sensibilité en disant ce que je pensais, ne me l'ont-ils pas rendu au centuple?

„Si enfin, sous le nom de gouvernement, on veut entendre la personne de Votre Majesté, oh! alors mon âme se révolte à l'idée d'être réduit à me justifier d'une calomnie aussi basse; je ne puis que la mépriser. . . . .

. . . .

„Mais, dira-t-on, ces bruits venaient de différents côtés et de différentes personnes. — Oui; mais toutes ces personnes ne formaient qu'un seul corps, et l'âme de ce corps était celui-là même qui semblait avoir toujours été et continuer à rester étranger à toute cette intrigue. . . . .

„Dans toutes mes relations avec Votre Majesté, je m'adressais, sire, à votre raison seule. Je n'ai jamais cherché à capter, à séduire votre cœur; votre raison, et de mon côté

une logique sévère, voilà quels étaient mes seuls instruments. . . . . .

„Pourquoi ai-je tracé, non toutes ces notes, mais tous ces volumes qui vous ont été présentés de ma part? . . .

„Comment aurais-je pu, dans les derniers temps, médire de ce que j'ai évidemment révéré pendant tant d'années? Quel aurait pu être le but d'une pareille trahison? De provoquer le mécontentement? Mais de qui? — Celui d'Armfeld et de Balacheff? Dans quelle vue? Pour amener un changement dans le gouvernement? Mais au profit de qui? Quels moyens ai-je employés pour y parvenir? Où sont mes complices? A-t-on pu trouver la moindre trace de tout cela dans toute ma vie, dans mes papiers, etc.? . . . .

„Une seule pensée est ici douloureuse pour moi: mes ennemis ont pu jeter quelques doutes sur mes principes politiques, m'accuser d'un certain attachement aux idées françaises; mais vous, sire, qui connaissez mes opinions à cet égard, et mes travaux, vous n'avez jamais pu concevoir sur mon compte le moindre soupçon. . . . .

„Et cependant l'opinion répandue dans le public sur mes prétendues liaisons avec la France constitue maintenant la plus grave et même, j'ose le dire, l'unique accusation que l'on porte contre moi. Il n'appartient qu'à vous seul, sire, à votre justice, de me réhabiliter, sous ce rapport, dans l'opinion du peuple, et j'ose le dire, devant Dieu, vous êtes obligé de le faire. Vous ne pouvez avoir là-dessus aucun doute. Le secret que je dois garder, c'est à vous qu'il appartient, non à moi; c'est vous par conséquent qui devez parler. Les réformes financières, les nouvelles impositions, toutes les affaires publiques seront expliquées et approuvées par le temps; mais ici comment pour-

rais-je me justifier, quand tout demeure et doit demeurer dans le mystère?

„Est-il nécessaire, sire, que je me justifie aussi des accusations portées par mes ennemis sur mes principes moraux, sur mes liaisons avec les Martinistes et les Illuminés?

„Quand vous me témoignâtes le désir de connaître ces sectes, et surtout leur côté mystique, je fus enchanté de pouvoir vous communiquer le fruit de mes recherches et de mes réflexions. Les circonstances et les affaires ont trop tôt interrompu ces entretiens si doux pour mon cœur. ..... Mais j'en appelle à vous-même, sire, m'avez-vous jamais entendu, dans ces entretiens, prêcher autre chose que la dignité de la nature humaine, la haute vocation de l'homme, la loi de l'amour universel? Ne m'avez-vous pas entendu dire que c'est dans ces idées et dans ces sentiments que je trouve les seules sources de l'ordre, du bonheur, de tout ce qu'il y a de beau et d'élevé?

. . . .

„Comme dédommagement de toutes les amertumes dont on m'a abreuvé, comme récompense de tous les travaux que j'ai entrepris par vos ordres, pour votre gloire et pour le bien de l'État, comme prix de la pureté de ma conduite, et enfin en souvenir de ces relations dans lesquelles Dieu seul fut et restera témoin entre vous et moi, je ne demande qu'une grâce: c'est qu'il me soit permis de passer dans ma petite propriété, avec ma famille, le reste d'une vie qui, en vérité, n'a été remplie que de travaux et de tristesse. ..... Je ne demande que la liberté et l'oubli.“

II.

Mémoire de M. Pozzo di Borgo.

Sire,

Votre Majesté Impériale m'ayant ordonné de lui exposer mon opinion sur la question concernant le sort et le gouvernement futur de la Pologne, je me fais un devoir de mettre à ses pieds le résultat de mes réflexions, avec tous les sentiments, et j'ajouterai la terreur que m'inspirent la grandeur et la difficulté du sujet.

Ceux qui prétendent réduire l'examen de cette immense affaire à l'évocation simple des principes généraux de justice abstraite, ceux qui voudraient présenter leurs vœux pour le bonheur de la nation polonaise comme des moyens de l'obtenir, me paraîtraient n'avoir pas compris toute l'étendue de la question en elle-même, ne l'avoir point suivie dans tous les rapports extérieurs dont elle est compliquée. Pour la bien approfondir, il conviendrait de se dégager de l'enthousiasme passionné des uns et de la méfiance peut-être exagérée des autres. C'est dans cet esprit et avec ces précautions que j'ai tâché de rédiger ces humbles considérations.

Votre Majesté se propose d'établir en Pologne un gouvernement national, sous son autorité immédiate et souveraine, de rendre à la partie de la nation qui se trouvera sous sa domination le droit de faire ses lois, d'administrer ses finances, de régler son intérieur et de tenir sur pied une armée ; elle veut délivrer son territoire de la présence de toute force étrangère, c'est-à-dire de toute force exclusivement russe ; elle veut, en un mot, constituer la Pologne en corps d'État séparé.

Avant de se prononcer sur la sagesse d'une révolution aussi complète à opérer dans ce pays, il ne faut pas perdre de vue le point d'où l'on doit partir ; j'entends, sire, la situation dans laquelle se trouve maintenant ce qui est compris sous le nom de Pologne et de nation polonaise.

Que nous montre cette situation?

Six millions, habitant les provinces de Lithuanie, de Volhynie et de Podolie, soumis à l'empire, et gouvernés par la couronne de Russie depuis un laps de temps considérable.

Quatre millions devenus sujets de l'Autriche, situés principalement le long de la frontière de Hongrie, qui est la partie la plus essentielle de la monarchie, mais la plus délicate à conserver.

Une portion désignée sous le nom de duché de Varsovie, comprenant la capitale, habituée à une forme de gouvernement particulière, créée dans des projets hostiles contre la Russie, et dans l'intention d'attirer tout le reste au même système.

Enfin une fraction très-inférieure aux autres, destinée à la Prusse, comme limite de sûreté ou de convenance pour la communication de ses États.

L'existence de ce qu'on appelait autrefois la Pologne étant telle que l'on vient de la présenter, il en résulte que toute

mesure de politique fondamentale appliquée à ce pays se trouve essentiellement affecter :

Premièrement, les intérêts de l'Autriche et de la Prusse d'une manière immédiate, et indirectement ceux des puissances liées avec elles ;

En deuxième lieu, les intérêts de la Russie, considérée comme empire dominant, ayant droit à une préférence de premier ordre dans toutes les décisions prises par son chef;

Enfin, le bonheur de la Pologne elle-même, sous le point de vue praticable dans la situation et les circonstances singulières où elle est placée.

C'est une vérité incontestable que tous les efforts tentés par les Polonais, depuis 1792, pour se donner un gouvernement indépendant, ont visé constamment à exciter leurs compatriotes, sous quelque domination qu'ils fussent, à se soustraire à l'autorité étrangère, et à former un corps de nation aussi grand, aussi compacte que possible. Ce sentiment ne doit étonner personne, il est conforme à la nature des hommes et des choses. Mais il en résulte que, du moment où il existera une diète, une représentation, une armée polonaises, ce sera un drapeau arboré, un signe de ralliement pour toutes les autres fractions de la Pologne.

L'Autriche et la Prusse ne sauraient se dissimuler les conséquences d'un pareil établissement : le seul fait de son existence constituerait, à leurs yeux, leurs sujets polonais en état de rébellion permanente. Dans cette situation, ces puissances doivent se rapprocher mutuellement pour conjurer un danger qui leur est essentiellement commun. Soit qu'elles veuillent conserver leurs acquisitions, soit qu'en faisant le sacrifice, elles cherchent des compensations dans l'indépendance finale et

absolue de la Pologne, et par conséquent dans l'affaiblissement de l'empire de Russie, toutes leurs démarches doivent nécessairement tendre à ce but.

Le roi de Prusse est certainement lié à Votre Majesté. Mais supposons que ce monarque obtienne, par les traités que l'on prépare, tous les objets de ses désirs et de son ambition; supposons que les froids calculs de l'intérêt présideront aux délibérations de son cabinet, dans un moment où la sécurité de ses possessions serait compromise; ajoutons les chances de changement de règne, qu'il ne faut jamais mettre de côté dans les matières d'État, et je n'ai nul doute que la Prusse ne réglât sa conduite sur ses intérêts et selon ses convenances, sans avoir égard à la mémoire des bienfaits passés. L'Angleterre soutiendra cette politique sans hésitation, et la France profitera des circonstances, lorsque la division aura semé le trouble parmi les autres.

Votre Majesté voit évidemment que, dans ce cas, la Russie resterait isolée, sans même pouvoir compter sur la Pologne, qui, séduite par l'espoir d'une indépendance définitive et totale, pourrait croire de son intérêt de se réunir à toute l'Europe, ou bien se diviserait en factions, excitée qu'elle serait par la forme de gouvernement qu'on lui promet et par l'impatience des patriotes polonais, factions que l'influence étrangère ne manquerait pas de fomenter.

Et ce ne sont point là, sire, de simples hypothèses. Votre Majesté voit naître sous ses yeux les germes de tous les troubles sanglants; elle les voit dans l'opposition manifeste qu'elle rencontre sans exception dans tous les cabinets de l'Europe assemblée. Si elle triomphe, la défaite momentanée des puissances ne fera que les réunir plus étroitement contre la Russie.

C'est une grande erreur en politique de *créer des intérêts universels et permanents contre soi-même.* La force d'une cause pareille est ordinairement irrésistible; elle suspend les rivalités des cours les plus jalouses, réunit celles qui sont les plus divisées, et aplanit des obstacles regardés comme insurmontables.

Votre Majesté suppose que la nouvelle existence qu'elle destine à la Pologne devra au contraire calmer les inquiétudes, surtout après que les troupes russes se seront retirées sur l'ancienne frontière de l'empire. Mais cette hypothèse ne saurait acquérir quelque réalité qu'autant que l'exemple de neuf millions de Polonais formant une nation distincte, ayant un gouvernement à part, pourrait être vu d'un œil indifférent par ceux qui restent soumis à l'Autriche et à la Prusse, et qu'il n'y aurait ni dessein chez les premiers d'attirer les seconds, ni désir chez ceux-ci de se réunir à leurs frères, ce que personne n'oserait présumer. D'ailleurs deux cent mille baïonnettes russes placées derrière les Polonais pour veiller à ce que ces derniers se gouvernent librement, avec sagesse et modération, seront toujours regardées comme étant dans une position contraire à leur véritable mission.

Tels sont les inconvénients, sire, qui se montrent le plus à découvert dans le projet de réhabilitation de la Pologne, considérée dans ses rapports avec les puissances étrangères. Ceux qui pourraient en résulter pour l'empire de Votre Majesté en général me paraissent d'une nature encore plus délicate.

Cette partie de la question offre des difficultés d'un genre tout different à ceux qui ne craignent pas de l'aborder. En effet, comment supposer que Votre Majesté puisse vouloir quelque chose de contraire aux intérêts de sa nation, elle qui en a porté la gloire et la splendeur au plus haut point, qui lui

a dévoilé le secret de sa puissance, et qui, l'ayant rendue dominante en Europe, travaille en même temps à prescrire à la force les limites de la sagesse? Cependant telle est la singularité de cette affaire, que, pour la bien approfondir, il est indispensable de la présenter à Votre Majesté même sous ce point de vue.

Le conduite de la Russie envers la Pologne a été constamment celle d'un gouvernement fort et vigoureux, contre un autre qui n'a ni force ni vigueur. Supposons, n'importent les lieux et les circonstances, supposons une nation qui se démoralise par une corruption politique sans bornes, en proie aux factions et se déchirant de ses propres mains, à côté d'une nation rivale, qui, dirigée par un gouvernement fort, habile, suit un plan d'agrandissement nettement tracé, possède une armée parfaitement disciplinée, et qui, façonnée elle-même à l'obéissance et pleine de bravoure, et susceptible à la fois de soumission et d'enthousiasme: il ne sera pas difficile de prévoir la destinée qui attend chacune de ces nations. Il faudrait n'avoir jamais lu dans le livre du monde, pour être étonné de ce qui est arrivé aux Polonais, ou, pour mieux dire, de ce qu'ils se sont attiré eux-mêmes par leurs divisions.

La destruction de la Pologne comme puissance politique forme l'histoire moderne de la Russie presque tout entière. Le système d'agrandissement du côté de la Turquie n'a été que purement territorial, et j'oserais dire secondaire, comparé à celui qui s'est opéré sur la frontière occidentale. La conquête de la Pologne a été faite principalement dans le dessein de multiplier les rapports de la nation russe avec les autres nations de l'Europe, et de lui ouvrir un champ plus vaste et un théâtre plus noble et plus connu, où elle pût exercer ses forces

et ses talents, et satisfaire à son orgueil, à ses passions et à ses intérêts. De ce grand plan, couronné par le succès le plus complet, il est résulté des habitudes et des amalgames qu'il est impossible d'effacer par une simple proclamation, sans courir le risque de porter atteinte à l'empire dans son élément le plus essentiel et le plus délicat, celui de l'unité de gouvernement.

Le titre de roi de Pologne ne pourra jamais sympathiser avec celui d'empereur et autocrate de toutes les Russies. Ce sont deux qualifications qui ne sauraient s'allier ensemble: elles signifient des choses et supposent des fonctions si différentes, qu'un même souverain ne pourrait les réunir sans être exposé à mécontenter l'une ou l'autre nation, et peut-être toutes les deux.

Quels que soient les motifs et la sagesse des conquêtes au moment où elles ont lieu, leur conservation est impérieusement prescrite lorsqu'elles sont faites et universellement reconnues, surtout si elles tiennent par leur nature et leur importance à la politique fondamentale de l'État conquérant. Les possessions polonaises incorporées à la Russie se trouvent, à mon avis, dans cette situation. Les détacher par une mesure instantanée, ce serait s'exposer à apporter dans toute la composition et l'économie de l'empire des altérations désastreuses, et soulever une opposition morale et des dissidences d'opinion très-nuisibles et très-dangereuses pour les deux nations.

Quand on médite sur cet événement, l'esprit a de la peine à concevoir comment on pourra, par un simple acte, séparer tant de provinces de l'administration générale de l'empire, pour en former dans le fait un État indépendant, qui se gouverne d'après un système de liberté convenu avec lui, qui vote ses impôts, qui en décide l'emploi, et qui puisse créer une armée,

tandis que ses conquérants seront forcés de se retirer pour assister en simples spectateurs à cette révolution, sans qu'il en résulte ni abus de la part de ces nouveaux affranchis, ni dépit chez ces vieux sujets. Ce contraste, qui serait dangereux dans tous les cas, le paraîtra bien davantage encore si l'on considère quelle différence, au point de vue constitutionnel, s'établira entre les Russes et les Polonais ; les premiers, avec le sentiment et la réalité de la force, restant destinés à une condition passive, et les seconds pouvant se gouverner librement dans leur état de faiblesse et d'infériorité comparative. Qu'on ajoute la pétulance de la vanité triomphante à la supériorité des droits, et le tableau sera complet.

Il est fort possible que Votre Majesté, dans la fleur de l'âge, couronnée des plus grands succès, et à la tête de l'Europe, parvienne à contenir, par son influence et sa fermeté, les mouvements qui pourraient être tentés contre ce nouvel ordre de choses ; mais contenir n'est pas éteindre, et, si l'intérêt et les passions sont les mobiles de ces entreprises, ces germes de troubles iront toujours se développant et reproduisant les mêmes effets à chacun des accidents que le cours des affaires humaines ne manque jamais de présenter.

J'ai souvent entendu dire que l'exercice du pouvoir n'a point de bornes en Russie, que l'opinion publique y est nulle et sans conséquence, et que le souverain est pour ainsi dire l'âme universelle qui communique à tout le monde la pensée, la parole et l'action.

Mon inexpérience à ce sujet ne me permet pas de formuler une opinion ; mais on aurait de la peine à se persuader que les causes générales du bien et du mal, lorsqu'elles influent sur un intérêt universel, sur les passions qui tiennent à l'orgueil,

aux préjugés et à ce sentiment de naturalité qui est si fort chez les habitants de ce vaste empire, ne produiraient pas là les mêmes résultats que partout ailleurs.

Ceux qui voudraient justifier par des exemples le plan proposé par les Polonais citent souvent celui de l'Autriche, dont le souverain réunit le titre de roi de Bohême et de Hongrie, et gouverne tranquillement sous ces différentes dénominations.

Rien n'est plus propre à confondre le jugement que ces rapprochements de noms, lorsqu'il n'existe aucune ressemblance réelle dans les choses. Les royaumes de Bohême et de Hongrie sont passés aux archiducs d'Autriche par succession : l'adoption du titre était donc une condition nécessaire, inhérente à la nature du droit acquis et à la légitimité de la possession ; l'Autriche était petite et resserrée, et son archiduc, en prenant ces titres, consacrait de grandes conquêtes. L'empereur de Russie, au contraire, en prenant celui de roi de Pologne, renoncerait à des possessions qui ne sont même pas un héritage, mais qui ont été conquises par la force, dans un but d'agrandissement et d'unité, et non dans un espoir de fédération. On pourrait écrire un volume sur la différence qui existe entre les deux cas, qui n'ont rien de commun, sous aucun rapport, ni dans le fond, ni dans les circonstances.

Dès qu'il existera entre la Russie et le reste de l'Europe civilisée une masse de neuf millions constitués en corps de nation, l'influence et les communications réciproques qui dérivent du contact immédiat diminueront insensiblement. Les Russes, relégués derrière leur ancienne frontière, ne la franchissant plus que comme simples voyageurs, se trouveront presque étrangers aux autres nations. Soustraire la Pologne au gouvernement impérial, c'est établir une solution de con-

tinuité qui obligera les sujets de l'empire à tout recevoir comme de seconde main.

Le retard que cette séparation peut apporter au développement de leurs facultés morales, à celui de leur éducation, à la communication des lumières, des arts et des idées libérales, est incalculable. C'était pour plonger à jamais la Russie dans la barbarie et pour en faire exclusivement une puissance asiatique que Napoléon imagina le rétablissement de la Pologne, comme c'était pour assurer aux Russes un rang distingué parmi les nations les plus civilisées de l'Europe que les prédécesseurs de Votre Majesté ont ambitionné des conquêtes qui devaient nécessairement les amalgamer avec elles.

Loin de moi, sire, l'idée de vouloir aggraver les maux des Polonais par une dureté inexcusable. La question n'est pas de savoir s'il faut leur faire tout le bien possible, chaque âme honnête partage ce désir; mais le vrai problème à résoudre pour un homme d'État consiste dans la *combinaison des mesures de bienfaisance* envers eux avec l'intérêt général et la sûreté de l'empire de Votre Majesté. C'est la conviction intime que le plan proposé par les Polonais blesse l'un et l'autre qui m'a dicté ces réflexions.

Que Votre Majesté daigne me permettre maintenant d'examiner les probabilités de succès de ce même plan sous le rapport des effets qu'il peut produire sur les esprits en Pologne et du bien ou du mal possible qui doit en résulter pour ce pays.

Aucune réforme générale, aucune révolution politique n'a jamais prospéré qu'autant qu'elle était d'accord avec le caractère du peuple à qui on la destinait, avec l'esprit du temps et avec les circonstances dans lesquelles ce peuple était placé,

et qu'elle était garantie de l'influence des voisins qui pouvaient avoir intérêt à la détruire. La nouvelle réhabilitation de la Pologne dans la forme où on la sollicite de Votre Majesté serait exposée à des dangers imminents.

L'idée d'indépendance chez les Polonais est moins le résultat d'un calcul réfléchi sur les avantages de la liberté qu'un sentiment, naturel à la vérité, mais vague et guidé plutôt par la haine contre les étrangers que par l'amour de la patrie. Si cette indépendance était un besoin fondé sur un patriotisme solide et éclairé, en auraient-ils trafiqué pendant deux siècles d'une manière déhontée? Quel gage a-t-on de leur sagesse et de leur incorruptibilité pour l'avenir? Comment, s'ils étaient si bien préparés pour la forme de gouvernement qu'ils réclament, n'auraient-ils pas pris quelques mesures, dans leurs rapports avec Buonaparte, pour se constituer en nation, et non en département militaire de la France? Comment n'auraient-ils pas montré quelque répugnance à aller égorger les Espagnols, au lieu de faire des libations et des fêtes toutes les fois qu'un régiment partait pour passer les Pyrénées? Les Polonais réclament, *non leur délivrance*, mais leur souveraineté, après avoir saccagé Madrid et brûlé Moscou. En rappelant ces événements, je suis bien loin de vouloir jeter sur leur conduite plus d'odieux qu'on ne doit en attribuer au malheur des circonstances; mais aussi il est étrange qu'ils viennent *déclamer des drames* sur leur infortune, lorsqu'elle n'a rien dans le fond de particulier, qui n'ait été partagé par les peuples que l'histoire nous montre comme ayant tenu la même conduite qui les a perdus.

„Donnez-nous notre indépendance nationale, et nous „serons sages envers nos voisins, sincères avec la Russie et

„d'accord avec nous-mêmes.“ Voilà le refrain qu'ils ne cessent de répéter.

La politique guidée par la raison leur répondra à son tour: „Vous obtiendriez ce que vous appelez votre indépen„dance que vous ne cesseriez d'être les mêmes. Vous conser„veriez envers les Russes votre haine habituelle, accrue du „dédain que vous inspirerait votre triomphe. Vous vous lais„seriez corrompre par l'or et les intrigues de l'étranger, qui „voudrait susciter des embarras à l'empire. Si vous voulez „une armée polonaise, quelque faible qu'elle serait d'abord, „c'est pour être en garde contre l'armée russe. Vous trou„veriez que votre indépendance n'est pas complète toutes les „fois que le roi de Pologne ne vous sacrifierait pas l'empereur „de Russie. Vous porteriez le trouble dans la politique géné„rale de l'empereur, en provoquant la révolte parmi ceux de „vos compatriotes qui sont placés sous la domination de l'Au„triche et de la Prusse. Vous devanceriez ses projets et „l'entraîneriez par votre turbulence dans des complications „continuelles. Placés comme vous l'êtes dans une position „intermédiaire entre lui et l'Europe, c'est chez vous que se „prépareraient toutes les entreprises contre ses intérêts. Au„jourd'hui vous pouvez être mécontents, mais vous êtes im„puissants; tous vos compatriotes sont dans le même cas, et „les puiss nces n'ont pas d'intérêts différents à votre égard. „Dès que vous auriez obtenu l'existence que vous réclamez, „vous auriez une organisation active, qui prendrait nécessaire„ment une direction divergente de l'unité politique de la Rus„sie. Votre conduite actuelle n'est ni sage ni délicate; à peine „vous avez pu apercevoir le désir généreux et louable d'amé„liorer votre condition que vous avez élevé le ton et réclamé

„à grands cris l'indépendance. Vous voulez l'obtenir à toute „force, sans craindre de compromettre votre auguste pro- „tecteur avec toute l'Europe; vous n'admettez aucun essai „préparatoire. Vous ne cherchez dans cette révolution que „ce que vous croyez pouvoir vous convenir, et vous mettez „de côté les conséquences qui pourraient en résulter pour „tout le monde, en exigeant pour le commencement ce qu'il „ne serait peut-être pas possible de vous accorder pour la fin. „Le titre de roi de Pologne même, si votre système prévalait, „devrait consacrer définitivement votre nationalité, et non pas „seulement être le prélude de votre résurrection politique. „Une fois que l'empereur de Russie l'aurait adopté, il ne res- „terait plus de retraite à la prudence. Vous ne savez donc „pas combien c'est une grande faute, dans les affaires d'une si „immense importance, que de se mettre du premier abord „dans l'alternative des extrêmes, réussir ou échouer; et, si „ce dernier cas arrivait, avez-vous songé à la dure necessité „de vous soumettre de nouveau, au malheur de voir tant „de générosité et de bonté aboutir à une guerre d'exter- „mination?“

Tel est le langage qu'on pourrait tenir aux Polonais pour arrêter leur fougue et modérer leur exaltation, sans prétendre diminuer ni les moyens ni le désir de leur faire tout le bien qui est compatible avec la circonstance et les dispositions générales de l'Europe à leur égard. En suivant donc les projets et les intentions généreuses de Votre Majesté sur cet important sujet, voici, pour en faire l'application sans danger, la marche qui me paraîtrait la plus sûre et la plus raisonnable:

1° Réduire la question polonaise avec les puissances étrangères à une simple question de limites, dans cet esprit

de sagesse et de conciliation qui a si éminemment distingué la conduite politique de Votre Majesté;

2° Caractériser dans les traités les nouvelles acquisitions comme faites au profit de Votre Majesté et de ses successeurs, et appartenant par conséquent à la couronne et à l'empire de la Russie en souveraineté pleine, entière et perpétuelle;

3° Limiter, du moins pour le moment, toute nouvelle organisation à ces acquisitions exclusivement;

4° Nommer un lieutenant impérial qui résidera à Varsovie, avec une autorité à peu près semblable à celle exercée par le lieutenant du roi d'Angleterre en Irlande, qui correspondrait avec le ministère de Votre Majesté, sans qu'il soit nécessaire de créer à Pétersbourg un département séparé pour cette nouvelle partie de l'empire;

5° Choisir parmi les Polonais le plus grand nombre des fonctionnaires qui doivent administrer sous les ordres du lieutenant impérial, mais ne pas en exclure totalement les Russes;

6° Annoncer les intentions bienfaisantes de Votre Majesté de la manière accoutumée, c'est-à-dire comme *ukase,* comme une émanation de sa volonté, et s'abstenir de tout pacte et toute convention faite entre le souverain et le peuple sous le nom de constitution ou autre. Dans un cas comme celui-ci, où le gouvernement a besoin d'une force immense pour faire le bien, toutes les formes synallagmatiques affaiblissent l'autorité et n'ajoutent rien ni au mérite ni à la solidité des institutions.

Cette marche, sire, me paraît propre à prévenir une grande partie des inconvénients qu'on a raison de craindre, sans mettre obstacle au désir de Votre Majesté d'améliorer progressivement le sort de ses sujets polonais; elle calme en partie les alarmes des étrangers; elle ne risque pas de froisser d'une

manière trop brusque les intérêts généraux de son empire et les préjugés de ses sujets russes ; elle a le caractère d'une réforme, et non celui d'une révolution ; elle donne le temps à Votre Majesté de préparer d'autres changements, de disposer ses peuples à les recevoir sans surprise et sans secousse, et les puissances à s'y accoutumer ; enfin elle est conçue dans un esprit d'unité, et non de division. Les Polonais se trompent s'ils croient que leur salut consiste dans une ligne de démarcation tranchée entre les deux nations : s'ils s'obstinent à vouloir être seuls, ils finiront par être asservis et malheureux.

En soumettant à Votre Majesté les considérations principales que cette question immense a présentées à mon esprit, je sens plus que jamais le besoin d'implorer son indulgence accoutumée pour avoir osé le faire avec la franchise que les ordres de Votre Majesté et mon devoir envers elle m'ont imposée. S'il était échappé à mon zèle quelque expression dont elle pût être offensée, j'en demande très-humblement pardon à Votre Majesté, et je la supplie de croire que celui qui tient tout de sa munificence ne craint rien tant que de voir les intentions magnanimes d'un si bon et d'un si grand maître courir le risque d'être trompées par le sentiment même de générosité qui les a produites.

Je suis avec respect, sire,

de Votre Majesté,

le très-humble, très-obéissant, très-dévoué
et très-fidèle serviteur et sujet,

Signé : Pozzo di Borgo.

Vienne, 8 (20) octobre 1814.

mrcvva

ERRATA.

Page 128 au lieu de *Boggawood* lisez: Bogga-Hawout.

- 150 au lieu de *Pendant vingt ans* etc. lisez:

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde dans mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu, qu'en chaque événement,
Le destin des États dépendàit d'un moment.

Leipzig, Imprimerie de J. B. Hirschfeld.

